

Université Paris IV-Sorbonne
CELSA
*Ecole des Hautes Etudes en Sciences
de l'Information et de la Communication*

Maîtrise d'Information et de Communication
- Option Journalisme -

***Journaliste
de la presse ésotérique :
une profession inclassable ?***

Tome 1

Préparé sous la direction
de Monsieur le professeur Jean-Baptiste CARPENTIER

Eric MAILLEBIAU
Promotion 1995 - 1996

Soutenu le : 27 juin 1997
Mention : Bien

Note : 14/20

*Journaliste
de la presse ésotérique :
une profession inclassable ?*

SOMMAIRE

**Journaliste
de la presse ésotérique :
une profession inclassable ?**

Remerciements

Avant-propos

Introduction

Un univers flou

Une entente impossible

Les hérauts d'une autre information

Conclusion

Appendices

Table des matières

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier en tout premier lieu **Hervé DEMAILLY**, responsable pédagogique de la section Journalisme au Celsa, et **Stéphane OLIVESI**, professeur de méthodologie, pour avoir cru en l'originalité de ce travail et pour m'avoir aidé à le réaliser.

Un grand merci également à **Nicolas MAILLARD**, journaliste indépendant spécialisé dans l'étude des phénomènes étranges, pour avoir accepté d'être le rapporteur de ce mémoire. Je tiens à lui exprimer ma plus grande reconnaissance pour ses informations et ses précieux conseils qui m'ont permis de mieux comprendre ce que l'on appelle « la presse ésotérique ». Merci aussi d'avoir très sympathiquement intercédé en ma faveur à plusieurs reprises pour me permettre de rencontrer certaines personnes d'abord méfiantes à l'égard de mon travail.

Enfin, je tiens à remercier toutes celles et tous ceux qui m'ont consacré un peu de leur temps - en dépassant parfois très largement l'horaire prévu - pour répondre à mes questions. Je salue ici tout particulièrement **Jacques MOUSSEAU**, directeur de la planification de l'antenne sur TF 1 et ancien rédacteur en chef de la revue Planète, **Jacques PRADEL**, animateur sur TF 1, et **Pierre LAGRANGE**, sociologue au Centre de sociologie de l'innovation (CSI) de l'école des Mines à Paris.

AVANT-PROPOS

A travers l'étude des résultats d'un questionnaire, ce mémoire s'intéresse à la population des rédacteurs de la presse dite « ésotérique ». Or, seuls dix entretiens - quatorze si l'on prend en compte les trois entretiens préparatoires ainsi que le premier entretien complémentaire fournis en annexe - ont été réalisés pour ce travail. C'est pourquoi les différents interlocuteurs ont été choisis de façon à donner des exemples les plus représentatifs possibles de ceux qui écrivent ou ont écrit dans cette presse. A ce sujet, il est intéressant de noter la volonté de chacun de souligner le caractère personnel de ses propos avant de répondre aux questions.

Par ailleurs, les publications ésotériques et ceux qui y travaillent souffrent en général d'une très mauvaise réputation. Par respect pour les interlocuteurs et pour éviter toute interprétation involontaire de leurs propos, tous les entretiens ont été intégralement retranscrits par écrit. Ces retranscriptions figurent en annexe de ce mémoire, dans le deuxième tome.

INTRODUCTION

Eté 1995. La polémique fait rage autour d'une cassette vidéo produite par TF 1. Elle montre les images d'une prétendue autopsie réalisée sur un extraterrestre en 1947. Il aurait été retrouvé mort après le crash de sa soucoupe sur la base aérienne américaine de Roswell. Bien entendu, ces images sont présentées avec toutes les précautions d'usage : interrogation sur l'origine de la pellicule et les conditions de tournage, emploi systématique du conditionnel, etc. Pourtant, rien n'y fait. Cette vidéo choque. Elle divise. Au camp des croyants naïfs s'oppose très vite celui des sceptiques absolus. Ce qui deviendra bientôt « l'affaire de Roswell » vient d'éclater¹.

Au-delà du simple débat pour ou contre la vie extraterrestre, la polémique autour de cette cassette est révélatrice du goût sans cesse croissant du grand public pour les phénomènes étranges en tout genre. Un intérêt encore multiplié en période de crise économique, lorsque la plupart des dogmes et des sciences traditionnels sont remis en question. La multiplication des sectes ces dernières années est sans doute la meilleure illustration de cette tendance. De l'aveu même des victimes - dont les témoignages ne se comptent plus à la télévision, à la radio ou dans la presse écrite - c'est la recherche de nouveaux repères, de nouveaux discours qui les a conduites à subir l'influence néfaste de certains gourous.

Or, ce besoin intellectuel ou spirituel constitue une demande importante sur le plan commercial. Et dans une société de consommation, une telle demande ne reste jamais ignorée bien longtemps. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire un rapide tour d'horizon de tous les magazines et autres émissions qui sont apparus dans les médias au cours des dernières années.

Bien sûr, les médias ne sont pas les seuls à s'intéresser à cette fascination pour les phénomènes étranges, les mystères ou les légendes. Ces thèmes sont de plus en plus utilisés comme toile de fond de récits évoquant de tout autres histoires. C'est notamment le cas dans la bande dessinée, par exemple. Pour les auteurs, l'objectif n'est en aucune façon de prendre partie dans un sens ou dans l'autre quant à la réalité de tels phénomènes - d'ailleurs, il arrive

¹ Lire à ce sujet l'interview de Nicolas Maillard, « Les scientifiques face au paranormal », in *Entretiens complémentaires*, dans les annexes. Nicolas Maillard est l'auteur de l'enquête sur Roswell diffusée dans *L'Odyssée de l'étrange* en 1995, sur TF 1. Lire également les entretiens de Jacques Pradel, présentateur de l'émission, et de Pierre Lagrange, sociologue auteur de plusieurs articles parus sur la question dans *Science & Vie* et *Libération* (in *Entretiens préparatoires*, dans les annexes).

même que certains regrettent ce choix par la suite². Il se limite généralement à accrocher l'intérêt du lecteur en situant leurs aventures dans un contexte qui plaît. Il ne s'agit pas de comparer ici une presse spécialisée à un genre littéraire ou à une évolution culturelle. Néanmoins, ce recours croissant au paranormal pour « vendre » est assez révélateur de l'engouement du public pour les mystères de toute nature.

La télévision, elle, s'est surtout intéressée aux phénomènes étranges depuis une quinzaine d'années. Dans un premier temps, ces derniers faisaient tout juste l'objet d'une rubrique, comme l'*Horoscope* hebdomadaire de Didier Derlich à *Sacrée Soirée*, sur TF 1, ou d'un numéro spécial avec l'invitation sur le plateau d'un prétendu voyant ou d'une espèce de marabout. Plus récemment, l'intérêt croissant du public pour les affaires mystérieuses s'est traduit par la création de nouvelles émissions (aujourd'hui disparues) qui leur étaient entièrement consacrées. Parmi elles *Mystères* et *L'Odyssée de l'étrange*, toutes deux présentées sur TF 1. Les records d'audience constatés lors de ces manifestations prouvent combien les gens se passionnent pour tout ce qui attise leur curiosité. Un exemple : « L'Incident de Roswell », de *L'Odyssée de l'étrange*, n'a rapporté pas moins de 42,5 % de parts de marché à TF 1 ; en reprenant l'affaire, *VSD* a vendu plus de quatre cent mille exemplaires en quelques jours !

Le succès de l'extraordinaire est tel que les producteurs de *Mystères* avaient, à l'époque, lancé un magazine (lui aussi disparu) portant le même nom et reprenant en détail les reportages présentés dans l'émission. Et l'on ne présente plus *Aux Frontières du réel*, une série culte américaine entièrement consacrée aux phénomènes paranormaux. Diffusée sur M 6, elle bat régulièrement tous les records d'audience du samedi soir.

Incontestablement, le paranormal fait vendre. Et tout le monde y trouve son compte, passionnés comme sceptiques. Témoin l'émission « Aux Frontières de l'irréel », un dossier spécial de *Capital* consacré à ce marché en pleine expansion³. Témoin également un numéro hors-série de *Sciences et Avenir* lui aussi consacré au paranormal⁴.

La télévision n'est pourtant pas le pionnier en la matière. Bien au contraire, elle n'a fait que suivre une tendance déjà très développée à la radio. Quelle station de la bande FM ne propose

² A titre d'exemple, une interview du dessinateur et scénariste Hermann est fournie en annexe, in *Entretiens complémentaires*. L'auteur explique pourquoi il a choisi (choix qu'il regrette aujourd'hui) de raconter une histoire d'extraterrestre en toile de fond du dernier album des aventures de *Jérémyah, Zone Frontière* (éditions Dupuis, 1996).

³ « Aux Frontières de l'irréel », in *Capital*, M 6 (janvier 1997).

⁴ « Parasciences : le vrai, le faux, l'idiot », in *Sciences et Avenir* n° 101 (hors série, juin-juillet 1995).

pas son horoscope aujourd'hui ? Certaines d'entre elles ont même programmé des émissions spécialisées dans la divination (cf. *Intuitions*, sur RTL, aujourd'hui disparue).

Enfin, la presse écrite est sans aucun doute le média qui s'est intéressé le premier aux faits étranges. La revue *Planète* (parue au cours des années 60), de Louis Pauwels et Jacques Bergier, a sans doute été le véritable précurseur⁵. Beaucoup de magazines apparus par la suite se sont directement inspirés de sa formule. Avec plus ou moins de succès. Mais la presse écrite est surtout le support qui propose le choix le plus étendu. De *Phénomèna* à *L'Originel*, une bonne quinzaine de revues sont actuellement disponibles en kiosques, librairies et autres maisons de la presse. Sans compter toutes celles dont la diffusion reste confidentielle.

Un livre entier ne suffirait pas à démontrer combien les faits étranges passionnent le grand public. On peut sans crainte parler d'un véritable phénomène de société. La multiplication des sectes évoquée plus haut n'en est que l'un des aspects ; il y en a beaucoup d'autres.

Comme tous les sujets d'actualité qui préoccupent la société, l'extraordinaire a déjà fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est probablement qu'un début. Pourtant, personne à ce jour ne semble s'être intéressé à ceux qui en vivaient, notamment dans les médias⁶. Une constatation d'autant plus curieuse que ces derniers sont justement le théâtre de toutes les passions. D'où l'idée d'y consacrer ce mémoire universitaire.

Plusieurs façons de procéder sont envisageables pour aborder ce thème. La première consiste à étudier le lectorat : qui est-il ? Achète-t-il ces revues régulièrement ? Pourquoi s'y intéresse-t-il ? Quelles sont ses motivations ? Etc. Mais pour obtenir des résultats crédibles, une telle étude nécessite d'interroger plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de lecteurs. Avec, en plus, l'obligation de respecter un équilibre entre les différentes populations (classes d'âge, sexes, catégories socioprofessionnelles, etc.) Il faudrait ensuite répertorier toutes les réponses, établir des statistiques...

L'analyse de contenu des revues ésotériques est, en revanche, plus facile à réaliser. Mais elle présente toutefois un inconvénient : le risque de porter un jugement sur la qualité des articles. Et quoi de plus subjectif que de se prononcer sur l'objectivité des autres ? Un piège d'autant plus difficile à éviter que l'on maîtrise mal cette technique de recherche. A l'inverse, il n'est pas évident de déterminer, sans de solides connaissances en la matière concernée, si le traitement de tel ou tel fait par un magazine est partial ou non. Surtout dans un domaine aussi

⁵ Lire à ce sujet l'entretien de Jacques Mousseau, in *Entretiens préparatoires*, dans les annexes.

⁶ A ce jour, aucun des centres de documentation consultés ne semble posséder d'étude sur la question.

réputé pour diviser l'opinion. D'où le risque non négligeable d'obtenir un résultat final décevant, voire franchement mauvais. Quant à se limiter à une étude sur la diversité des sujets abordés, cela ne représenterait bien entendu qu'assez peu d'intérêt ; le résultat serait presque à coup sûr un catalogue ennuyeux.

La troisième solution apparaît donc comme la plus attrayante : s'intéresser directement aux journalistes qui écrivent dans ces revues. Fustigés par les uns, adulés par les autres, leurs articles sont par définition au coeur même de toutes les polémiques.

Mais avant d'étudier cette population qui écrit dans « la presse à mystères », il convient de définir précisément ce que l'on entend par cette expression. Les librairies ont généralement tendance à regrouper les publications qui traitent des phénomènes extraordinaires sous l'appellation « revues ésotériques ». Or, le dictionnaire *Larousse* définit l'ésotérisme comme « une qualification donnée, dans les écoles des anciens philosophes, à une doctrine secrète réservée aux seuls adeptes, incompréhensible aux personnes non initiées ». A première vue, la notion de presse ésotérique semble contradictoire : les médias, quels qu'ils soient, n'ont pas pour vocation de rester confidentiels. Leur rôle traditionnel consiste au contraire à véhiculer des idées ou des messages vers un public le plus large possible.

Le terme est donc mal choisi. Certains magazines revendiquent pourtant eux-mêmes cette appellation sur leurs couvertures. En fait, la contradiction n'est qu'apparente. Avec le développement des médias, la notion d'ésotérisme a évolué. La « doctrine secrète » concerne désormais tout ce qui n'est pas du ressort des sciences traditionnelles. Les revues ésotériques peuvent être définies comme des journaux dans lesquels sont abordés des sujets *extra-*ordinaires. Autrement dit ceux qui ne sont pas abordés ailleurs, en particulier dans la presse dite « généraliste ». Leur énumération serait fastidieuse, mais l'on retiendra entre autres la voyance, le spiritisme, la télépathie, les sociétés secrètes, les apparitions et les ovnis.

Pourquoi la presse écrite de préférence à d'autres médias ? Sans doute parce qu'elle est la première à s'être penchée sur les phénomènes paranormaux. C'est aussi (et les deux raisons sont probablement liées) celle qui présente la plus grande variété de produits, du mensuel à fort tirage au fanzine confidentiel. Elle offre par conséquent la plus grande diversité d'interlocuteurs. Enfin, si les différentes émissions de radio ou de télévision remportent toujours un certain succès auprès du grand public, leur coût financier s'accommode mal de la

loi de l'audimat. Leur nombre et leur durée de vie s'en trouvent singulièrement réduits, rendant ainsi une étude plus difficile à réaliser⁷.

Les magazines de la presse ésotérique sont nombreux. Parmi les plus courants figurent *Quel Avenir Magazine* (mensuel essentiellement consacré à la voyance), *L'Inconnu* (mensuel traitant de magie et de parapsychologie), *Vous et Votre Avenir* (mensuel spécialisé dans la divination), *Intuitions* (bimestriel ne favorisant aucune discipline particulière), *L'Originel* (saisonnier ciblé sur « les ordres magiques et initiatiques ») ou encore *Phénomèna* (bimestriel consacré au phénomène ovni)...

La liste est encore longue. Il a donc fallu procéder à une sélection. Ainsi, les journaux exclusivement consacrés à la voyance ont été écartés. Ils ne font que proposer des comptes-rendus de techniques de divination - reconnues ou non, là n'est pas le problème - sans véritables articles de fond. Bien entendu, cela n'empêche pas la voyance d'être abordée sous forme d'enquêtes ou de reportages dans d'autres revues. En revanche, toutes les autres publications se prêtent parfaitement à la présente étude. Aucune n'a été retenue en particulier.

Les premiers interlocuteurs ont été sélectionnés grâce aux conseils recueillis lors des entretiens préparatoires. Ils ont à leur tour indiqué plusieurs signatures de la presse ésotérique, élargissant chaque fois davantage la population susceptible d'être interviewée. Le choix s'est ensuite effectué avec la volonté de rencontrer aussi bien des pigistes que des rédacteurs en chef, sans oublier les rédacteurs des publications confidentielles disponibles uniquement sur abonnement (beaucoup de revues classées ésotériques aujourd'hui ont en effet commencé de cette façon).

Qui sont ces rédacteurs ? Sont-ils des journalistes à part entière ? Le *Petit Larousse* définit le journaliste comme « une personne qui écrit dans un journal ». Pourtant, ces rédacteurs sont régulièrement accablés de tous les maux par leurs « confrères » de la presse traditionnelle. Ces derniers leur refusent bien souvent le titre même de journalistes. Il suffit de lire un article sur les phénomènes étranges dans *Libération* ou dans *Science & Vie* pour s'en convaincre. Quant au *Figaro*, par exemple, « les papiers sur le paranormal sont inexistants. Ils sont systématiquement censurés⁸ ».

⁷ De plus, les individus qui participent à ces émissions sont bien souvent eux-mêmes des rédacteurs de la presse ésotérique, comme le montrent les entretiens de recherche n°3, 4 et 10.

⁸ Témoignage anonyme d'un journaliste du service *Informations générales*.

D'où vient ce mépris ? Seule une étude de la profession pourrait répondre à cette question. Car c'est bien l'identité des rédacteurs de la presse ésotérique qui est mise en cause. D'où la nécessité de l'analyser en demandant aux principaux intéressés ce qu'ils en pensent : quelle définition donnent-ils de la presse dans laquelle ils travaillent ? Quelles sont, d'après eux, les pires ou les meilleures publications ? Pourquoi ? Dans quelle catégorie classent-ils leur propre magazine ? Utilisent-ils des pseudonymes ? Ont-ils honte de ce qu'ils écrivent ? Vivent-ils uniquement de leur plume ou exercent-ils d'autres activités ?

De même, il est utile de les interroger sur les rapports qu'ils entretiennent avec leur lectorat : le respectent-ils ? Jugent-ils leurs lecteurs plutôt crédules ou plutôt sérieux ? Reçoivent-ils des propositions de sujets de leur part ? Ont-ils le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés, une sorte d'élite seule capable de comprendre ce dont ils parlent ?

Leurs rapports avec la presse traditionnelle doivent également être riches d'enseignement : quelle définition donnent-ils du journaliste traditionnel ? Pensent-ils y correspondre ? Comment expliquent-ils la mauvaise réputation dont ils souffrent ? Ont-ils réellement le sentiment d'être pris pour des illuminés ?

Enfin, pour être mieux comprises, leurs réponses ne peuvent être dissociées de leurs parcours personnels : quelles études ont-ils faites ? D'où vient leur intérêt pour l'ésotérisme ? Ont-ils eux-mêmes été témoins de phénomènes étranges ? Appartiennent-ils à une organisation quelconque ? Autant de questions auxquelles ce mémoire tentera de répondre.

Dans une première partie, l'analyse du questionnaire permettra de découvrir l'univers de la presse ésotérique tel que ses rédacteurs le voient. Première étape : savoir ce qu'ils entendent par cette appellation, puis déterminer si leur revue entre dans la catégorie ainsi définie. Ensuite, il sera intéressant de connaître le jugement qu'ils portent sur l'ensemble des publications classées ésotériques. Sans oublier, bien entendu, de recueillir leurs sentiments concernant leurs propres magazines.

La deuxième partie tentera de déterminer dans quelle mesure le journalisme ésotérique est différent du journalisme traditionnel tel qu'on peut le rencontrer dans la presse généraliste. Cette comparaison s'effectuera là encore en deux étapes : la description du métier de journaliste ésotérique d'une part, puis la confrontation avec le journalisme traditionnel tel que le définissent les interlocuteurs d'autre part. Celle-ci débouchera sur une tentative d'explication de la mauvaise réputation dont souffre la presse ésotérique auprès des journalistes traditionnels.

La troisième partie aura pour objectif de savoir si les rédacteurs de la presse à mystères se considèrent comme les hérauts d'une « autre information », une sorte d'élite seule capable de s'intéresser aux phénomènes étranges et d'en relater l'existence. Pour cela, il conviendra de découvrir, à travers l'étude de leurs parcours personnels, l'origine de leur intérêt pour ces phénomènes. Les rapports qu'ils entretiennent avec leurs lecteurs seront également analysés afin de déterminer si oui ou non ils ont le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés, une sorte de caste inclassable vivant à contre-courant de la société actuelle.



I – UN UNIVERS FLOU

Esotérisme, paranormal, parasciences, parapsychologie, magie... Les termes utilisés à la une de la presse à mystères sont aussi variés que les thèmes abordés : voyance, dialogue avec les morts, phénomène ovni, lieux hantés, monstres légendaires, quatrième dimension, voyages hors du corps, etc. Contrairement à nombre de revues spécialisées, comme les magazines sportifs ou scientifiques par exemple, son domaine paraît difficile à définir précisément.

Pour le sociologue Pierre Lagrange⁹, auteur d'une thèse sur les controverses existant autour des parasciences (actuellement en cours), cette difficulté tient à l'objectif de cette presse : donner libre cours à toute forme de polémique, quelle qu'elle soit. Selon lui, « les termes parasciences et paranormal sont ambigus car lorsque certaines personnes en parlent, elles cherchent plus à dénoncer qu'à décrire. » De même, Jacques Pradel, animateur de *L'Odyssee de l'étrange* sur TF 1, estime ce milieu assez difficile à circonscrire. Il voit dans l'esotérisme « un fourre-tout » et dans la presse ésotérique « un terme assez flou ».

D'où l'intérêt de commencer cette étude par une analyse du domaine de recherche. On pourrait supposer que les rédacteurs de la presse ésotérique connaissent précisément leur champ d'investigation. Qu'en est-il réellement ? Pour le savoir, il convient d'analyser leur définition de l'esotérisme en général et de la presse ésotérique en particulier, puis de déterminer quel jugement ils portent sur ce milieu.

⁹ Par commodité, les citations présentes dans ce mémoire ne feront pas l'objet de notes de renvoi systématiques. Tous les entretiens dont elles sont issues sont disponibles en annexe.

1.1. LA CONNAISSANCE DU MILIEU.

L'objet de cette partie est de savoir si les rédacteurs de la presse ésotérique ont une idée précise du domaine de recherche d'une part et si cette idée est la même pour tous d'autre part. La première étape de cette démarche sera ainsi consacrée à la définition de l'ésotérisme. La deuxième aura pour objectif de connaître plus précisément ce qu'ils entendent par l'appellation de presse ésotérique. Enfin, il sera intéressant de savoir dans quelle mesure ils estiment que leur magazine appartient ou non à cette presse.

1.1.1. La définition de l'ésotérisme.

Comme on l'a vu dans l'introduction, la notion d'ésotérisme a évolué. A l'origine, elle correspondait à une connaissance secrète, cachée. Quelle définition les journalistes interrogés en donnent-ils aujourd'hui ? Rédactrice dans un fanzine nommé *Carnets de Recherche*, Martine C. parle de « définition officielle ». Selon elle, l'ésotérisme représente « tout ce qui a été caché depuis très longtemps ». D'autres, comme Jean-Yves C., ancien rédacteur en chef de *Mystères* et actuel rédacteur en chef de *Science Frontières*, ou Michèle F., collaboratrice occasionnelle à de multiples publications ésotériques, insistent sur son aspect élitiste. L'un comme l'autre évoquent une connaissance « réservée aux initiés ». De manière générale, les termes utilisés lors des entretiens se réfèrent fréquemment au secret : on parle de « transmission d'un savoir occulte » (Marie-Thérèse de B., *Nouvelles Clés*), de « quête de connaissances cachées, secrètes » (Jean-Paul B., *L'Autre Monde*) ou encore de « ce qui est caché : le paranormal » (Sylvie S., *Quel Avenir Magazine*).

Si la plupart des personnes interrogées donnent de l'ésotérisme une définition assez proche de l'acception officielle, celle-ci s'accompagne bien souvent de commentaires personnels destinés à temporiser ce qui vient d'être dit. Ceux qui en donnent une définition précise cherchent immédiatement à la replacer dans le contexte actuel. Ils reconnaissent implicitement que la notion a évolué. Le sentiment que l'ésotérisme s'est dénaturé au fil des siècles est omniprésent dans presque tous les entretiens.

Ainsi, Martine C. critique d'emblée la notion actuelle après l'avoir définie : « Autrefois, toutes ces connaissances avaient une raison d'être. (...) Mais au fur et à mesure des siècles, les choses ont été de plus en plus cachées et on ne sait plus vraiment ce qu'elles signifient. C'est

pourquoi je me méfie beaucoup de l'ésotérisme. » Autre exemple : Marie-Thérèse de B. affirme que « la notion d'ésotérisme n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était auparavant. (...) Aujourd'hui, on ne trouve plus que des gens qui cherchent le pouvoir. Cette volonté de se l'attribuer peut parfois déboucher sur la recherche ésotérique. Mais au départ, il s'agit d'une recherche intellectuelle, d'une quête de connaissance. »

Pour d'autres, la critique se fait plus explicite. Là où Michèle F. dénonce « un mot galvaudé, un fourre-tout qui rassemble tout ce qui est mystérieux ou étrange », Sylvie S. parle de « poubelle » où l'on met « un peu n'importe quoi ».

Une différence importante est donc faite entre ce que l'on pourrait appeler la théorie et la pratique. La théorie indique ce que devrait être l'ésotérisme et la pratique ce qu'il est réellement. Ou, plus exactement, ce qu'il est devenu. La distinction revêt suffisamment d'importance aux yeux de certains pour qu'ils refusent de donner une définition du mot. C'est notamment le cas de Nicolas M., collaborateur occasionnel dans la presse ésotérique. Il se dit « incapable de donner une définition précise » tant « la signification a évolué ». De même, Georges R., également collaborateur occasionnel, ne peut définir l'ésotérisme au motif que « c'est un fourre-tout dans lequel chacun met ce qu'il veut. » Sans parler de Perry P., rédacteur en chef de *Phénomèna*, qui ne répond tout simplement pas à la question posée.

Hormis ces exceptions, les réponses obtenues indiquent que la majorité des rédacteurs interviewés connaissent l'ésotérisme et sont capables de le définir. En clair, ils donnent l'impression de maîtriser leur sujet, de savoir de quoi ils parlent. Mais leurs remarques personnelles obscurcissent quelque peu les réponses. « Une définition qui a évolué », « un fourre-tout où chacun met ce qu'il veut » ou « une poubelle où l'on met n'importe quoi » ne sont pas à proprement parler des termes très précis. L'ésotérisme tel qu'il existe aujourd'hui apparaîtrait donc comme quelque chose d'assez vague.

De plus, il est remarquable que beaucoup aient voulu se démarquer de ce terme. Comme s'ils ne voulaient pas y être associés. Cette attitude est particulièrement flagrante dans le cas de Patrice van E., rédacteur en chef de *Nouvelles Clés*. Il se dit lui aussi incapable de donner une définition, mais pour une autre raison. Il ne se sent pas concerné : « Je ne me considère pas comme un journaliste de la presse ésotérique. (...) L'ésotérisme ne m'attire pas. (...) Lorsque vous me demandez de définir l'ésotérisme, je ne peux donc le faire que comme un spectateur qui décrit un phénomène extérieur à lui-même. Cela n'a pas grand intérêt. »

Ce comportement rejoint indirectement celui des autres journalistes interrogés. Leur prise de distance et, parfois, leurs critiques à l'égard d'un simple mot laissent penser qu'ils n'apprécient pas ce milieu. Une impression qui va se renforcer dans leurs réponses suivantes.

1.1.2. La définition de la presse ésotérique.

Après cette approche générale de l'ésotérisme, il reste à déterminer précisément ce que l'on entend par presse ésotérique. Cette progression doit permettre d'obtenir un éclairage appréciable quant à l'appellation « revues ésotériques » des libraires. Pierre Lagrange définit cette presse comme « une presse de businessmen, pas de passionnés, ce qui n'empêche pas ces derniers d'y être parfois publiés ». Et le sociologue de distinguer « les revues faites par des spécialistes », où le travail est réel même si les conclusions sont contestables, « de celles faites par des opportunistes où rien n'est vérifié. »

Les rédacteurs de la presse à mystères ont-ils un jugement aussi sévère ? Lorsqu'elles ne font pas l'objet de nouvelles critiques, les réponses accentuent l'impression de flou laissée par les remarques personnelles précédentes. On parle de « magazines qui reprennent les vieilles sauces : bouddhisme, christianisme, etc. » (Martine C.), de « presse qui touche à l'étrange dans son sens le plus large » (Perry P.), de « presse spécialisée réservée à des gens intéressés » (Jean-Yves C.), de « Cour des miracles » où l'on trouve « tout ce que la société occidentale rejette » (Patrice van E.) ou, une fois de plus, de « fourre-tout sur le mystérieux et l'étrange » (Michèle F.).

Les termes « fourre-tout » et « Cour des miracles » sont pour le moins péjoratifs. Mais ils ne sont pas les plus critiques. Certains rédacteurs ne se contentent pas de donner leur sentiment quant à la nature de cette presse. Ils n'hésitent pas à se prononcer sur ses motivations. Sylvie S. condamne ainsi une presse partagée entre « des magazines d'information » et « des pompes à fric ». Seul le premier jugement, positif, porte directement sur la nature de la presse ésotérique. Le deuxième, négatif, ne le fait qu'indirectement. On devine que le qualificatif de « pompes à fric » implique un contenu de médiocre qualité aux yeux de la journaliste. L'argent est d'ailleurs au centre des reproches concernant la presse à mystères. Georges R. n'y voit qu'« une tentative de gagner de l'argent en traitant du paranormal » et Jean-Paul B. affirme que « la raison d'être des journaux ésotériques est de faire de l'argent ».

Comme Sylvie S., Nicolas M. laisse entendre qu'on y trouve de bonnes comme de mauvaises choses. Pour lui, la presse ésotérique est « un ensemble de revues qui traitent aussi

bien des frontières de la science que des grandes superstitions populaires ». Sous-entendu : les premières sont sérieuses, les autres moins. Une idée que l'on retrouve chez plusieurs journalistes dans le développement de leurs réponses. Selon Georges R., « il y a de tout. Du très bon comme du très mauvais. » Idem pour Jean-Paul B. qui tempère son jugement en admettant que « quelques bulletins très confidentiels qui appartiennent à des mouvements spiritualistes » n'ont pas forcément pour vocation de faire de l'argent. Enfin, Patrice van E. parle de « gangsters », de « bandits » et de « charlatans », mais aussi de « savants extraordinaires ». Il résume cette presse à « un fourre-tout commode sur lequel est jeté l'opprobre ». Selon lui, le problème vient du fait que la société « rejette à la fois le bon grain et l'ivraie ».

On remarque par ailleurs que Marie-Thérèse de B. est la seule à soulever la contradiction évoquée dans l'introduction entre presse et ésotérisme. Il est « absolument impossible », selon elle, de définir la presse ésotérique puisque « l'ésotérisme ne doit pas circuler alors que la presse est justement destinée à le faire ». Et Marie-Thérèse de B. d'expliquer que « les rares ésotéristes sérieux qui existent actuellement font effectivement des livres, mais avec de faibles tirages et une circulation restreinte ». Dans ce cas, comment qualifier ce qui est vendu sous le label de presse ésotérique ? Une fois de plus, c'est le mot « fourre-tout » qui est évoqué. Un terme, on l'a vu, à la fois péjoratif et vague, mais pourtant utilisé par la plupart des personnes interrogées.

Les rédacteurs de la presse à mystères ont donc un jugement relativement flou quant à la nature des revues ésotériques et sévère quant à leurs motivations. A première vue, un tel comportement peut paraître paradoxal. Chaque interlocuteur sait qu'il est interviewé en tant que membre de cette presse. Il risque de donner l'impression de scier la branche sur laquelle il est assis.

En fait, le paradoxe disparaît dès l'instant où presque tous admettent que le marché n'est pas uniquement l'apanage des « businessmen », pour reprendre le terme de Pierre Lagrange. Cette critique du milieu peut aussi être interprétée comme une volonté (consciente ou inconsciente) de mettre en valeur son propre travail. Une façon de sous-entendre que le magazine dans lequel on écrit fait justement partie des exceptions. D'où l'intérêt, après avoir recueilli les sentiments des rédacteurs sur l'ésotérisme en général et sur la presse ésotérique en particulier, de leur demander s'ils considèrent que leur propre journal fait ou non partie de ce milieu.

1.1.3. L'appartenance du journal à la presse ésotérique.

Les magazines des interlocuteurs appartiennent-ils à la presse ésotérique ? A travers les réponses aux deux questions précédentes, il apparaît que les journalistes spécialisés dans l'étude des phénomènes étranges n'apprécient pas la notion d'ésotérisme telle qu'elle est définie aujourd'hui. Ils n'ont pas non plus une bonne opinion de la presse qualifiée d'ésotérique. Ils savent pourtant, comme on l'a vu plus haut, que le ou les magazines dans lesquels ils travaillent sont répertoriés dans cette rubrique. Et que c'est à ce titre qu'ils répondent au questionnaire. D'où la question : estiment-ils cette association justifiée et, si non, pour quelle raison ?

Seuls deux interlocuteurs acceptent de voir leur journal catalogué ainsi. Pour Nicolas M., la réponse est oui, sans commentaire. Jean-Paul B. répond également par l'affirmative et ne semble pas gêné par sa réponse précédente. Il y dénonçait pourtant sans ambiguïté les motivations mercantiles de la presse ésotérique, même s'il admettait quelques exceptions : « La raison d'être des journaux ésotériques est de faire de l'argent. (...) A part, peut-être, quelques bulletins très confidentiels qui appartiennent à des mouvements spiritualistes. » En fait, Nicolas M. comme Jean-Paul B. font une distinction déjà évoquée plus haut et qui sera faite à plusieurs reprises par la plupart des interlocuteurs de cette étude : le contenu de la presse à mystères est une chose, les motivations de ses dirigeants une autre. Aux yeux de Jean-Paul B., il n'y a donc pas de contradiction. Selon lui, *L'Autre Monde* traitait « tous les thèmes qui intéressaient un public passionné par le paranormal et l'ésotérisme » (la frontière entre ces termes n'étant, on l'a vu, pas évidente). Par conséquent, le magazine peut légitimement être rangé dans la rubrique des revues ésotériques.

Les autres interlocuteurs ne sont pas du même avis. On peut les classer en deux catégories. Les premiers refusent de voir dans leur journal un magazine ésotérique tel qu'ils l'ont défini auparavant. Jean-Yves C., par exemple, affirme que son fanzine *Science Frontières* fait partie d'« une presse normale qui essaie d'ouvrir l'esprit des gens ». Il l'oppose ainsi à la presse ésotérique réservée, selon lui, à des gens intéressés.

De même, Martine C. estime que *Carnets de Recherche* « n'entre dans aucune catégorie connue ». Cette exclusion sous-entend tout de même l'appartenance à un groupe restreint, notion proche de sa définition de l'ésotérisme (cf. « une connaissance cachée, secrète, réservée

aux initiés »). En fait, l'explication se trouve dans sa réponse à la question précédente. Selon elle, la presse ésotérique regroupe des « magazines qui reprennent les vieilles sauces : bouddhisme, christianisme, etc. » Or, elle entend se démarquer en faisant quelque chose de nouveau : « Nous sommes d'accord avec toutes les idées qu'ils donnent, mais (...) on ne va pas toujours copier les anciens. (...) Il faut passer la vitesse supérieure. » Elle conçoit son fanzine comme « un laboratoire d'études des mutations de l'homme et du cosmos » rassemblant « des gens qui essaient d'être des créateurs, qui se demandent comment inventer le futur. » Résultat, sa réponse négative ressemble plus à un « oui, mais » qu'à un réel refus de voir *Carnets de Recherche* être assimilé aux autres revues ésotériques.

La deuxième catégorie est justement composée des partisans du « oui, mais ». Ces derniers sont d'ailleurs majoritaires. Ils concernent cinq interlocuteurs sur dix, sans compter le cas de Martine C. Les autres sont partagés entre les réponses clairement positives et négatives. Pour Georges R., *Mystères* ne correspondait « pas entièrement » à la définition de la presse ésotérique. La différence ? « Il était fait par des gens qui sont avant tout des journalistes, des enquêteurs », termes auxquels il attache une certaine importance. Car « ce qui (l)'ennuie un peu dans la presse ésotérique en général, c'est qu'il faut d'abord avoir la foi. » En résumé : les sujets abordés par *Mystères* étaient identiques à ceux de la presse ésotérique mais la façon de les traiter n'était pas la même. La réflexion de Georges R. place déjà le débat sur la qualité du travail, débat qui fera l'objet de la seconde partie de cette étude.

Collaboratrice occasionnelle de *Nouvelles Clés*, Marie-Thérèse de B. tempore également sa réponse affirmative : « Je la classerais plus dans une tendance nouillageuse spiritualiste - un terme péjoratif utilisé pour décrire l'actuel courant du New Age, qualifié par Marie-Thérèse de B. de « nouillage » ou « âge nouille » - qu'ésotérique. » La frontière entre les deux ne semble pas très claire, d'autant que la rédactrice rappelle, à travers une critique de son propre journal, que la notion d'ésotérisme a évolué : « J'y collabore moins depuis que c'est devenu une sorte de Club Méditerranée de ce que l'on appelle actuellement l'ésotérisme, puisqu'il faut adapter son vocabulaire au consensus général. » A ses yeux, *Nouvelles Clés* est apparemment devenu l'élite des magazines « fourre-tout » qu'elle dénonçait dans sa réponse précédente.

La difficulté de définir clairement ce qu'est la presse ésotérique est également à l'origine de la réponse nuancée de Sylvie S. Selon elle, « dans certains journaux traitant de psychologie, on parle d'ésotérisme. Pourtant, ils sont classés dans la presse psychologique. La limite n'est pas

nette. » Pour Michèle F., les revues ésotériques constituent une presse spécialisée à part entière. C'est uniquement pour cela que *L'Inconnu* peut y être associé : « C'est un journal qui aborde tous les thèmes étranges. (...) Il traite de tout ce qui est caché, secret, mystérieux. Bref, de tous les sujets dont on ne parle pas dans une conversation banale. (...) A ce titre, c'est une forme de presse spécialisée. »

S'il est aussi partisan du « oui, mais », Perry P. soulève néanmoins un problème différent : celui d'une classification arbitraire. Il reconnaît que *Phénomèna* peut être considéré comme une revue ésotérique, mais il pense que le terme n'est pas approprié : « On se heurte au problème des définitions. (...) Si on entend par presse ésotérique tout ce qui touche à l'étrange dans son sens le plus large, alors effectivement les ovnis font partie de l'ésotérisme. Mais je pense que c'est plutôt une classification par défaut parce qu'il n'existe pas de presse consacrée aux sciences qui émergent ou aux nouveaux systèmes de croyance. » L'idée que la presse à mystères n'est qu'un « fourre-tout » pratique apparaît une fois encore.

Patrice van E. est du même avis. A une nuance près : il réfute l'assimilation de *Nouvelles Clés* (dont il est rédacteur en chef) à la presse ésotérique, ce qui fait de lui le seul partisan du « non, mais ». Non, *Nouvelles Clés* n'est pas une revue type « Cour des miracles » où l'on trouve « tout ce que la société occidentale rejette ». Mais il reconnaît cependant y être fréquemment assimilé. Selon lui, l'erreur est également due à une mauvaise classification. Les principaux responsables en sont les vendeurs qui ne savent pas où les classer parmi les magazines spiritualistes : « Les kiosques à journaux sont organisés d'une façon très conformiste. Si nous étions catholiques, musulmans ou juifs et que c'était très clairement annoncé sur la couverture, nous ne serions pas rangés dans la presse ésotérique. Mais comme *Nouvelles Clés* n'appartient à aucune de ces catégories, il est mis dans la Cour des miracles. » Puisqu'il n'entre dans aucune rubrique précise, on le met dans le « fourre-tout » ésotérique.

A travers leurs réponses catégoriques ou plus nuancées, presque toutes les personnes interrogées dénoncent la classification par défaut dont sont victimes leurs magazines. Ce qui explique leur réticence à admettre qu'ils méritent l'appellation de revues ésotériques. Une réticence d'autant plus marquée que cette rubrique a parfois été vivement critiquée auparavant.

Les rédacteurs de la presse ésotérique définissent l'ésotérisme et, plus particulièrement, les revues ésotériques comme quelque chose d'assez vague où l'on trouve tout ce qui sort des sentiers battus, bon comme mauvais. C'est la première conclusion que l'on peut tirer de cette analyse de la connaissance du milieu. Elle se traduit par l'emploi répétitif du mot « fourre-

tout », tantôt à propos de l'ésotérisme lui-même, tantôt à propos des revues de la presse à mystères. La deuxième conclusion, sans faire de jeux de mots, est que l'ésotérisme souffre justement d'une mauvaise presse auprès de ses rédacteurs...

Pour résumer : la presse ésotérique est un domaine très flou où figurent de nombreuses revues de mauvaises qualités, auxquelles le magazine de chaque interlocuteur ne devrait pas être assimilé. Cette appréciation générale n'est pas flatteuse et mérite quelques explications plus approfondies.

1.2. LE JUGEMENT DE LA PRESSE ESOTERIQUE.

Comment expliquer les difficultés qu'éprouvent les rédacteurs de la presse à mystères à définir ce milieu ? Le connaissent-ils vraiment bien ? Pour le savoir, il est utile de leur demander de juger plus en détails les différentes publications ésotériques. Et d'expliquer ce jugement. Première étape : connaître quelles sont, à leurs yeux, les meilleures ; puis reposer la question pour identifier les pires ; enfin, leur demander de porter un jugement sur leur propre journal.

1.2.1. Les meilleures publications de la presse ésotérique.

Tenter de cerner quelles sont les meilleures publications de la presse ésotérique d'après le jugement de ses rédacteurs n'est pas chose facile. Sans caricaturer, on peut dire qu'il existe presque autant d'avis que d'interlocuteurs. Néanmoins, il est possible de classer les réponses en deux catégories.

La première inclut ceux qui ont une opinion tranchée - positive ou négative - sur la question. Jean-Paul B., par exemple, estime qu'il n'existe aucune revue de bonne qualité. Une fois de plus, il condamne les motivations mercantiles des dirigeants de cette presse. Il les juge bien évidemment incompatibles avec l'existence de bonnes revues : « Je ne connais pas de journaux de qualité aujourd'hui. Ils ont tous un objectif bien précis : faire de l'argent. Un canard ésotérique ne publiera jamais un papier invendable, même s'il est intéressant. (...) Ce sont des escrocs. » On peut difficilement être plus clair.

Michèle F. aboutit à la même conclusion : « Je pense qu'il n'y en a aucune. » Mais les raisons invoquées sont différentes. Elle reproche aux sujets abordés de n'être « pas suffisamment approfondis ». Autrement dit, elle regrette un travail jugé trop superficiel. Même constat pour Georges R. qui, bien que regrettant de ne pouvoir donner « un avis définitif » sur la question puisqu'il ne lit cette presse qu'« occasionnellement », estime que, « de manière générale, (la presse ésotérique) ne va pas assez à fond dans tous les domaines. » Donner une opinion, même d'ordre général, sur une presse qu'on dit ne pas lire souvent peut paraître pour le moins paradoxal.

Georges R. n'est pourtant pas le seul dans ce cas. Patrice van E. avoue lui aussi ne pas beaucoup lire cette presse. Motif : il a « trop d'*a priori* ». Il est d'ailleurs le premier à condamner ses préjugés, souvent synonymes d'erreur de jugement : « Je ne lis pas ces journaux-là. Lorsqu'il m'est arrivé de le faire, je sais que j'ai été étonné - c'est là qu'on se rend compte à quel point nous sommes tous prisonniers de nos préjugés - par *L'Inconnu* ou *Le Monde Inconnu*, je ne sais plus lequel des deux. C'était un journal où l'on trouvait beaucoup d'articles que j'aurais très bien pu publier. Ce n'était pas mal du tout. Et pourtant, jamais je n'aurais pensé que je pouvais lire cette presse-là ! »

Même des rédacteurs qui écrivent dans des publications classées ésotériques avouent avoir une mauvaise opinion de cette presse. Ils seraient donc eux aussi sensibles à la mauvaise réputation dont souffrent les magazines de l'étrange ? Le phénomène n'est pas si étonnant puisque tous deux ont laissé entendre dans leurs réponses précédentes qu'ils ne se considéraient pas comme rédacteurs de la presse à mystères.

D'autres journalistes ont en revanche une bonne opinion de certains magazines. Pour Martine C., il existe dans la presse ésotérique une hiérarchie comparable à celle du groupe Bayard Presse. De *Pomme d'Api* à *Phosphore*, « les dominicains qui sont derrière (...) font passer un message chrétien, toujours le même, mais adapté à l'âge des lecteurs. » Et Martine C. d'expliquer : « Pour la nouvelle conscience, c'est pareil. Nous adaptons le message en fonction du niveau des gens susceptibles de le capter. (...) Il y a ceux qui sont en bas de l'échelle, qui présentent le B-A-ba (...) : *D'Ames et d'Hommes*, *Psychologies*... Ensuite, je mettrais *Nouvelles Clés*. Et puis il y a les autres, comme *Troisième Millénaire*, que je placerais entre *Nouvelles Clés* et nous. Ce sont des revues qui essaient de donner un autre regard avec des créneaux différents en fonction de leur lectorat. »

L'idée d'une hiérarchie est également présente chez Marie-Thérèse de B. Selon elle, *Atlantis* est la meilleure revue, bien que jugée « un peu ennuyeuse ». Elle est suivie de

L'Originel, auquel elle tient à « rendre hommage » pour « son très bon travail », puis de *Troisième Millénaire*, parfois « un peu trop amateur ». Enfin, *Nouvelles Clés* (N.D.L.R. le magazine auquel elle a collaboré) présente « de temps en temps de bons éléments », mais il a un peu perdu de son « ton original » pour devenir « plus nouillageux ». Bref, la pyramide existe et semble même très structurée.

La hiérarchie de Sylvie S. n'est pas aussi stricte. *Troisième Millénaire* est « sans doute le meilleur », mais il présente tout de même un inconvénient de taille : « Seul un millième des lecteurs est capable de le comprendre » ! Pour le reste, Sylvie S. pense que « chacun a ses qualités » mais elle regrette de ne jamais en avoir trouvé « un qui (lui) plaisait beaucoup ». A telle enseigne qu'elle souhaiterait fonder son « propre journal » si elle avait assez d'argent, « mais il ne serait sans doute pas assez public et ne marcherait pas ». Le fait que la presse ésotérique de qualité n'est pas accessible à tout le monde suggère l'existence d'une élite seule capable de la comprendre, idée qui fera l'objet de la troisième partie de cette étude.

La deuxième catégorie regroupe les journalistes auxquels le classement arbitraire évoqué plus haut pose problème. Ainsi, bien que rangé dans les rayons de la presse ésotérique, Perry P. estime que *Phénomèna* n'a pas d'équivalent sur le marché. Non pas en terme de qualité, mais simplement en terme de contenu : « Je considère qu'il n'y a pas de presse ovni en dehors de *Phénomèna*. A l'heure actuelle, c'est la seule revue en kiosque dans ce domaine. Ça limite mes possibilités de réponses. »

De son côté, Jean-Yves C. cite quelques revues comme *Nouvelles Clés*, mais il ne les considère pas comme des publications ésotériques - il n'existe d'ailleurs aucun magazine ésotérique de qualité selon lui. Il déplore à son tour le « fourre-tout » dans lequel les vendeurs placent tout ce qu'ils ne savent pas où mettre : « On a un problème de définition. Vous savez comment ça se passe : lorsqu'une maison de la presse ne comprend pas quelque chose, elle le classe où elle peut. *Mystères* était parfois rangé dans la catégorie presse scientifique. C'était quelqu'un qui la lisait. Inversement, d'autres maisons de la presse le considéraient comme une revue ésotérique parce que leur gérant ne le lisait pas. Le classement est un peu arbitraire. »

Même chose pour Nicolas M. Il évoque *Nouvelles Clés*, *Troisième Millénaire* et *Mystères*, mais en apportant chaque fois des précisions réductrices : celui-ci est « plus spiritualiste » qu'ésotérique, celui-là « plus scientifique », etc. Une fois encore, l'absence de définition précise de la presse ésotérique ne permet pas d'obtenir de réponse parfaitement claire. Un défaut que l'on retrouve lorsqu'il s'agit d'évoquer les pires publications.

1.2.2. Les pires publications de la presse ésotérique.

S'il y a bien une chose sur laquelle les dix rédacteurs interrogés s'accordent, c'est que les mauvaises publications ésotériques sont nombreuses. Autre caractéristique qui les réunit : tous restent très évasifs dans leurs énumérations. En fait, Nicolas M. est le seul à citer explicitement plusieurs noms : « *Astres, L'Autre Monde, L'Inconnu, Le Monde Inconnu, Astral, Quel Avenir Magazine, etc.* » Ce sont toutes les publicités « pour les bouquins qui viennent de sortir » et les « prédictions en tout genre sans aucun fondement scientifique » qui justifient son jugement sans appel.

Tous les autres sont plus vagues. Certains citent bien quelques noms, mais généralement après une question de relance. Les commentaires à propos de ces revues sont du type « toutes celles qui font du sensationnel » (Martine C.), « toutes les sous-merdes d'astrologie qui essaient de ramasser des ronds » (Jean-Yves C.) ou tous « les racoleurs » qui publient « des pubs pour voyants - type Mme Irma ou autres » et qui ont « maqué tout le milieu de la voyance à l'échelle nationale. » (Jean-Paul B.)

Les critiques sont multiples. La publicité pour les médiums n'en est qu'une parmi d'autres. Mais c'est sans doute celle qui fait l'objet des réquisitoires les plus virulents. C'est aussi celle qui illustre le mieux la vocation contestée des journaux ésotériques à faire de l'argent. Jean-Paul B. dénonce « les maquereaux (...) qui gèrent de nombreux cabinets de voyance et disposent ainsi d'un portefeuille publicitaire important ». Selon lui, c'est la publicité qui leur permet de dégager des bénéfices. Le rédactionnel y est « secondaire ». « D'ailleurs, insiste-t-il, c'est souvent du publi-rédactionnel déguisé. » Et l'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* d'expliquer ce que qu'il entend par cette expression : « On passe un "deal" avec une voyante. Elle préfère payer un peu plus cher pour avoir une publicité sous forme rédactionnelle - qui la crédibilise - plutôt qu'une simple pub. Ce sont des magouilles. Il y a aussi des coups de coeur, bien sûr, mais tout est pourri au moins à 80 %. C'est un milieu infecte. Le but est de faire du fric, ce n'est même pas une affaire de pouvoir. »

Sylvie S. affirme quant à elle que « s'il n'y avait pas d'annonces », son propre journal (*Quel Avenir Magazine*) serait « bien fait ». Mais, décidément, « la publicité (la) gêne beaucoup. » Enfin, Marie-Thérèse de B. dénonce elle aussi les rapports entre la presse ésotérique et l'argent. Sa position est très claire à ce sujet : « En matière d'ésotérisme, je crois que le critère de l'argent doit être absolu et intransigeant. Il (l'ésotérisme) ne doit jamais rapporter un

centime. Tous ceux qui proposent des tarifs ne sont pas dans la lignée des ésotéristes mais dans celle des marchands, c'est tout. »

Autres exemples de commentaires lapidaires : « A une ou deux exceptions près, ça ne représente rien » (Perry P.) ou encore « ce n'est même pas la peine de les nommer, ce serait leur faire trop d'honneur. C'est hallucinant » (Marie-Thérèse de B.). Le refus de les nommer se retrouve chez d'autres rédacteurs. Mais c'est plus la méconnaissance du milieu qui en est cette fois à l'origine. Ainsi, Sylvie S. déclare qu'« il y en a plein » mais ajoute aussitôt : « Je ne peux pas en parler, je ne les connais pas. » Idem pour Patrice van E. : « J'imagine qu'il doit y en avoir plein. (...) Mais mes connaissances sont un peu maigres pour vous répondre. » On retrouve ici les préjugés déjà exprimés lorsque les interlocuteurs devaient se prononcer sur les meilleures publications.

Georges R. fait également partie de ceux qui refusent de citer les plus mauvaises revues. Une attitude qui se voudrait altruiste puisqu'elle vise à ne « faire de mal à personne »... Plus sérieusement, il voit dans les pires publications un mal nécessaire permettant de découvrir de temps à autre un bon article : « Il faut bien que tout existe pour que sorte parfois une parcelle de vérité. » En fait, il s'agit d'une variante de la théorie sous-entendue dans la plupart des entretiens. Selon cette théorie déjà évoquée, un travail de qualité peut parfaitement être publié dans un torchon. A cet égard, Georges R. déplore que certains sujets ne soient toujours abordés « que dans une presse qui n'est pas toujours sérieuse ».

Une seule personne se montre plus tempérée dans ses propos. Il s'agit de Michèle F., qui critique surtout les magazines spécialisés dans la divination. Ses remarques sont moins expéditives mais concernent toujours le manque de rigueur dans le travail. « On ne peut pas se fonder sur un échantillon de la population pour faire des prévisions sur une année ou sur un mois comme si tout le monde allait vivre exactement la même chose, explique-t-elle. En ne précisant pas suffisamment que ce sont des tendances générales, on abrutit les gens. » Et Michèle F. d'ajouter : « Mais peut-être qu'ils ne demandent que ça... » Une réflexion qui semble déjà insinuer que les lecteurs de cette presse ne sont peut-être pas aussi sérieux que les autres. Elle préfigure ainsi les remarques qui seront faites à leur égard dans la troisième partie de ce mémoire.

Les bonnes publications ne sont donc pas nombreuses dans la presse ésotérique et, lorsqu'elles le sont, leur appartenance à cette catégorie de presse est souvent contestée. Quant aux mauvaises revues, on l'aura compris, elles semblent dotées des caractéristiques exactement

inverses. Reste une question essentielle : comment les rédacteurs interrogés situent-ils leurs magazines ?

1.2.3. Le regard des rédacteurs de la presse ésotérique sur leur propre journal.

Logiquement, on pourrait s'attendre à ce que chacun profite de cette question pour dresser un portrait élogieux de son magazine. La réponse de Patrice van E. en est le parfait exemple : « Bon, sinon je n'y serais pas ». La question mérite néanmoins d'être posée. Certes, on ne doit pas s'attendre à trouver ici des critiques négatives de la part des intéressés. Mais encore une fois, les réponses aux questions précédentes ont prouvé que les rédacteurs n'ont pas une très bonne opinion - c'est le moins que l'on puisse dire - d'une presse à laquelle ils sont pourtant associés. On l'a vu, la majorité estime cette association injustifiée. D'où l'intérêt de revenir plus précisément sur ce qu'ils pensent de leurs magazines. Ou, plus exactement, de leur demander d'expliquer ce qui les démarque des mauvaises publications.

On distingue deux sortes de réponses à la question posée. Le premier type concerne les rédacteurs qui se limitent à citer la ou les qualités essentielles de leur revue. Pour Jean-Yves C., le point fort de *Science Frontières* est sa rigueur : « Tout y est vérifié. C'est du vrai journalisme. (...) Nous faisons notre travail de relation au sens propre : relater les choses qui se passent dans les laboratoires avec des gens qui cherchent, qui essaient d'inventer, qui se plantent... Bien sûr, on va plutôt chercher des choses qui ont l'air de marcher. Les trains qui arrivent à l'heure, c'est aussi très intéressant, contrairement à ce que l'on raconte. »

Nicolas M. est lui aussi positif lorsqu'il évoque *Mystères*, aujourd'hui disparu. Après des débuts difficiles où le magazine souffrait d'être « trop collé à l'émission », il est devenu « un véritable espace d'expression » dont le contenu « ressemblait plus à de l'exploration des frontières de la science qu'à autre chose ». Comme Nicolas M., Georges R. a collaboré à *Mystères*, journal qu'il qualifie d'« intéressant dans la mesure où il partait un peu dans tous les sens ». Cette ouverture d'esprit, à travers la diversité des thèmes abordés, semble une qualité suffisamment appréciable pour excuser quelques « ratés » de temps en temps.

D'après Michèle F., la diversité est aussi ce qui fait la force de *L'Inconnu*, comparé aux autres publications. Avec un avantage supplémentaire : il aborde des sujets variés « en les approfondissant ». Deux qualités qui en ont fait, aux yeux de la rédactrice, « un support plus intéressant que les autres ». Cette précision quant à la façon de travailler rejoint l'appréciation de Jean-Yves C. quand il parle de « vrai journalisme ».

Jean-Paul B. définit *L'Autre Monde* comme un « cahier d'étude », une définition qui tient à la fois au « choix des articles » et au « style d'écriture ». Comme Jean-Yves C. et Michèle F., il ajoute que le magazine « traitait ses sujets d'une façon plus proche de l'étude que de l'information grand spectacle ». Autrement dit, il était le théâtre d'un véritable travail de fond. Pour appuyer ses dires, il cite quelques noms de rédacteurs considérés comme « de vrais chercheurs » comparés « à tous les autres faiseurs de soupe ».

Selon ces trois rédacteurs, tout le monde ne faisait pas preuve de la même rigueur dans le travail. Il est intéressant de noter que ce jugement de valeur intervient avant même que soient abordées les questions relatives au fonctionnement du métier de rédacteur de la presse ésotérique. Après Georges R. lorsqu'il se prononçait sur l'appartenance ou non de son magazine à cette presse, Jean-Yves C., Michèle F. et Jean-Paul B. placent donc à leur tour le débat sur la qualité du travail - débat qui fera, on l'a vu, l'objet de la seconde partie du mémoire.

Le deuxième type de réponses rassemble les journalistes qui temporent les qualités de leur journal. Ainsi, Martine C. admet que le sien « peut mieux faire » en terme d'audience. Il est vrai que *Carnets de Recherche* est un fanzine récent qui ne compte qu'assez peu d'abonnés. Elle va même jusqu'à dire qu'une personne ne connaissant pas la revue pourrait parler d'« échec ». Quant au magazine lui-même, « il porte bien son nom de laboratoire ». Martine C. le compare à « une graine qui émerge », à « un enfant » qui progresse petit à petit : « Nous progressons en même temps que notre journal, nos pensées et nos écrits se clarifient au fur et à mesure. »

A l'inverse, Marie-Thérèse de B. pense que les qualités de *Nouvelles Clés* ont diminué au fil des ans. Comme on l'a vu précédemment, elle reproche au magazine d'avoir « un peu perdu de sa spécificité même si elle reste assez bonne » et d'être devenu « plus nouillageux ».

Quant à Sylvie S., on l'a déjà vu là encore, c'est la publicité qui nuit à l'image qu'elle se fait de *Quel Avenir Magazine*, qu'elle juge par ailleurs « bon » : « S'il n'y avait pas d'annonces, il serait bien fait. » Les publicités sont néanmoins subies comme un mal nécessaire puisque « on ne peut pas faire autrement ». Le cas échéant, elles peuvent même servir la bonne cause, à savoir l'autopromotion, comme en témoigne le récit de son arrivée dans la rédaction : « Au départ, j'avais dit à la rédaction que je ne voulais pas écrire pour eux. Ils étaient venus me chercher parce que je venais de faire un livre sur le paranormal. Et puis je me suis rendue compte qu'il existait tout de même une demande des lecteurs pour ces journaux et que c'était

très dangereux de ne leur laisser que les annonces débiles de voyants et autres marabouts. (...) C'est pour informer les gens que j'ai accepté d'écrire dans ce journal. » Heureusement que Sylvie S. est là...

Enfin, Perry P. admet que son travail « souffre de beaucoup de défauts ». Ces derniers sont dus, pour l'essentiel, à l'exercice du bénévolat : « Ce sont souvent les mêmes personnes qui signent les articles, indépendamment de leur qualité. Comme on ne peut pas payer de bons rédacteurs pour faire ce travail, on est obligés de le faire nous-mêmes. D'où les mêmes signatures qui reviennent assez souvent. » Il ne s'agit donc que d'un problème de forme lié à un manque de moyens financiers. Mais, comme on le verra par la suite, l'argent n'a pas grand chose à voir là-dedans. La plupart des revues s'accommodent très bien de ce problème de signatures.

Dans l'ensemble, les personnes interrogées ont une opinion aussi favorable de leur magazine qu'elle est défavorable à l'égard de la plupart des autres publications de la presse ésotérique. Ce constat ne doit cependant pas être isolé de son contexte, c'est-à-dire l'absence de définition précise de ce qu'on appelle la presse ésotérique. Puisque les magazines des interlocuteurs ne doivent être classés ésotériques que par défaut et que les bonnes revues sont considérées le plus souvent comme non ésotériques, il n'est pas surprenant qu'ils soient jugés bons.

Les réponses des rédacteurs quant à la définition du domaine de recherche sont riches d'enseignement. Elles permettent de dégager plusieurs conclusions. Premièrement, il leur est difficile de donner une définition précise de la notion actuelle d'ésotérisme. Motif : elle a évolué et ressemble plus à un « fourre-tout » qu'à autre chose.

La deuxième conclusion découle de la première. La presse ésotérique est elle aussi une notion assez vague. D'ailleurs, le terme « fourre-tout » est à nouveau mentionné pour la qualifier. Son emploi ou celui de synonymes du type « poubelle » apporte deux indications : un, il s'agit d'un domaine flou ; deux, cette presse n'est pas de bonne qualité. Les meilleures publications sont rares et leur classification dans les revues ésotériques est souvent contestée. Quant aux mauvaises, elles sont légion.

Au regard des deux précédentes, la dernière conclusion semble logique. Puisqu'elles sont dans l'ensemble de bonne qualité à leurs yeux, les publications des rédacteurs ne doivent pas être assimilées aux revues ésotériques. Si c'est le cas, la plupart des journalistes invoquent un

excès de simplification. On ne sait pas où les ranger donc on les place dans l'ésotérisme, un « fourre-tout » décidément bien pratique.

Quant à savoir ce qui différencie les bons des mauvais magazines, certaines réponses ont déjà laissé entendre que cette différence ne reposait pas sur la nature des sujets abordés mais sur la façon de les aborder. D'où l'intérêt d'examiner de plus près l'exercice du métier de journaliste de la presse à mystères.



II – UNE ENTENTE IMPOSSIBLE

Selon certains rédacteurs de la presse à mystères, il existerait deux façons de faire du journalisme. L'une noble, l'autre beaucoup moins. C'est du moins la conclusion que l'on pourrait tirer des réponses abordant le problème dès la première partie de ce mémoire. En fait, les termes employés laissent plutôt entendre qu'il n'y en a qu'une seule : celle des « enquêteurs », qui font du « vrai journalisme », par opposition aux autres, « qui font n'importe quoi ».

Le sociologue Pierre Lagrange distingue lui aussi les « spécialistes » des « opportunistes » qui ne vérifient rien. Selon lui, il n'existe pas de définition officielle du journalisme traditionnel. Il s'oppose ainsi à l'animateur Jacques Pradel, pour qui « la base du journalisme (consiste à) recouper ses sources et faire son travail tout en restant sourd aux pressions diverses ou au discours dominant. » Mais Pierre Lagrange va plus loin et affirme que si « les rédacteurs de la presse ésotérique ne sont considérés que comme des écrivillons de énième zone qui font ça pour le fric par les journalistes scientifiques », ces jugements sont « à la fois hâtifs et justifiés ». Ils ont des préjugés qui se révèlent souvent exacts lorsque l'on regarde cette presse de plus près.

Qu'en pensent les rédacteurs de la presse à mystères ? Comment expliquent-ils cette distinction qu'ils semblent les premiers à faire ? Et, surtout, dans quelle catégorie se classent-ils ? Pour y répondre, il convient d'analyser la façon de travailler des personnes interrogées afin de savoir comment fonctionne le métier de journaliste de la presse ésotérique. Il restera ensuite à connaître leur définition du journalisme traditionnel puis à leur demander s'ils estiment ou non y correspondre.

2.1. LE FONCTIONNEMENT DU METIER.

Cette partie a pour objectif de mieux connaître le travail, tant sur le fond que sur la forme, des rédacteurs de la presse ésotérique. Sur la forme tout d'abord : cette première étape permettra de recueillir des renseignements sur le statut des personnes interrogées, la place occupée par l'ésotérisme dans leur emploi du temps, leur source de revenus, l'utilisation de pseudonymes et la possession d'une carte de presse. Sur le fond ensuite : les deux étapes suivantes porteront sur les méthodes de travail des interlocuteurs. La première permettra de connaître leurs sources d'information ainsi que les moyens utilisés pour les vérifier, tandis que la seconde aura pour objectif de savoir s'ils acceptent de traiter n'importe quel sujet.

2.1.1. Le métier de journaliste de la presse ésotérique.

2.1.1.1. Le statut.

Au regard des réponses obtenues, le métier de journaliste de la presse ésotérique ne semble pas différent de celui habituellement pratiqué dans la presse en général, du moins sur la forme. Comme il est courant dans ce métier, la plupart des interlocuteurs se présentent comme collaborateurs occasionnels. C'est notamment le cas de Sylvie S., qui se déclare « pigiste » et dit écrire « deux à trois articles par mois », ou de Georges R., qui affirme avoir « toujours » été collaborateur occasionnel de cette presse. Idem pour Nicolas M. et Michèle F.

D'autres interlocuteurs sont bénévoles dans le cadre de leur propre revue mais reconnaissent collaborer à d'autres journaux pour vivre : « J'ai des piges à droite et à gauche » (Martine C., *Carnets de Recherche*), « Je ne suis pas journaliste uniquement à *Phénomèna* (où) le travail est bénévole » (Perry P.).

Il est intéressant de noter que seuls les rédacteurs en chef sont salariés de leurs magazines, comme Jean-Yves C. à *Science Frontières*, Patrice van E. à *Nouvelles Clés* et Jean-Paul B. à *L'Autre Monde* (aujourd'hui disparu). Cette constatation laisse supposer que les rédactions des revues ésotériques sont très réduites, parfois même limitées au seul rédacteur en chef. Une supposition qui fera l'objet d'une analyse plus approfondie ultérieurement.

Qui dit collaborateur occasionnel dit multiples collaborations, et pas forcément dans le même journal. Au total, sept interlocuteurs sur dix affirment écrire ou avoir écrit pour plusieurs

magazines ésotériques en même temps. Ces revues sont *Psychologies*, *Nouvelles Clés* et *Ecoute* pour Martine C., *Mystères*, *VSD*, *Nouvelles Clés* et *Astres* pour Nicolas M. ou encore *Vous et Votre Avenir*, *Actualités de l'Histoire Mystérieuse* et *L'Inconnu* pour Jean-Paul B. Il serait fastidieux de continuer l'énumération. Les seules exceptions sont une nouvelle fois les rédacteurs en chef : ni Jean-Yves C. ni Patrice van E. ne travaillent pour d'autres publications que celle dont ils ont la charge. Idem pour Jean-Paul B. à l'époque où il dirigeait la rédaction de *L'Autre Monde*.

La majorité des personnes interrogées ne se limitent pas non plus à la rédaction d'articles de magazines. A une exception près (Perry P.), toutes ont écrit un ou plusieurs livres traitant de l'ésotérisme ou des sujets qui y sont traditionnellement rattachés. Martine C., par exemple, est coauteur d'un ouvrage qu'elle qualifie de « métaphysique » intitulé *Nos pensées créent le monde*¹⁰. Nicolas M. est également coauteur d'un livre traitant de divers phénomènes paranormaux, *Les Mécanismes de l'étrange*¹¹. Il y a une vingtaine d'années, Georges R. a travaillé comme nègre pour Belline, « un voyant assez célèbre » dont il a écrit « les prédictions qu'il publiait pour l'année à venir ».

Là encore, l'énumération serait ennuyeuse. Tout au plus peut-on remarquer que certains sont apparemment très prolixes. C'est notamment le cas de Sylvie S., auteur de neuf livres sur l'ésotérisme. Elle explique l'importance de son oeuvre par le nombre très réduits d'ouvrages s'intéressant à la question et par leur mauvaise qualité : « Tout le monde écrit sur l'histoire. Très peu le font sur l'ésotérisme. C'est pour cela que j'écris sur ce sujet : on a dit tellement d'inepties que j'ai voulu faire des enquêtes sérieuses moi-même. »

Comme Sylvie S., Jean-Paul B. a rédigé « une bonne dizaine de livres « consacrés à l'ésotérisme ». L'ésotérisme est loin d'être le seul centre d'intérêt de ce dernier, auteur d'« une trentaine » d'ouvrages « jusqu'à maintenant ». Certains portent sur des sujets auxquels il ne croit pas mais qu'il s'est forcé à faire « pour du pognon ». L'un d'entre eux mérite d'être cité pour l'anecdote. La présentation qu'en fait l'auteur est très révélatrice de sa personnalité. Invité à une émission de Tina Kieffer sur les anges, il profite de l'occasion pour faire des confidences sur cet ouvrage qui n'a pourtant rien à voir avec le sujet : « J'ai parlé d'un livre que j'avais fait comme nègre pour Dominique Baudis. C'est André Bercoff qui m'avait refilé le boulot en sous-main. J'avais déjà révélé cette affaire dans *Minute*, preuves à l'appui - j'ai les télexes de Toulouse. Je l'ai de nouveau fait dans l'émission de Kieffer, juste après la diffusion

¹⁰ *Nos pensées créent le monde*, Martine C. et Vahé Zartarian, éd. Robert Laffont.

¹¹ *Les Mécanismes de l'étrange*, sous la direction de Jean-Yves C., éd. du Rocher (1996).

du reportage sur les sacrifices d'animaux où l'on me voyait vêtu d'une grande cape noire. Résultat : procès de Baudis et de Laffont. Quel intérêt pour moi ? Casser le système. Il ne faut pas dire que Baudis n'a pas écrit son bouquin ? Je dis que je l'ai fait en fumant des herbes et en écoutant du rock irlandais, portant parfois un masque de schtroumpf sur le visage pour démystifier ce que je faisais ! »

A noter que les réponses des interlocuteurs concernant leurs livres démontrent une fois de plus que la notion d'ésotérisme est loin d'être clairement définie. Bien que la majorité d'entre eux aient réfuté dans la première partie une quelconque appartenance au milieu ésotérique, ils répondent sans problème lorsqu'on leur demande s'ils ont écrit des ouvrages sur ce sujet.

Cette confusion vient du fait que la littérature dite ésotérique rassemble elle aussi des livres aux thèmes très diversifiés, allant du spiritualisme au paranormal en passant par le phénomène ovni. Ce qui semble être un paradoxe n'est en fait que la conséquence d'une classification par défaut déjà mise en cause à propos de la presse, comme l'illustrent les propos de Patrice van E. : « Dans le cadre de *La Source noire*¹² et (...) de *La Source blanche*¹³, on peut dire que je marche sur les plates-bandes de l'ésotérisme. dans le premier cas, par exemple, il s'agit de ce que les Américains appellent le "Death and dying" : la redécouverte de l'art d'accompagner les mourants et les états de conscience proches de la mort, les deux allant à mon avis ensemble. C'est un terrain typiquement ésotérique. » A la question portant sur la définition de l'ésotérisme, Patrice van E. avait pourtant répondu : « Lorsque vous me demandez de définir l'ésotérisme, je ne peux le faire que comme un spectateur qui décrit un phénomène extérieur à lui-même. Cela n'a donc pas grand intérêt. » Autrement dit, il ne se sentait pas concerné.

¹² *La Source noire, révélations aux portes de la mort*, Patrice van E., éd. Grasset (1996).

¹³ *La Source blanche, l'étonnante histoire des Dialogues avec l'ange*, Patrice van E., Grasset (1996).

2.1.1.2. La principale source de revenus.

Presque tous les rédacteurs sont d'accord sur ce point : leur principale source de revenus est constituée des articles ou des livres qu'ils écrivent. Seule Michèle F. affirme que les piges ne constituent pas « son activité principale ». Heureusement d'ailleurs, si l'on en croit ses expériences malheureuses. Ses collaborations avec les « businessmen », comme les appelle Pierre Lagrange, lui ont laissé un souvenir amer. Elles prouvent que si certains magazines de la presse ésotérique ont pour seule vocation de faire de l'argent, les rédacteurs sont loin d'être les premiers à en profiter. Le récit de l'arnaque dont a été victime la journaliste en dit long sur les pratiques de certaines revues : « J'ai trouvé (...) un coordinateur de magazines qui m'a aidée à placer mes articles un peu partout. (...) Curieusement, les articles ne sont jamais sortis. Ils ont été commandés et acceptés, mais pas publiés. (...) Sauf s'ils sont parus sans que j'en sois informée. C'est possible aussi. (...) Et je n'ai pas été payée. »

Mais l'affaire ne s'arrête pas là : « Il y a eu un procès que j'ai gagné. Mais je n'ai jamais pu être en contact avec l'avocat parce que la personne (le coordinateur) (...) m'a affirmé qu'elle s'occupait de tout. J'aurais aimé avoir les minutes du procès étant donné que nous avions gagné la partie, mais cette personne m'a dit que c'était ennuyeux, qu'il fallait essayer de récupérer l'argent d'une autre façon et qu'elle était justement en pourparlers à ce propos. (...) Elle a voulu se servir de mon affaire (...) ainsi que (de celles de) tous les autres journalistes qui, comme moi, n'avaient pas été payés après lui avoir remis leurs articles. (...) Mais cela ne l'a peut-être pas empêchée de perdre. (...) Je sais qu'elle a eu elle aussi de très graves problèmes et qu'elle a disparu dans la nature. »

On pourrait penser que la leçon a porté ses fruits : « Je me suis débrouillée moi-même. Comme j'avais fait un dossier spécial sur l'astrologie karmique, j'en ai fait un livre. Je m'en suis sortie comme ça, en changeant d'orientation. La presse spécialisée, c'est terminée. » Pourtant, Michèle F. déclare un peu plus loin participer au lancement d'un nouveau journal ésotérique, *Le Monde du Paranormal*, également tenu par un « ami ».

Les autres ont heureusement eu plus de chance. D'une manière ou d'une autre, l'écriture représente leur principale source de revenus. Leurs réponses sont très claires : « *Phénomèna* ne paye pas. Il ne nourrit pas encore son homme. Ce sont mes activités annexes (ce que je fais pour d'autres journaux) qui me procurent un petit salaire » (Perry P.), « Depuis la fin de mes études, je ne vis que du journalisme » (Nicolas M.), « Ma principale source de revenus est

l'écriture » (Sylvie S.)¹⁴, « J'ai toujours été journaliste, pigiste ou non » (Georges R.), « Je ne vis que de ma plume » (Marie-Thérèse de B.), etc. Patrice van E. admet toutefois avoir d'autres sources de revenus, en plus de l'écriture : « J'ai cinq casquettes actuellement pour survivre. Je suis rédacteur en chef de *Nouvelles Clés*, (...) je suis aussi écrivain, (...) je dirige la collection *Clés* chez Albin Michel, (...) j'organise également des voyages (...) et puis je fais aussi de la télévision. »

2.1.1.3. La carte de presse.

On le sait, vivre essentiellement du journalisme est une condition *sine qua non* pour prétendre bénéficier de la carte de presse. Tous les rédacteurs de la presse ésotérique sont donc concernés. Or, seule la moitié d'entre eux l'a ou est en passe de l'obtenir. Parmi eux figurent les deux rédacteurs en chef, Jean-Yves C. (*Science Frontières*) et Patrice van E. (*Nouvelles Clés*). Le premier la possède « depuis très longtemps (...) parce qu'(il est) journaliste. (Il a) été rédacteur en chef sur TF 1, sur la 3... Et (il est) toujours éditorialiste sur Radio France International où (il fait) également une heure hebdomadaire. » Le deuxième, en revanche, ne l'a qu'au titre de rédacteur en chef de *Nouvelles Clés*.

Nicolas M. ne l'a pas encore, « mais la demande est faite (...) en tant que journaliste de TF 1 » où il a travaillé « suffisamment longtemps pour pouvoir en bénéficier » (cf. à *Mystères* puis à *L'Odyssée de l'étrange*). Quant à Marie-Thérèse de B. et Georges R., ils exercent leur activité principale en dehors de la presse ésotérique : Marie-Thérèse de B. est grand-reporter à *Paris Match*, tandis que Georges R. est chef de rubrique à *Terre Sauvage*.

Tous les autres ne possèdent pas de carte de presse. Pourtant, elle présente au moins un avantage non négligeable qui justifierait à lui seul sa possession : l'abattement fiscal. Dans ces conditions, pourquoi ne la possèdent-ils pas puisqu'ils affirment ne vivre que de leurs piges ? Les réponses sont tantôt brèves, tantôt plus développées. Perry P. fait partie de la première catégorie. Il ne donne aucune explication. Il se considère pourtant comme un journaliste :

¹⁴ A noter que Sylvie S semble plus coriace en affaires que sa consœur Michèle F. : « Je n'écris pas d'articles sans être payée » déclare-t-elle, même si elle avoue que les piges de la presse ésotérique payent « moins que *Le Figaro* ».

« J'ai une activité qui est à 100 % journalistique et qui me prend au moins huit heures par jour. »

Sylvie S. appartient à la deuxième catégorie. Elle invoque des démarches administratives rébarbatives et affirme ne pas en voir l'utilité : « Ça ne m'intéresse pas parce qu'il faut la renouveler tous les ans. La carte de presse ne sert pas à grand chose, si ce n'est à entrer dans des festivals ou des choses de ce genre auxquels je suis de toute façon invitée. J'entre déjà partout où je le souhaite. Je n'en ai donc pas besoin et, en plus, j'ai horreur de la paperasserie. Quand j'ai su qu'il fallait la demander et constituer un dossier pour l'avoir, je ne l'ai pas fait. »

Jean-Paul B, lui, invoque son statut d'écrivain pour expliquer le fait qu'il ne possède pas de carte : « Je n'en ai jamais eu. J'aurais pu la demander à l'époque de *L'Autre Monde*, mais je ne l'ai pas fait. Lorsque je me déplace dans des pays comme le Liban, je suis considéré comme un écrivain qui va faire un travail sur le terrain, pas du tout comme un journaliste - même si je suis déclaré pigiste dans plusieurs journaux. On peut être pigiste en étant déclaré à la caisse des auteurs sans l'être à celle des journalistes. »

Dernier cas : celui de Martine C. Si elle ne possède pas de carte c'est également parce qu'elle refuse les tracasseries administratives. Du moins en apparence : « Je n'ai pas renouvelé ma vignette. Elle date de 92. J'aurais pu l'avoir parce que je me suis mise au chômage, mais je n'ai pas fait ce qu'il fallait. » En fait, Martine C. semble accorder beaucoup plus d'importance à la carte de presse qu'elle ne veut bien le laisser entendre. Témoin cette anecdote qu'elle raconte à propos de son départ du *Figaro*, dont elle dirigeait la page Science : « Quand je suis arrivée ici (près d'Orléans, où se trouve l'actuelle rédaction de *Carnets de Recherche*), j'ai rêvé presque toutes les nuits pendant un an que je perdais mon sac avec ma carte de presse. C'est dur à expliquer... C'est très difficile de tout casser comme je l'ai fait lorsqu'on a vraiment été dans le circuit. On existe uniquement par rapport à son personnage de journaliste. Je ne savais pas qui était C. Lorsque j'arrivais dans des conférences de presse, j'étais reçue comme une princesse, on me plaçait à côté des présidents... » En dénonçant les apparences symbolisées par la carte de presse, Martine C. reconnaît implicitement son importance aux yeux de qui se prétend journaliste. Cette carte serait-elle une sorte de blanc-seing validant un travail de qualité pour celui qui la possède ?

Martine C. n'est pas la seule à le sous-entendre. Jacques Mousseau, ancien rédacteur en chef de *Planète* et actuellement directeur de la planification de l'antenne sur TF 1, a même exprimé cette idée beaucoup plus clairement lors de son entretien préparatoire : « Ma carte de presse que j'avais acquise dans les autres journaux a été maintenue. C'était très important pour

moi. Dans cette période critique où l'on nous accusait de charlatanisme et de tous les adjectifs que vous pouvez imaginer, cette carte était la preuve de mon activité de journaliste. (...) Les rédacteurs (de *Planète*) étaient considérés comme des journalistes, pas comme des militants défendant une cause nébuleuse. »

2.1.1.4. L'utilisation de pseudonymes.

Selon Jacques Mousseau, certains rédacteurs de *Planète* avaient parfois recours à des pseudonymes. La raison ? Leur crédibilité était en jeu : « Ils le faisaient par prudence. Ils avaient envie d'écrire et d'être publiés dans *Planète* mais ils choisissaient prudemment un pseudonyme pour protéger leur carrière universitaire. »

Jacques Pradel pense lui aussi que les pseudonymes sont toujours utilisés par les journalistes de la presse ésotérique pour se protéger : « C'est peut-être parce qu'ils ne veulent pas être déconsidérés. Peut-être aussi parce qu'il y a un certain nombre d'allumés parmi les lecteurs de cette presse et qu'ils ne souhaitent pas être submergés de coups de téléphone de la part de gens qui prétendent détenir les secrets de l'univers, etc. Ils le font par prudence. » L'étude du lectorat sera traitée dans la troisième partie de ce mémoire. Mais Jacques Pradel envisage une autre raison susceptible de justifier l'emploi de faux noms : le nombre limité de rédacteurs dans chaque rédaction. Selon lui, « ce sont souvent des personnes qui sont à la fois journalistes, secrétaires de rédaction, balayeurs du journal et propriétaires des parts. »

Apparemment, la première raison n'est plus d'actualité. Une seule personne, Georges R., admet avoir utilisé une fois un pseudonyme afin de se protéger « pour un article de *Mystères* qui n'avait rien d'ésotérique mais qui essayait de révéler certains trucs de magiciens. J'avais notamment révélé certains moyens utilisés pour la lévitation. Je devais prendre un pseudonyme parce que je savais que nombre de professionnels de la magie qui n'ont pas l'esprit très ouvert allaient me retomber dessus. » Les autres fois, Georges R. précise n'avoir eu recours à des pseudonymes que par obligation contractuelle : « Lorsqu'on écrit dans un journal, il est parfois interdit de travailler pour un autre. Ce fut le cas pour tous les articles que j'ai écrits dans *Mystères*. Sauf un. (...) Cela m'a d'ailleurs valu une belle semonce. »

Pour le reste, trois personnes nient carrément avoir recours à un tel procédé. Elles entendent assumer pleinement leurs responsabilités. Leurs réponses sont sans ambiguïté : « Je n'ai pas honte de ce que j'écris » (Martine C.), « J'estime que je dois signer de mon vrai nom

ce que je pense ou ce que j'écris » (Perry P.), « Je n'ai pas honte de chercher à comprendre » (Jean-Yves C.).

La deuxième raison envisagée par Jacques Pradel, bien que caricaturale, se révèle en revanche exacte. Elle concerne d'ailleurs tous les autres rédacteurs. C'est bien le nombre limité de journalistes qui est à l'origine de l'emploi régulier de pseudonymes. « Je l'ai fait dans *Mystères* parce ce que j'écrivais trop d'articles et qu'il fallait diversifier un peu les signatures », avoue Nicolas M.

Même chose pour Sylvie S., qui insiste sur le côté confidentiel de cette pratique : « Il ne faut pas trop le dire au public : quand j'écris trois articles pour le même journal, c'est très gênant. J'en signe un ou deux sous un autre nom. Pas parce que j'ai honte de ce que j'écris, mais simplement parce qu'il ne faut pas que l'on ait l'impression que le journal est entièrement fait par Sylvie S. »

Patrice van E. cherche lui aussi à rester discret : « Dans le cas de *Nouvelles Clés* - je vous le dit honnêtement - c'est pour éviter au lecteur de retomber sans arrêt sur les mêmes noms. Certains numéros ont été entièrement faits par moi seul. (...) Ce que je vous dis est presque confidentiel. Mais enfin c'est la vérité. » Et Patrice van E. de déplorer les moyens insuffisants dont souffre son journal : « Dieu sait que je rêverais d'en avoir plus et de pouvoir faire travailler des journalistes ! »

Le même motif revient invariablement : « Je publiais trop de papiers. Ça ne faisait pas sérieux d'avoir plusieurs articles signés du même nom, c'était impossible. Mais je ne l'ai jamais fait pour me cacher » (Marie-Thérèse de B.), « Il y avait beaucoup trop d'articles de ma propre plume dans le même numéro. Il fallait varier les noms. (...) J'ai aussi utilisé des pseudonymes pour des bouquins lorsque j'en avais deux qui sortaient la même année. Mais ce n'était pas pour me cacher » (Jean-Paul B.), « La plupart du temps, il n'y a pas beaucoup de journalistes dans les supports de la presse ésotérique. les mêmes noms risquent donc de revenir à chaque page. On utilise plusieurs signatures différentes pour que le lecteur n'ait pas l'impression que le journal n'est rédigé que par une seule personne ou presque » (Michèle F.).

En résumé, les rédacteurs de la presse ésotérique sont soumis au même régime que ceux de la presse dite généraliste. Comme eux, les spécialistes de l'étrange sont souvent pigistes et collaborent à plusieurs revues en même temps. Comme eux, ils vivent exclusivement du fruit de leur plume. Comme eux, il leur arrive d'utiliser des pseudonymes, certes pour une raison

directement liée au milieu particulier de la presse ésotérique - les rédacteurs ne sont pas nombreux -, mais certainement pas parce qu'ils ont honte de leur métier.

La seule véritable différence porte sur la carte de presse. Bien que la moitié des interlocuteurs ne la possèdent pas, la réflexion de Martine C. laisse penser qu'elle est symbolique du métier de journaliste. Jacques Mousseau est encore plus clair. Selon lui, si l'habit ne fait pas le moine, la carte de presse, elle, fait le journaliste. Et le bon. Une fois encore, le débat est placé sur la qualité du travail fourni. D'où l'utilité de s'intéresser maintenant aux méthodes de travail des rédacteurs de la presse à mystères.

2.1.2. Les méthodes de travail.

2.1.2.1. Les sources d'information.

« La base du journalisme (consiste à) recouper ses sources et faire son travail tout en restant sourd aux pressions diverses ou au discours dominant. » Telle est, on l'a vu, la définition du métier de journaliste que donne Jacques Pradel. Or, cette définition fait intervenir un élément primordial du travail de tout journaliste : les sources. Un élément d'autant plus intéressant à étudier dans le cadre de ce mémoire que les sujets abordés par la presse ésotérique sortent des sentiers battus. On peut donc légitimement se demander d'où vient l'inspiration qui alimente les articles de cette presse.

Les réponses recueillies sont d'accord sur un point : les sources sont à la fois nombreuses et variées. Pour le reste, chacun semble avoir sa propre façon de travailler. Néanmoins, deux tendances se dégagent assez nettement : ceux qui s'intéressent aux sciences et les autres.

Martine C. fait partie de la première catégorie. Ex-journaliste scientifique, elle continue de lire « toutes les revues scientifiques : *La Recherche*, *New Scientist*, *Science & Vie*, le courrier du CNRS, celui de l'Association des journalistes scientifiques... » D'où la question : comment peut-elle trouver des informations à caractère ésotérique dans ces magazines ? La réponse est simple : Martine C. est coauteur d'« un livre de métaphysique », *Nos pensées créent le monde*¹⁵. Ce livre constitue « la base de son travail ». Il lui permet de porter « un autre regard sur le réel » : « Nous pensons que le regard que nous avons sur le monde a une infrastructure.

¹⁵ op. cit.

C'est ce que l'on appelle des fondements. Quand vous regardez le réel, vous passez à travers un filtre sans vous en rendre compte parce que vous avez été moulé pour trier ce qui est juste ou faux. Votre manière de décrypter vient de ce filtre. »

Selon elle, la clé de l'énigme se trouve dans cette autre façon de voir les choses : « Lorsque je lis une brève dans l'un de ces journaux, je le fais avec un autre regard. Je mets en avant les aberrations de la science officielle dans *Carnets de Recherche*. » Martine C. appuie son raisonnement par un exemple : « Les scientifiques ont récemment fait une découverte sur une bactérie. Lorsqu'on la bombarde avec des radiations très fortes, elle se casse complètement. Son ADN est totalement dissous et ses bases sont dispersées. Pourtant, lorsque vous revenez quelques heures plus tard, elle s'est reconstituée ! Eux, ça ne les étonne pas. Moi, si. Je me demande comment cela est possible, comment l'information a pu circuler pour que tout se remette à la bonne place. C'est comme si vous déchiriez un livre, que vous dispersiez toutes les feuilles et qu'il se reconstituait tout seul - dans l'ordre - en quelques heures. » Et Martine C. de conclure : « La science officielle ne se pose pas ce type de questions. Ce sont pourtant des preuves qu'il existe un autre système d'information qui circule en dehors de la matière. »

Bien entendu, tout le monde n'aboutit pas forcément aux conclusions de Martine C. Mais son explication permet sans doute de mieux comprendre comment travaillent les journalistes de la presse ésotérique qui, comme elle, puisent leurs informations dans les revues scientifiques. Selon eux, cette volonté d'appréhender les découvertes et autres démonstrations scientifiques d'une autre façon permet de se poser certaines questions que les scientifiques traditionnels ne se posent pas.

Jean-Yves C. a lui aussi des sources d'origine scientifique, à côté des traditionnelles agences de presse. Depuis treize ans, il organise chaque année un festival du même nom que son fanzine, Science Frontières. Ce festival lui permet d'avoir aujourd'hui « un énorme réseau de chercheurs et amis ». Ses informations viennent de ce réseau : « J'ai une grande chance : être prévenu dès qu'il se passe quelque chose. La première source se trouve donc dans les laboratoires, eux-mêmes réceptacles d'autres sources. » Jean-Yves C. est si attaché à la notion de science qu'il refuse même d'utiliser le terme parasciences : « Je pars du principe que le paranormal n'existe pas et qu'il n'y a que du normal encore inexpliqué. Je sais que l'on vient souvent me voir comme une bête curieuse mais j'ai une formation universitaire très classique. Je crois que je suis simplement curieux. Et il y a de quoi l'être dans la science pour les mille ans à venir. »

Là encore, le journaliste étaye ses propos à l'aide d'un exemple : « J'appuie effectivement là où ça fait mal, par exemple lorsque je m'intéresse à un chercheur qui travaille dans un laboratoire auquel on a coupé les crédits alors qu'il venait de faire une découverte... Je me demande pourquoi. (...) Vous êtes patron d'un laboratoire de biologie et vous venez de découvrir un traitement fondé sur des connaissances naturelles - dans le registre des médecines - contre une maladie qui touche les abeilles. Il se trouve qu'auparavant vous aviez déjà été choisi pour votre extrême compétence dans l'analyse des plantes pour une histoire dont on ne sait pas grand chose. Peut-être un engin, une soucoupe volante qui se serait posée... »

En fait, Jean-Yves C. fait allusion à l'affaire de Trans-en-provence, largement reprise par les médias. En 1981, un homme aurait vu un ovni atterrir dans son jardin. L'engin aurait laissé des traces sur le sol avant de repartir, traces ensuite confiées aux bons soins du laboratoire de l'INRA d'Avignon pour effectuer des analyses, sous la direction du professeur Bounias. « Comme par hasard, à partir du moment où vous publiez des résultats dans les deux domaines, pof ! on vous tape dessus. Vous n'avez pourtant fait que votre travail d'expert. Si on vous demande d'analyser quelque chose et que vous obtenez un résultat, la moindre des choses est de le communiquer. »

L'exemple de Jean-Yves C. est intéressant car il introduit une idée qui sera développée plus tard : il est impossible de sortir des sentiers battus sans être bâillonné ou ridiculisé. En d'autres termes, celui qui s'intéresse à des domaines inexplorés jusqu'alors est une victime potentielle, qu'il soit scientifique ou journaliste.

Les publications scientifiques font aussi partie de la documentation de Nicolas M., tout comme « les chercheurs » font partie de celle de Patrice van E. L'un comme l'autre y ajoutent les « témoignages », « enquêtes » et autres « documents officiels ». Même chose pour Marie-Thérèse de B., qui dit avoir la chance d'entretenir des contacts « tout à fait privilégiés avec les scientifiques » qui s'occupent des sujets auxquels elle s'intéresse : « Ils me disent très souvent des choses bien avant qu'elles soient divulguées à la presse en me demandant de ne pas les répéter. Comme on sait que je ne le ferai pas sans avoir le feu vert, la confiance qui en découle me donne accès à beaucoup plus d'informations, ce qui me permet d'orienter mes enquêtes. »

De son côté, Perry P. dispose d'un « Comité scientifique et technique » en parallèle aux membres de son association (SOS Ovni) qui trouvent et relayent les informations. Ces scientifiques, « reconnus dans une démarche que l'on pourrait qualifier de rigoureuse »,

acceptent « que leurs noms soient publiés dans la revue » et sont d'accord pour apporter leur aide « de temps en temps si le besoin s'en fait sentir » dans un domaine spécifique.

Les autres personnes interrogées ne font pas référence à la science parmi leurs sources. Sylvie S., par exemple, se limite à l'édition. Ses informations proviennent « essentiellement » des éditeurs qui lui envoient des livres. Elle se charge ensuite d'en « interviewer les auteurs ». Michèle F., elle, trouve ses informations « dans les livres », « les revues anciennes » et « les contacts » personnels. Idem pour Jean-Paul B., également amateur de livres, ou plus exactement de « vieux écrits » et de « documents des bibliothèques » pour ce qui touche à la magie. Pour le reste, rien ne vaut « les recherches sur le terrain » ou « la presse quotidienne » s'il s'agit d'« un phénomène paranormal récent : apparitions bizarres, déplacements d'objets, maisons hantées... »

Georges R. cite quant à lui les « enquêtes » qu'il est amené à faire et, plus inattendu, ses « souvenirs personnels » : « J'ai visité une cinquantaine de pays, ce qui m'a permis de voir beaucoup de choses parfois étonnantes ». L'exemple qu'il donne par la suite illustre parfaitement le type de sujets que l'on peut trouver dans la presse ésotérique : « Il m'est arrivé d'avoir des expériences personnelles inquiétantes que j'ai relatées. Ce fut notamment le cas après une séance de vaudou brésilien. A l'époque, j'étais très amoureux d'une femme que j'avais emmenée avec moi au Brésil. Mais elle était amoureuse d'un autre qui, malheureusement pour elle, préférait les hommes. Je voulais essayer de lui faire oublier ce monsieur et nous avons eu l'occasion d'assister à une séance de vaudou à Salvador de Baya. J'ai regardé et j'ai observé, mais ce que j'ai vu n'était pas très convaincant à cause de l'intervention de l'alcool dans la transe.

« Le lendemain, nous nous sommes retrouvés sur la plage et j'ai repensé à ce monsieur que je haïssais (...) et je me suis dit : “Tiens, si j'appliquais sur lui ce que j'ai vu hier pendant la séance de vaudou ?” J'ai écrit son nom dans le sable, puis je l'ai récupéré pour en faire un petit tas. J'ai ensuite reproduit les signes que j'avais vus la veille et j'ai piqué rageusement dans le petit tas une branchette de vingt centimètres. Enfin, j'ai laissé la marée montante noyer le tout. Je me souviens très bien que c'était un 24 juillet.

« Lorsque nous sommes rentrés en France, ma compagne a tout de suite téléphoné à son cher monsieur pour savoir comment il allait. Il lui a répondu qu'il avait passé de très bonnes vacances... sauf le 24 juillet, date à laquelle il avait eu un accident. Il roulait le long d'une rivière dans le Sud-ouest lorsqu'une branche est tombée d'un arbre et a percé le pare-brise de

sa voiture. Il a alors donné un grand coup de volant et s'est retrouvé dans la rivière. Je me suis dit que la branche et l'eau n'étaient que deux hasards... (...) Cela dit, je n'ai jamais recommencé à faire du vaudou brésilien... »

Aux côtés des sources d'origine scientifique figurent donc des informations tirées de la documentation ou des expériences personnelles. Pour mieux comprendre le travail des journalistes de la presse ésotérique, reste à savoir comment sont vérifiées ces informations.

2.1.2.2. Les moyens de vérification.

Lorsqu'il juge la presse ésotérique, Pierre Lagrange distingue les revues « faites par des spécialistes » où « de vraies thèses sont défendues (...) même si on n'est pas d'accord », de celles dites « opportunistes » où « rien n'est vérifié ». Pour le sociologue, peu importe d'où vient l'information. L'important est de savoir ce que l'on en fait. De sa vérification dépendra la qualité du futur article. Les journalistes de la presse à mystères ont-ils tous la même opinion ?

Une fois de plus, deux catégories de réponses apparaissent clairement. La première est constituée des rédacteurs qui adoptent un comportement que l'on pourrait s'attendre à trouver chez n'importe quel journaliste. Tous vérifient leurs informations à l'aide de moyens traditionnels : recoupement des sources, déplacement sur le terrain, enquêtes, etc.

Perry P. est de ceux-là. Selon lui, « les informations qui ne sont pas vérifiables ne sont pas publiées. » Et il ajoute : « Nous appliquons la vieille recette de la BBC pendant la guerre : vérifier une information plutôt deux fois qu'une. » Incontestablement, la démarche de Perry P. est louable. Mais le journaliste se contredit lui-même un peu plus loin. En fait, précise-t-il, il existe deux façons de traiter une information invérifiable. La première confirme ce qu'il a dit plus haut : « Soit on n'en parle pas si c'est trop énorme et que la publication pourrait causer du tort à des gens » - on ne peut que se féliciter d'une démarche aussi altruiste. La seconde, en revanche, est déjà plus tempérée : « Soit elle est mise au conditionnel avec toutes les précautions sémantiques d'usage. »

Quoi qu'il en soit, Perry P. affirme chercher à tout vérifier. Et les méthodes employées varient selon la qualité de l'information recueillie : « Tout dépend de l'intérêt de l'affaire. On ne va pas se comporter de la même façon avec quelqu'un qui a vu pendant trois secondes une lumière fugitive dans le ciel qu'avec une personne qui raconte une observation de vingt minutes au cours de laquelle elle a vu quelque chose se poser au sol. » Et le rédacteur en chef de *Phénomèna* d'évoquer une « hiérarchisation des moyens » : « Si le cas se révèle important, on débloque des moyens qui peuvent aller jusqu'au déplacement sur le terrain et à l'interrogation des contrôleurs aériens, de la gendarmerie, des météorologues ou des astronomes. Des prélèvements éventuels peuvent également faire l'objet d'analyses commandées à un laboratoire. C'est de cette façon que s'établit un dossier. » Des analyses en laboratoire... De telles dépenses sont-elles compatibles avec un magazine qui « ne paye pas encore son homme » et exige un travail « bénévole » ?

Les explications de Jean-Yves C. sont plus courtes et plus directes. Comment vérifie-t-il ses informations ? Par recoupements, en faisant appel à ses relations scientifiques établies grâce au festival Science Frontières : « C'est facile. Il suffit que j'appelle un chercheur de la spécialité en lui demandant s'il est au courant de la découverte. En deux heures, j'ai la réponse. Mais cela représente quinze ans de travail. »

Patrice van E. procède également par recoupements : « Oui, il faut recouper, il faut être modeste, il faut commencer par être analytique au départ, tel un flic. Je vérifie moi aussi mes informations, de mille manières. Le recoupement est nécessaire dans certains cas. Cela marche un peu comme un puzzle : si une pièce n'y trouve pas sa place, c'est que l'ensemble de l'image est fausse. Il faut raisonner d'une façon presque plus topologique que mathématique et linéaire. »

Mais Patrice van E. est aussi partisan d'une méthode pour le moins originale. Selon lui, les moyens de vérifications habituels ne suffisent pas. Un bon journaliste doit également être un visionnaire : « Ce que l'on appelle une vision n'est pas forcément quelque chose de mystique ou de très complexe. C'est une vue synthétique, globale, à un moment donné. Il s'agit de comprendre un personnage ou une situation dans un contexte particulier. (...) Si vous avez vraiment une vision cohérente, la vérification se fait presque au cube comparée à celle du journaliste sympa mais un peu besogneux, celui qui recoupe les faits, qui vérifie tout. En général, il faut rester sur place longtemps, il faut enquêter un bon moment. Et ça ne vient pas forcément. On ne comprend pas toujours tout de suite... »

En fait, la majorité des interlocuteurs affirme vérifier ses informations. Comme Jean-Yves C. et Patrice van E., Nicolas M. est un adepte de la méthode du recoupement : « Je considère que des témoignages sont fiables à partir du moment où il y a concordance entre plusieurs d'entre eux et que les témoins ne se connaissent pas, ou lorsque le témoignage est corroboré par des observations objectives provenant d'instruments scientifiques, comme dans le cas des ovnis ou des sorties hors du corps. Et je considère qu'une enquête est vérifiée lorsqu'on a pu remonter à sa source : documents universitaires, rapports de chercheurs, informations militaires, (...) etc. »

Nicolas M. apporte une précision concernant les faits vérifiés qui mérite d'être signalée. Elle illustre l'opposition qui existe entre la science officielle et les spécialistes des phénomènes étranges. D'une certaine façon, elle confirme le sentiment de Jean-Yves C. selon lequel il est impossible de sortir des sentiers battus sans être bâillonné ou ridiculisé : « Il y a deux types de faits vérifiés : ceux qui, à la source, ont fait l'objet de publications scientifiques et que l'on peut

admettre au moins momentanément et ceux qui peuvent être vérifiés par des documents officiels, des rapports gouvernementaux.

« On peut aussi prendre en compte des recherches menées scientifiquement mais non publiées parce que les instances officielles de la science refusent de s'y intéresser. On les trouve dans d'autres publications du même ordre que les revues scientifiques : le *Journal of Scientific Exploration*, le *Journal of the American Society for Psychical Research*, etc. Ce sont des gens qui travaillent en université avec des protocoles scientifiques mais que *Nature* ne publiera pas. *Nature* a publié une fois une recherche sur la vision à distance menée à Stanford par Harold Puthoff parce qu'il était le directeur d'un programme financé par la CIA. C'était tout de même quelqu'un de reconnu pour ses travaux sur le laser et le plasma. »

Et Nicolas M. conclut : « Le seul point commun entre ce type de sources et les rapports officiels est la démarche adoptée pour les recherches. Si elle est scientifique, si elle respecte certains protocoles, alors l'information qui en découle doit être fiable. »

Derniers partisans des méthodes traditionnelles de vérification d'une information : Georges R. et Marie-Thérèse de B. « J'essaie de rencontrer le plus de personnes concernées par le sujet, de trouver des témoins et d'avoir un avis scientifique. Mais avant tout, je vais sur le terrain, c'est primordial », déclare le premier. La démarche de la seconde est pratiquement identique : « Je vais sur le terrain, toujours. Le thème des enlèvements extraterrestres, par exemple, fait l'objet d'une abondante littérature aux Etats-Unis. (...) Pour écrire un livre sur le sujet¹⁶, je me suis arrêtée de travailler. J'ai enquêté pendant trois ans. »

Marie-Thérèse de B. ajoute une remarque concernant la valeur que l'on peut accorder à un témoignage. Une précision d'autant plus intéressante qu'elle est la seule à la mentionner. Or, c'est justement la crédibilité des témoignages recueillis qui est à la base de la plupart des critiques formulées à l'encontre de la presse ésotérique : « Je me suis d'ailleurs aperçue qu'il y avait des différences extraordinaires entre les faits et ce qui est publié dans la presse dont vous vous occupez. Elles sont dues au goût du sensationnel d'une part et au fait que les gens ne posent pas le principe du témoignage d'autre part. (...) Un témoignage peut être différent des faits sans qu'il y ait volonté de mentir. On commence simplement à découvrir que le cerveau n'enregistre pas et ne recrache pas les choses comme un ordinateur. Le mécanisme de mémorisation fait appel à des concepts beaucoup plus subtils qu'il ne faut pas oublier de prendre en compte lorsqu'on interroge quelqu'un. Tendre son micro à une personne juste

¹⁶ *Enquête sur les enlèvements extraterrestres*, Marie-Thérèse de B., Plon (1995).

après un accident ou quelques jours plus tard ne veut pas dire qu'on aura une version exacte des faits juste parce qu'elle a été témoin de l'événement. »

L'autre catégorie de réponses, minoritaires, rassemble les personnes qui semblent faire peu de cas de la vérification de leurs informations. Ainsi, Martine C. limite sa démarche à une lecture avec « un autre regard », en l'occurrence celui de « la nouvelle conscience ». Sylvie S. a une autre méthode. Elle fait confiance à ses interlocuteurs : « Il n'y a pas tellement de vérifications à faire. Lorsque j'interviewe quelqu'un, je n'ai pas de raison d'aller vérifier ce qu'il me dit. Prenons l'exemple d'un astrologue. (...) Je ne peux pas vérifier si ce qu'il m'a dit est exact ou inventé. Ça n'engage que lui, c'est tout. Lorsque j'interviewe des scientifiques qui s'intéressent au paranormal (...), je ne vais pas vérifier leurs travaux. »

Jean-Paul B. est plus expéditif. Son explication en dit long sur les méthodes de travail de certains journalistes de la presse ésotérique quant à la vérification de leurs informations : « En vérité, on ne les vérifie pas. L'ésotérisme est fondé sur une sorte de foi et de croyance. Il y a bien sûr un semblant de vérification dans la mesure où il faut étayer l'article et donner ses sources. Mais bien souvent, le rédacteur connaît déjà la conclusion de son article avant même d'avoir fait une recherche. Il sait ce qu'il veut montrer. Attention : la plupart du temps, c'est du tape-à-l'oeil. Il faut éblouir le lecteur, lui montrer ce qu'il y a de plus extraordinaire en l'étayant par des recherches soi-disant scientifiques. » On voudrait croire que ses propos n'engagent que lui. En tout cas, on peut difficilement lui reprocher de ne pas être clair ni honnête.

Michèle F. devrait être classée dans la catégorie de ceux qui vérifient leurs informations. Mais, comme Perry P., les précisions qu'elle apporte concernant sa façon personnelle de travailler laissent planer quelques doutes sur ses bonnes intentions. A tel point que son attitude rejoint plus un Jean-Paul B. qu'un Nicolas M. ou un Jean-Yves C. : « Je marche beaucoup au "feeling", à l'intuition, pour savoir si l'information est bonne ou pas. Mais déontologiquement parlant, il faut la vérifier. »

Il ressort de ces témoignages que la plupart des journalistes de la presse ésotérique ont les mêmes méthodes de travail que leurs homologues de la presse dite généraliste. Ils ont également, toujours pour la majorité d'entre eux, le même statut. D'où la question : si les spécialistes de l'étrange fournissent un travail de la même qualité que les autres, comme ils l'affirment à quelques exceptions près, en quoi sont-ils différents ? La réponse se trouve sans doute dans la nature des sujets auxquels ils s'intéressent.

2.1.3. Les sujets de la presse ésotérique.

2.1.3.1. Les sujets de prédilection.

Il ne s'agit pas de dresser ici la liste de tous les thèmes abordés dans la presse ésotérique. Comme on l'a vu précédemment, leur diversité est telle qu'elle rend difficile de définir précisément cette presse. On sait également qu'elle rassemble tous les sujets qui ne sont pas abordés ailleurs par manque de crédibilité. Or, comme tous les journalistes, les rédacteurs de la presse à mystères sont susceptibles d'avoir des préférences. D'où l'intérêt de les connaître.

Première hypothèse : ils ont effectivement des préférences. C'est le cas, par exemple, de Martine C., qui affectionne tout particulièrement « tous les grands thèmes comme la mort, le rêve ou le travail ». Avec, bien entendu, « un regard nouveau ». Comment les choisit-elle ? « Au hasard. Une intuition qui m'arrive. (...) On travaille beaucoup sur cette espèce d'intuition : capter le champ de conscience collectif de l'air du temps. L'intuition est pour nous un argument de travail, même s'il est vrai que cela sort des normes classiques. »

En fait, sept personnes interrogées sur dix ont des préférences. On peut même avancer le chiffre de huit puisque, s'il affirme ne pas avoir de sujets de prédilection, Perry P. n'en est pas moins un journaliste de la presse spécialisée - *Phénomèna* traite uniquement le phénomène ovni.

Pour le reste, « à chacun sa tasse de thé » serait-on tenter de dire : « Les ovnis et les états modifiés de conscience : les rêves, les sorties hors du corps... Tout ce qui est entre l'éveil et le sommeil. Ce qu'on appelle les états hypnagogiques » (Nicolas M.), « l'Atlantide, (...) la transmission de pensée, la voyance... » (Georges R.), « Les états modifiés de conscience. (...) Nous vivons sur un consensus. Toute la perception du réel a été codifiée et nous l'avons tous acceptée. Ce qui m'intéresse le plus, c'est justement de décoder notre appréhension du réel. Je remets complètement en cause cette codification » (Marie-Thérèse de B.) « Je suis relativement éclectique. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est l'aventure humaine sous toutes ses formes (...). C'est une manière de redonner à la vie un aspect légendaire perdu, paumé dans la grisaille du quotidien » (Jean-Paul B.) « L'astrologie karmique (...). La réincarnation également, puisqu'elle en est à l'origine, ainsi que tout ce qui permet à l'individu de mieux se connaître, tous les thèmes qui peuvent l'entraîner dans une démarche évolutive afin qu'il se sente mieux. C'est ce qu'on a appelé, à une époque, le Nouvel âge » (Michèle F.) et, enfin, « L'évolution et l'éveil hypothétique de mon espèce, donc l'amélioration hypothétique du sort

de la planète. Si j'entre plus dans les détails, je dirais l'amour, la naissance, les rapports entre les espèces (...) et la survie de l'océan » (Patrice van E.).

Deuxième hypothèse : ils n'ont aucune préférence. Seuls deux interlocuteurs sont dans ce cas, Jean-Yves C. et Sylvie S. « Je suis curieux de tout. Je n'ai pas de spécialité. (...) Tout m'intéresse pourvu que cela mette en jeu une interrogation, un questionnement. Sinon, ça ne sert à rien d'être journaliste », affirme le premier, tandis que la seconde déclare : « Tout ce qui touche au paranormal m'intéresse ».

Conclusion : comme leurs homologues de la presse traditionnelle, les journalistes de la presse ésotérique ont pratiquement tous des sujets de prédilection. A l'inverse, existent-ils des sujets qu'ils préfèrent ne pas aborder ?

2.1.3.2. Les sujets tabous.

Si la majorité des rédacteurs de la presse à mystères ont des sujets de prédilection, beaucoup affirment à l'inverse ne pas avoir de sujets tabous. Ils rejoignent ainsi la position de Jacques Mousseau lorsqu'il déclare à propos de *Planète* : « Il n'y avait pas de sujets tabous, mais il y avait des façons tabous d'aborder des sujets. »

La raison qu'ils donnent est souvent la même, à peu de chose près : « On peut tout traiter avec le nouveau regard » (Martine C.), « Pas de sujets tabous. Nous parlons de tout ce qui peut toucher de près ou de loin ce phénomène (ovni) » (Perry P.), « Il n'y a pas de raison. (...) Il faut une grande prétention pour juger et être péremptoire sur tout » (Jean-Yves C.), « Aucun » (Sylvie S.), « Si un sujet intéressant gêne beaucoup de monde, je veux bien l'aborder à condition de prendre le temps qu'il faut pour enquêter, pour trouver des témoins... » (Georges R.), « Certains sujets ne m'intéressent pas, mais (...) ce ne sont pas des sujets tabous » (Jean-Paul B.).

Quatre des personnes interviewées reconnaissent néanmoins ne pas vouloir traiter certains sujets. Il est notable que, pour trois d'entre elles, le thème en question soit les sectes. Mais les raisons invoquées sont chaque fois différentes. Apparemment, c'est la crainte de représailles qui pousse Marie-Thérèse de B. à adopter une telle attitude : « Je ne veux plus aborder le problème des sectes. Je ne veux plus y toucher. J'ai eu à découdre très sérieusement avec deux d'entre elles. (...) J'ai gagné un procès alors que je travaillais pour *Match*. (...) J'ai tout de

même été agressée physiquement alors que j’assistais à un procès en tant que journaliste... » Autre sujet à éviter pour la rédactrice, « la magie noire » : « D’abord parce que les personnes qui s’y intéressent sont très profondément perturbées et malsaines, ensuite parce que - ça va vous faire rire - certaines ont réellement réussi à développer des pouvoirs. » Bigre !

Pour sa part, c’est l’influence néfaste des sectes que Nicolas M. combat. Il refuse de traiter « tout ce qui concerne (...) le “côté obscur” (*rites*) : tout ce qui risquerait de faire de la publicité à des sectes ou à des envoûteurs. (...) Dès qu’il s’agit d’influencer quelqu’un, consciemment ou inconsciemment, pour son bien ou pour son mal - enfin, surtout pour son mal - cela me semble litigieux. »

Troisième journaliste qui dénonce les sectes et troisième raison invoquée : celle de Michèle F. Sa position n’est pas très claire et ses arguments semblent plutôt en leur faveur. Selon elle, ceux qui les attaquent ne sont pas toujours bien informés : « C’est un sujet très délicat (...) à propos duquel on n’a pas toujours toutes les informations. Je pense que la presse peut même parfois donner de fausses informations. (...) A l’origine, selon la définition de l’encyclopédie (...) une secte est un regroupement de personnes autour d’une idéologie. Aujourd’hui, ce mot est systématiquement assimilé à quelque chose de négatif (...). Certains groupes se font étiqueter “danger” à tort. (...) Je pense à une association qui risque d’être classée comme une secte alors que ce n’est pas le cas. Elle fait de bonnes choses. » Comme on le verra par la suite, il semble que Michèle F. soit directement impliquée dans cette « association qui fait de bonnes choses ». D’où sa prise de position quelque peu surprenante.

Quatrième et dernier rédacteur qui revendique des sujets tabous, Patrice van E. s’illustre par la justification qu’il donne de son attitude : elle n’est que passagère. « J’ai des sujets provisoirement tabous comme l’astrologie, explique-t-il. Ce n’est pas ferme ni définitif. Je sais que ça marche. Même les plus grands sceptiques savent de quel signe ils sont et connaissent leur ascendant. (...) Je ne m’y suis pas attaqué pour l’instant parce que je sais que le terrain est miné par les *a priori*. Ce serait une lourde bataille et je n’ai pas l’impression que je pourrais être spécialement utile. » On retrouve ici les fameux *a priori* dont le journaliste reconnaissait déjà dans la première partie qu’ils affectent parfois son jugement.

Journaliste de la presse ésotérique ne semble pas un métier radicalement différent de celui de journaliste de la presse traditionnelle. Les majorités qui apparaissent lors de l’étude des réponses à chacune des questions montrent clairement que les deux professions ont plusieurs points communs : un statut semblable, des méthodes de travail identiques et une ouverture

d'esprit suffisante pour aborder tous les thèmes possibles, avec bien entendu des préférences personnelles. C'est la théorie. Dans la pratique, les rédacteurs spécialisés dans l'étrange souffrent d'une mauvaise réputation à l'égard de leurs homologues de la presse généraliste. Comment expliquent-ils ce phénomène ? L'étape suivante tentera de répondre à cette question.

2.2. FACE A LA PRESSE TRADITIONNELLE.

Cette partie a pour objectif de demander directement aux personnes intéressées pourquoi les journalistes de la presse ésotérique sont mal considérés par les autres journalistes. Pour y répondre, on demandera dans un premier temps à chaque interlocuteur de donner sa définition du journaliste traditionnel, puis de la confronter à sa propre situation. Dans un deuxième temps, chaque personne interviewée tentera d'expliquer d'où vient cette mauvaise réputation. Enfin, dans un troisième temps, les rédacteurs de la presse à mystères diront s'ils éprouvent eux-mêmes le sentiment d'être pris pour des idiots ou des illuminés.

2.2.1. Une définition commune.

2.2.1.1. La définition du journaliste traditionnel.

Première étape : la définition du journaliste traditionnel. Les réponses obtenues sont de deux types. Le premier regroupe les personnes qui répondent directement, sans commentaires personnels. Elles sont six au total.

Pour Perry P., un journaliste doit avoir « un esprit curieux, ouvert ». Il doit aussi s'intéresser « par définition à tout » et « traduire sous forme d'articles ce qui se passe autour de lui ». Une définition semblable à celle de Michèle F. : « Il doit être curieux, s'intéresser à tout ce qui lui tombe sous la main pour le retranscrire ensuite de façon captivante. » Idem pour Georges R. : « En principe, c'est quelqu'un qui sait écrire, qui sait voir et qui est curieux. » Georges R. accorde d'ailleurs beaucoup d'importance à cette dernière qualité : « Pour moi, la curiosité est vraiment la première qualité d'un journaliste, quel que soit son âge. S'il n'est pas curieux, il faut qu'il change de métier. »

Perry P., Michèle F. et Georges R. mettent l'accent sur deux des trois caractéristiques principales que l'on retrouve sous une forme ou sous une autre dans les définitions de leurs confrères : une curiosité accrue ainsi qu'une certaine qualité d'écriture. La troisième caractéristique est l'objectivité, comme le souligne Sylvie S. : « Son rôle consiste à informer en essayant de ne pas prendre partie. Il doit être le plus neutre possible, quelles que soient ses idées politiques ou religieuses. (...) Les journalistes que j'admire sont ceux dont on ne connaît pas les idées personnelles. »

A travers la responsabilité du journaliste à l'égard de ses lecteurs, Nicolas M. accorde lui aussi une extrême importance à l'objectivité du journaliste, même s'il est très difficile de la respecter : « C'est quelqu'un qui a la lourde responsabilité d'informer, de rapporter les faits. Il doit tenter de mettre sa subjectivité de côté. »

D'après Marie-Thérèse de B., « le bon journaliste est d'abord quelqu'un qui n'a pas d'oeillères ni d'*a priori* pour ou contre. Ensuite, c'est quelqu'un qui se donne la peine de se déplacer. (...) C'est aussi quelqu'un qui ne doit pas hésiter à revenir sur ses positions publiquement. Enfin, il doit vérifier ses sources et s'exprimer de façon compréhensible. » Pour résumer, « le B-A-ba » du journaliste est simple, selon Marie-Thérèse de B. : « Pas crédule, pas borné, sans *a priori* ni jugement, présent sur le terrain et capable de s'exprimer. »

La journaliste introduit donc une qualité supplémentaire : la capacité à reconnaître ses erreurs. Jacques Mousseau est le seul à l'avoir également évoquée à propos de *Planète* : « On n'avait pas les moyens de tout vérifier. (...) Nous représentions une revue d'idées et d'hypothèses. On ne disait pas "c'est vrai", mais "c'est intéressant à examiner". On a réclamé à plusieurs reprises non pas le droit au mensonge ou à l'escroquerie, mais le droit à l'erreur. »

Le second type de réponses rassemble les rédacteurs qui estiment que le bon journaliste n'existe pas, du moins tel que le conçoivent les autres. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'ils interprètent la question comme une interrogation sur la pratique actuelle du journalisme et non comme une simple tentative de définir ce métier. Il se produit le même phénomène que lorsqu'ils répondaient à la question sur la définition de l'ésotérisme. Comme celles de Nicolas M., leurs critiques portent avant tout sur l'impossibilité d'être objectif. Mais, contrairement à lui, ils sont catégoriques.

Ainsi, Martine C. parle d'« un être extraterrestre » qui, « selon la définition officielle », doit avoir « un regard objectif, neutre. » Selon elle, cette définition théorique est incompatible avec la réalité : « En fait, c'est absolument impossible. C'est avant tout un être humain. Il a des *a*

priori comme tout le monde. Il travaille en plus pour un support orienté d'une manière ou d'une autre, ce qui l'empêche d'être impartial. » Et Martine C. ajoute : « On a démontré, même par la physique, que l'observateur est partie prenante de l'expérience. La subjectivité est donc inévitable. »

Le « support orienté » évoque la ligne éditoriale adoptée par tout média. C'est l'indépendance du journaliste qui est cette fois mise en cause, ou plutôt sa dépendance. Un phénomène que Jean-Paul B. dénonce avec une extrême virulence. L'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* oppose ce que devrait être un bon journaliste, « un franc-tireur, un homme libre qui se déplace sur le terrain et qui vérifie l'information », à ce qu'il est réellement : « une personne asservie au pouvoir médiatico-politique et soumise aux manipulations de tout ce qui est exécrable. » Pour lui, « on ne reste pas journaliste dans un grand média sans être à la botte d'un pouvoir quelconque. »

Qu'est-ce qui peut bien justifier des propos aussi violents ? Son expérience. « Au Liban, raconte-t-il, j'ai vu une équipe de télévision payer un sniper du Ezbollah (...) pour le filmer en train de faire des cartons (...). Ils voulaient absolument l'avoir en "live", ce qui est généralement impossible parce qu'ils arrivent toujours trop tard. Payer des types pour les voir tirer sur d'autres est vraiment ce qu'il y a de pire. (...) En Croatie, j'ai vu des responsables de convois de sacs de farine faire du "deal" pour les vendre. (...) Je constate qu'on ne parle jamais de ça dans les médias. Même chose lorsque des Bosniaques tirent sur leur propre camp à Sarajevo pour obliger l'Onu à intervenir. Il ne faut pas parler de ça. »

A côté de ce véritable réquisitoire contre la presse figurent des propos plus nuancés. Mais le problème reste le même. Patrice van E. considère lui aussi que les journalistes ne sont pas assez indépendants : « Les journalistes ont une puissance incontestable (...) mais je les trouve à la botte de l'establishment. (...) Dans les domaines qui m'intéressent, je les trouve d'un conformisme épouvantable. Ils ont absolument besoin d'être reconnus par l'establishment médico-scientifique. »

Jean-Yves C. tempore lui aussi ses propos. Mais, comme Jean-Paul B., sa critique porte sur le fossé existant entre ce que devrait être un bon journaliste, « juste, curieux et cultivé », et ce qu'il est réellement. Cette fois, c'est la technologie qui est mise en cause : « Il y a eu une évolution. Le développement d'outils technologiques comme la radio et la télévision a abouti à une surmédiatisation de la société. (...) Les journalistes sont devenus des porte-micros ou des porte-caméras (...) capables dans la même journée de faire l'interview de Michel Rocard,

Jacques Toubon, Hubert Reeves et Madona sans avoir plus préparé l'une que l'autre et qui reviennent avec trois images, un son et un avis péremptoire. »

Si quelques unes des personnes interrogées accompagnent leur définition du journaliste traditionnel de critiques personnelles, tous les rédacteurs ont une idée assez précise de ce qu'il est ou de qu'il devrait être. Reste à savoir dans quelle mesure ils estiment correspondre à cette définition idéale.

2.2.1.2. Comparaison personnelle avec cette définition.

Comme lorsqu'il leur a été demandé de porter un jugement sur leur propre journal, on pourrait s'attendre à ne trouver ici que des réponses laissant apparaître une certaine autosatisfaction. L'étape est pourtant incontournable. Maintenant que l'on connaît la définition théorique du journaliste traditionnel, il convient de savoir quel jugement les rédacteurs de la presse à mystères portent sur leur propre façon de pratiquer ce métier. En claire : après la théorie, la pratique.

Une chose est sûre : aucun d'entre eux n'est adepte de l'autoflagellation. Toutes les réponses sont cohérentes par rapport aux précédentes. On peut néanmoins les classer en deux catégories : ceux qui n'ont rien à se reprocher et ceux qui profitent de l'occasion pour faire un petit *mea culpa*.

Première catégorie : ceux pour qui la pratique correspond à la théorie. Pour Perry P., à la question « Considérez-vous correspondre à la définition du journaliste traditionnel ? », la réponse est « oui », tout simplement. Celle de Jean-Yves C. est également très claire : « Nous faisons du journalisme traditionnel ». Et le rédacteur en chef de *Science Frontières* précise ce qu'il entend par là : « Pour monter un dossier, il nous faut deux à trois mois. C'est le minimum. (...) Cela dit, c'est aussi parce qu'on ne fait pas de la presse "people". Si l'objet du journal était de raconter qui couche avec qui, quatre lignes suffiraient pourvu qu'on ait une photo. Ce n'est pas tout à fait celui que nous nous sommes fixé. (...) Maintenant... Si les rédacteurs de *Voici* ont aussi une carte de presse, c'est le problème de la commission de la rue des Pyramides, pas le mien. »

Au total, ils sont six à porter le même jugement que Perry P. et Jean-Yves C. A peu de chose près, leurs réponses sont identiques : « Je me contrains à respecter mes propres valeurs », déclare Nicolas M. Idem pour Patrice van E. Martine C., elle, affirme faire du

« journalisme engagé », ce qui correspond parfaitement à sa définition du journalisme traditionnel (cf. « La subjectivité est humaine, inévitable »). Enfin, Sylvie S. fait son possible pour être en accord avec sa définition : « J'essaie (...) de rester toujours très neutre. (...) Je suis a priori très sceptique lorsqu'on me raconte une histoire. comme je sais que plein de gens racontent n'importe quoi, je vais voir de près de quoi il s'agit. » A noter que cette dernière déclaration contredit totalement ses propos concernant la vérification de ses sources : « Lorsque j'interviewe quelqu'un, je n'ai pas de raison d'aller vérifier ce qu'il me dit. »

Deuxième catégorie : ceux qui reconnaissent avoir commis ou commettre encore parfois quelques erreurs. C'est la cas de Marie-Thérèse de B., qui prêtait apparemment à son lectorat des facultés intellectuelles nettement inférieures aux siennes : « Je pense avoir été beaucoup trop élitiste dans un premier temps. Je n'étais pas assez grand public. Je devais avoir un certain mépris inconscient que je n'ai plus. »

Si Georges R. admet que personne n'est parfait, il précise cependant que ses articles parus dans *Mystères* n'ont jamais souffert d'être traités à la légère : « Le journaliste va toujours trop vite. (...) Il arrive que l'on fasse des erreurs. Dans le cas de *Mystères*, je n'ai fait des articles que sur des sujets qui m'intéressaient. (...) Je les connaissais suffisamment bien pour pouvoir en parler. » Pêcher par légèreté est en revanche un défaut auquel Michèle F. a déjà été confrontée : « Il m'est parfois arrivé, non pas de galvauder l'information, mais de la banaliser (...), de ne pas toujours faire un travail de recherche suffisant. »

Le cas de Jean-Paul B. est un peu particulier, bien qu'il puisse lui aussi être rangé dans la deuxième catégorie. Non pas qu'il soit incohérent avec lui-même, mais simplement parce qu'il réfute l'appellation de journaliste : « Je ne suis pas journaliste. Le journalisme a été une forme d'aventure, un prétexte pour vivre une vie émotionnelle plus forte. » S'il refuse le titre, il reconnaît tout de même avoir pratiqué ce métier. Et c'est la façon dont il l'a pratiqué qui permet de le classer parmi les partisans du *mea culpa* : « J'ai toujours travaillé honnêtement. Mais attention : j'ai aussi fait du commercial et du publicitaire pour du pognon. Des sujets auxquels je ne croyais pas mais que je me suis forcé à faire. » La confession a le mérite d'être cohérente de la part d'un homme pour qui la presse ésotérique n'a qu'un seul but, « faire de l'argent ».

Avec chacune leurs particularités, toutes les personnes interrogées estiment exercer leur profession le plus honnêtement possible. Il n'existe aucune différence, selon elles, entre leurs méthodes de travail et celles des journalistes traditionnels. D'où l'intérêt de leur demander plus

précisément d'où peut bien venir la mauvaise réputation dont ils souffrent à l'égard de leurs confrères de la presse dite généraliste.

2.2.2. L'origine de la mauvaise réputation de la presse ésotérique.

Les propos des entretiens préparatoires laissent entrevoir deux sortes d'explications. Première hypothèse : cette image négative viendrait de la nature des sujets abordés. Jacques Mousseau indique qu'à son époque, *Planète* cherchait déjà à lutter contre ce phénomène : « L'objectif de *Planète* était de parler de ce dont on ne parlait pas. Il y avait des sujets maudits. Si on en parlait, on cessait d'être considéré comme un personnage sérieux. On devenait un vulgaire marchand de papier, un charlatan, un escroc philosophique ou commercial. » Pour Jacques Pradel, la situation n'a guère changé depuis, en tout cas dans le domaine du paranormal : « Les gens qui pourraient avoir des choses à dire ne le font pas parce qu'ils ont peur d'être tournés en dérision. Ces sujets ne sont pas considérés comme sérieux. Ils relèvent du domaine des expériences personnelles car ils sont invérifiables, c'est pourquoi on les assimile à des problèmes de santé mentale. »

La deuxième hypothèse est également envisagée par l'animateur de TF 1. Il s'agit d'une conséquence de la première : le risque que seules des mauvais journalistes s'intéressent au paranormal. « C'est toujours la même chose, explique-t-il. A partir du moment où les gens sérieux ne s'y intéressent pas, ça laisse le champ libre à n'importe qui et à n'importe quoi. Il ne faut pas s'en plaindre ensuite. » Le sociologue Pierre Lagrange fait le même constat. Il admet que les journalistes de la presse ésotérique sont assimilés par les autres journalistes « à des écrivains de énième zone qui font ça pour le fric ». Jugement qu'il considère, on l'a vu, « à la fois hâtif et justifié ».

On retrouve effectivement ces deux hypothèses dans les réponses des dix rédacteurs interrogés. Une chose est sûre : presque tous estiment cette mauvaise réputation bien réelle. Une telle attitude à de quoi surprendre de la part des journalistes de la presse ésotérique. Mais il faut se souvenir qu'ils refusent presque tous d'être catalogués comme tels. Leur raisonnement n'est pas illogique : un, ils pensent que leur magazine n'a rien à voir avec la presse ésotérique ; deux, cette presse est à leurs yeux très mauvaise ; trois, la mauvaise réputation dont elle souffre est donc justifiée.

Perry P., pour qui *Phénomène* est victime d'une « classification par défaut », est la seule exception. Il réduit la question à son cas particulier et ne se sent pas concerné : « On ne le ressent pas comme ça. (...) J'ai l'impression que *Phénomène* est entrée dans le giron des revues dites spécialisées et qu'on accepte en tant que telle. » Il pense désormais que son magazine « fait partie du paysage journalistique français ». Ce qui lui vaut cette impression ?

L'affaire de l'extraterrestre de Roswell : « L'histoire (...) de Roswell a complètement dépassé le cadre de l'ufologie et de la presse *spécialisée*. A cette occasion, *Phénomèna* a été très largement citée dans *Le Journal du dimanche*, *L'Événement du jeudi*, *VSD*... Si on avait aussi mauvaise presse - c'est le cas de le dire -, je ne crois pas qu'on aurait fait appel à nous. (...) Je crois que les journalistes généralistes (...) se rendent très bien compte qu'ils ne pourraient pas en parler sans consulter des spécialistes, pas plus qu'ils ne pourraient parler d'échecs ou de philatélie. »

Tous les autres rédacteurs estiment que la mauvaise réputation de la presse ésotérique est une réalité. Les uns pensent que cette réputation est justifiée, les autres non. Première hypothèse : son image négative résulte des sujets abordés. Il y a des choses dont on ne parle pas. Pour Martine C., le problème est lié à la société dans laquelle nous vivons : « La plupart (des revues ésotériques) essaient de vendre du rêve aux gens. C'est la même chose avec la publicité, mais le jugement est différent : on a le droit de vendre du rêve matérialiste, pas du rêve ésotérique. Tout ça parce que l'on est dans une époque qui se dit rationnelle. On considère que l'ésotérisme est un retour à des principes primitifs. Pourtant, la civilisation moderne a aussi ses mythes : Claudia Schiffer est la fée d'un rêve du XX^e siècle. » Martine C. ajoute que la presse ésotérique n'est pas foncièrement plus mauvaise qu'une autre : « Les charlatans sont aussi nombreux dans cette presse qu'ailleurs. Ils sont simplement plus reconnaissables parce qu'ils portent des robes multicolores et qu'ils parlent devant des cristaux pour dire des conneries... »

Sylvie S. pense elle aussi que cette réputation n'est pas justifiée, mais sa position n'est pas claire. Elle semble jouer sur deux tableaux à la fois. Elle considère d'un côté que cette réputation est due à des préjugés regrettables et non fondés : « Les gens ont parfois des idées préconçues. Je suis persuadée que la plupart de ceux qui critiquent les journalistes ésotériques n'ont pas lu ce qu'ils écrivaient. » De l'autre, elle prétend « qu'il y a 99 % de rigolos dans ce milieu ». Apparemment, ce sont les publicités qu'elle a déjà dénoncées qui sont à l'origine de cette contradiction : « Attention, je ne dis pas qu'il y a 99 % de rigolos chez les journalistes : je vous parle des gens qui mettent des annonces dans les journaux, qui affirment être les plus grands mages ou les plus grands voyants. »

Autre partisan de la première hypothèse, Patrice van E. affirme que le problème vient de « l'establishment médico-scientifique » dont tous les journalistes traditionnels « sont à la botte ». Il déterminerait selon lui les thèmes qui peuvent être traités dans la presse, ce qu'il déplore : « Il ne reconnaît qu'un certain type de sujets. C'est irrationnel. Cela peut parfois aller

jusqu'à dire qu'un fait n'est pas scientifique. Absurde ! Un fait n'a pas à être ou ne pas être scientifique. Un fait est un fait, voilà tout. (...) Il est vrai que certains faits sont tellement dérangeants que la simple volonté de s'y intéresser vous rangera parmi les parias de la Cour des miracles. »

Comme Patrice van E., Georges R. admet que l'existence de la plupart des faits exposés dans la presse ésotérique ne peut être démontrée scientifiquement, contrairement à la presse généraliste : « Le journalisme est fondé sur des faits, la presse ésotérique rarement. Elle repose sur des idées, des possibilités, des phénomènes peu connus et parfois peu convaincants. »

Nicolas M. estime lui aussi que les sujets abordés dans la presse ésotérique sont à l'origine de son image négative. Mais, contrairement à Jean-Yves C. et Georges R., c'est la façon dont ils sont traités et non leur nature qui est contestée. Sa réponse rejoint donc la deuxième hypothèse, selon laquelle les rédacteurs de cette presse sont mauvais : « Dans sa grande majorité, la presse ésotérique est effectivement une presse de très mauvaise qualité. Je suis (...) d'accord, mais pas avec les mêmes arguments. Je ne critique pas les sujets abordés mais la façon dont ils le sont. (...) Cette presse cherche à profiter d'un marché, à faire des affaires financières à partir de superstitions ancrées dans la culture depuis longtemps. »

Les propos de Jean-Yves C. doivent eux aussi être rattachés à la seconde hypothèse. Selon lui, on ne peut même pas parler de presse puisque « il n'y a pas de journalistes ». « D'ailleurs, précise-t-il, vu le concept de la presse ésotérique, il n'y a pas besoin de journalistes. (...) Ce sont des revues spécialisées qui réunissent "un certain nombre d'avis autorisés par eux-mêmes", comme dirait Coluche. » Marie-Thérèse de B. est du même avis, mais ses paroles sont beaucoup plus dures : « Il n'y a pas de journalistes dans la presse ésotérique. Je trouve aberrant que certains aient une carte de presse. C'est scandaleux ! La presse est un métier d'information, pas de lessivage de cerveau ni d'abrutissement général. » La rédactrice parle même de « manipulation mentale » et conclut comme suit : « La presse ésotérique est d'une pollution et d'une nocivité absolument extravagantes : des quantités de gens perdent leur caractère et changent leur façon de vivre parce qu'on leur a bourré le mou avec des stupidités invraisemblables. »

Que la presse à mystères ne soit pas sérieuse est également le sentiment de Michèle F., pour qui cette mauvaise réputation est justifiée : « Ce n'est souvent pas sérieux. (...) C'est du n'importe quoi. (...) On a tendance à mettre tout le monde dans le même sac. C'est ce qui se passe pour les voyants, par exemple. Ils passent tous pour des escrocs et des charlatans. Par

conséquent, la presse ésotérique qui parle d'eux n'est pas sérieuse. » Jean-Paul B., lui, est encore plus lapidaire : « C'est de l'arnaque. » Et l'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* de citer lui aussi le cas Roswell : « On sait que c'est une opération montée de toute pièce. Pradel (...) traite ces sujets sur un ton bon enfant et ça passe très bien. Mais c'est tout de même de l'arnaque. »

Conclusion : de l'avis de la moitié des journalistes interrogés, la presse ésotérique n'a pas volé sa mauvaise réputation. Quant à l'autre moitié, elle dénonce l'embargo intellectuel qui touche le domaine du paranormal. Hormis Perry P. qui limite sa réponse au cas particulier de sa revue, tous sont en tout cas d'accord sur une chose : cette presse est très mal considérée. On l'a déjà dit, ils savent pourtant qu'ils répondent au questionnaire en tant que journalistes de cette presse. D'où l'intérêt, pour clore cette partie consacrée aux difficiles relations qu'entretiennent les spécialistes des phénomènes étranges avec leurs homologues de la presse généraliste, de savoir s'ils souffrent eux-mêmes directement de cette image négative.

2.2.3. Une population d'illuminés ?

Une fois n'est pas coutume, les avis sont partagés. Du moins apparemment. Car même parmi ceux qui affirment ne pas être pris pour des illuminés, certains donnent plutôt une réponse de normand.

Mais d'abord, examinons ceux qui reconnaissent passer pour des fous. Si aucun d'entre eux ne nie le fait d'être ainsi étiqueté, tous affirment ne pas y prêter attention : « Ça m'est bien égal. (...) Mon but n'est pas de convertir ou d'informer ceux qui n'y croient pas » (Sylvie S.), « Je me moque totalement des étiquettes que l'on peut bien me coller » (Georges R.), « Je l'ai voulu. J'ai cherché le coup de bâton. (...) J'avais envie de casser le système » (Jean-Paul B.), « Incontestablement. (...) Pas par tout le monde, heureusement » (Patrice van E.), « Je suis le modèle d'un journaliste pur et dur qui sort du rang. Je suis devenue une paria. (...) Ça m'amuse » (Martine C.).

Pour l'anecdote, le cas de Martine C. mérite d'être développé. Son parcours professionnel a été brutalement infléchi, passant du « rationalisme » au « regard de la nouvelle conscience ». En clair, elle revendique d'être passée d'un extrême à l'autre. Après avoir collaboré, entre autres, à *Science & Vie* et *Sciences et Avenir*, elle a monté la page Science de *Libération* puis celle du *Figaro*. Elle a également fait partie du Comité d'honneur de l'Association des

journalistes scientifiques français. Bref, naguère très respectée dans les milieux scientifiques, elle affirme aujourd'hui sentir « le soufre ».

Loin de le regretter, la journaliste s'en amuse : « Tous les copains de l'Association des journalistes scientifiques savent que je sens le soufre maintenant. Je leur ai envoyé *Carnets de Recherche* à tous (*rires*). (...) C'est marrant parce que j'étais très aimée dans cette association. La plupart me doivent leurs places. C'est moi, par exemple, qui ai installé Dominique Leglu à *Libération*. Même chose pour Patrice Lanoy au *Figaro*. (...) Ils me doivent quelque chose. Je veux voir jusqu'à quel point les idées peuvent casser l'amitié. (...) Ils ne m'aideront pas, ils ne passeront jamais un papier de moi. »

Les autres rédacteurs disent ne pas être pris pour des illuminés. Les uns sont catégoriques, les autres moins. Jean-Yves C., lui, conteste une telle assimilation : « Je ne fais pas le même journalisme, c'est tout. » *Science Frontières* n'a rien à voir avec la presse ésotérique. S'il reconnaît passer parfois pour « une bête curieuse », c'est uniquement parce qu'il traite des dossiers qui ne le sont pas ailleurs : « L'un des pôles fondamentaux de l'évolution du monde est ce qui se passe dans les laboratoires de recherche scientifique. (...) Tout ce qui touche à la science nous intéresse. A la fois ce qui s'y fait et ce qui ne s'y fait pas. C'est aussi en se demandant pourquoi on ne fait pas quelque chose que l'on a un regard objectif sur notre société. »

Jean-Yves C. ajoute qu'il ne faut pas confondre illumination et curiosité. Selon lui, beaucoup de journalistes scientifiques sont tellement paralysés par la peur du ridicule qu'ils sont souvent en retard sur les avancées de la science. Il rejoint ainsi Jean-Paul B., pour qui « les unes de *Science & Vie* sont celles de la presse ésotérique d'il y a quelques années, mais mieux formulées ». Jean-Yves C. illustre ses propos par une expérience personnelle : « Dans les revues scientifiques, on ne fait qu'entériner les découvertes une fois qu'elles ont été vérifiées quinze fois. (...) Elles ont dix ans de retard. Un exemple simple : j'ai enquêté sur le phénomène des zombies à Haïti. Une information révélait qu'un biologiste américain, Wade Davis, avait trouvé la constitution de la substance permettant de mettre les gens dans cet état de mort-vivant. (...) Lorsque nous avons sorti le bouquin¹⁷, je me suis fait massacré dans *Science & Vie* ! Massacré... parce que W. Davis n'avait pas encore été publié dans les grandes revues scientifiques internationales ! Deux ou trois ans plus tard, c'était chose faite. Il a encore

¹⁷ *Haïti, la République des morts-vivants*, Jean-Yves C. et Jacques Pradel, éd. du Rocher. A noter que Jacques Pradel revient lui aussi sur cette histoire (voir *Entretiens préparatoires* in Annexes).

fallu trois ou quatre ans pour que cela arrive jusqu'à *Science & Vie* et ils ont fait leur une sur cette affaire... en racontant ce que j'avais dit huit ans plus tôt. » Et le rédacteur en chef de *Science Frontières* de conclure : « Je dis qu'on ne fait pas le même journalisme, c'est tout. »

Michèle F. est du même avis que Jean-Yves C. concernant l'assimilation des journalistes ésotériques à des illuminés, mais ses propos sont plus mesurés : « J'essaie de rester relativement cartésienne. » Même chose pour Marie-Thérèse de B. qui serait « folle de rage » d'être étiquetée « nouillageuse », mais qui reconnaît cependant que « c'est indiscutablement un risque ». Enfin, Perry P. ne pense pas lui non plus être pris pour un illuminé. Ou, si c'est le cas, la faute en incombe une fois de plus à la « classification par défaut » de *Phénomèna* parmi les magazines ésotériques.

Les personnes interrogées sont donc divisées à propos de la réputation qu'elles pensent avoir. Les unes contestent d'être prises pour des illuminées, les autres l'admettent mais affirment ne pas y attacher d'importance. Une seule chose les rassemble : quoi que l'on puisse penser d'elles, elles revendiquent toutes le sérieux de leurs travaux.

Les conclusions de la première partie de ce mémoire ont révélé que la plupart des rédacteurs spécialistes des phénomènes étranges contestent l'appartenance de leur magazine à la presse dite ésotérique. La différence ne réside pas dans la nature des sujets traités mais plutôt dans la façon de les aborder.

La seconde partie a apporté une information supplémentaire : les magazines et leurs rédacteurs n'ont rien à voir non plus avec le journalisme traditionnel. Il ne semble pas y avoir d'entente possible entre les deux populations. Et cette fois, c'est bien la nature des thèmes traités qui est incriminée. L'étude des méthodes de travail prouve en effet que la plupart des journalistes ésotériques (puisqu'il faut bien les appeler ainsi) emploient les mêmes techniques d'investigation et les mêmes moyens de vérification que leurs homologues de la presse généraliste.

Les premières traces de cette mésentente apparaissent lors de la définition du journalisme traditionnel. Selon les personnes interviewées, il y aurait un fossé entre ce qu'il devrait être et ce qu'il est réellement. Ce qui ne les empêche pas, eux, de pratiquer un journalisme de qualité. C'est pourquoi très peu se sentent concernés par la mauvaise réputation de la presse ésotérique. Mieux, presque tous la considèrent justifiée - il est vrai qu'ils n'estiment pas faire partie de cette presse. S'il sont parfois pris pour des illuminés individuellement, c'est donc

uniquement parce qu'ils osent s'attaquer à des sujets tabous aux yeux de la presse traditionnelle. En clair, ils sont victimes de leur ouverture d'esprit et revendiquent avec force leur différence.

Jusqu'où ce sentiment va-t-il ? Se sentent-ils vraiment isolés ? Quels rapports entretiennent-ils avec leurs lecteurs ? Telles sont les questions auxquelles la troisième et dernière partie de ce mémoire tentera de répondre.



***III – LES HERAUTS
D'UNE AUTRE INFORMATION***

A en croire les réponses obtenues dans les deux premières parties de ce mémoire, la plupart des rédacteurs spécialisés dans l'étude des phénomènes étranges sont « des personnes à l'esprit rationnel » qui s'intéressent « à des sujets apparemment irrationnels ». La formule est de Jacques Mousseau, ancien rédacteur en chef de *Planète*. Autrement dit, ils souffrent à tort d'une image négative systématiquement attribuée à tous ceux qui osent « sortir des sentiers battus ». Pour quelle raison ? Parce qu'« ils mettent le doigt là où ça fait mal », pour reprendre les termes de Jean-Yves C., rédacteur en chef de *Science Frontières*. C'est en tout cas ainsi qu'ils semblent voir les choses.

Considèrent-ils pour autant faire partie d'une élite, une sorte de caste seule capable de s'intéresser à certains mystères et de les expliquer ensuite ? Deux hypothèses sont envisageables. La première apporte une réponse négative. Elle est exprimée par Pierre Lagrange. Lorsqu'il évoque son travail de journaliste spécialisé dans l'étude des controverses liées aux parasciences, le sociologue est clair : c'est sa curiosité personnelle qu'il cherche à assouvir. « Ce que je fais n'est pas motivé par l'envie d'éduquer le public, précise-t-il. Je le fais parce que ça m'intéresse. Par ailleurs, il est intéressant de (le) vulgariser. »

La deuxième hypothèse n'accréditerait pas véritablement l'existence d'une élite, mais plutôt celle d'une forme de pensée assez novatrice pour son époque. Cette forme de pensée regrouperait des gens cherchant « à faire sauter les verrous mentaux », comme le dit Jacques Mousseau à propos des rédacteurs de *Planète*.

Laquelle de ces deux hypothèses s'applique-t-elle aux journalistes de la presse ésotérique ? Pour y répondre, il sera intéressant d'analyser le parcours professionnel de chaque interlocuteur et de déterminer d'où lui vient son goût pour l'étrange. Puis il conviendra d'étudier les rapports qu'ils entretiennent avec leur lectorat afin de savoir s'ils pensent ou non évoluer dans un milieu d'initiés.

3.1. LE PARCOURS PERSONNEL.

Comment devient-on rédacteur spécialisé dans l'étude des phénomènes étranges ? Uniquement pour l'argent ? Pierre Lagrange assimile les dirigeants de la presse ésotérique à des « businessmen ». Il les oppose aux journalistes « passionnés ». Si ces revues constituent effectivement une mâne providentielle grâce, notamment, aux revenus publicitaires, les rédacteurs sont loin d'être les premiers à en profiter. Beaucoup sont pigistes - un statut loin d'être idéal sur le plan financier, comme le prouve l'expérience de Michèle F. -, quelques uns affirment même devoir travailler dans d'autres publications pour joindre les deux bouts.

La solution est donc ailleurs. Peut-être tout simplement dans cette « ouverture d'esprit » différente revendiquée précédemment. L'analyse des études, du parcours professionnel et des expériences personnelles de chaque interlocuteur en matière d'ésotérisme permettra sans doute d'apporter une réponse plus précise.

3.1.1. L'itinéraire des rédacteurs de la presse ésotérique.

3.1.1.1. Les études.

L'objet de cette étape est de déterminer si l'intérêt des personnes interviewées pour l'ésotérisme a un quelconque rapport avec les études qu'ils ont suivies. D'après Martine C., nous sommes prisonniers de l'éducation et de la formation que nous recevons : « Quand vous regardez le réel, vous passez à travers un filtre sans vous en rendre compte parce que vous avez été moulé dedans pour trier ce qui est juste ou faux. Votre manière de décrypter vient de ce filtre. » Si l'on extrapole cette théorie, on pourrait croire que faire des études est le meilleur moyen de rester rationnel, selon les critères de « l'establishment ». Mais l'analyse des études de chaque interlocuteur semble aboutir à la conclusion inverse.

Huit personnes sur dix ont leur baccalauréat, et plusieurs d'entre elles ont suivies des études supérieures - mais toutes ne les ont pas achevées. Ainsi, Martine C. est titulaire d'un bac A. Elle a ensuite fait « trois mois de philosophie » avant de se marier. Sylvie S. a également dû écourter ses études pour raisons personnelles : « J'ai fait des études de lettres mais je me suis arrêtée en route parce que mon père est mort et que j'ai eu des quantités de problèmes. »

Jean-Yves C., lui, est « grammairien » de formation. Il a « agrégation de lettres classiques » et a fait un doctorat sur *L'Odyssee* d'Homère. De son côté, Nicolas M. a fait des études d'informatique : un DUT informatique suivi d'une licence d'infographie et de communication, une spécialisation dans la communication et dans toutes les techniques de programmation de l'image de synthèse et du traitement de l'image qui lui a « permis de rejoindre le journalisme par la suite ». Quant à Georges R., il dit avoir fait « des études scientifiques et littéraires en même temps. »

Marie-Thérèse de B. est sans doute la plus diplômée de tous : « Je suis une championne toutes catégories de certificats de licence non compatibles. (...) J'ai commencé par faire de la psychologie, puis j'ai bifurqué vers la philosophie (...) avant d'aller butiner à l'Institut des hautes études byzantines puis à celui de musicologie. J'ai fait beaucoup de choses... » A n'en pas douter. Mais la rédactrice a tout de même fini par poser son sac dans un amphithéâtre pour terminer « docteur en philosophie ». Sa conception des études universitaires mérite d'être citée pour l'anecdote : « En réalité, je pense qu'il faudrait faire ses études à partir de quarante ans. C'est ce que disait Descartes à la princesse Elisabeth : il faut d'abord commencer par étudier le grand livre de la vie. En général, on fait tous le contraire, on va tous s'enfermer à l'université dès l'âge de dix-huit ans. »

Patrice van E. a lui aussi un parcours pour le moins éclectique : « J'avais fait Math-sup parce que je voulais être ingénieur. Et puis (...) je me suis aperçu que je ne voulais absolument pas être ingénieur comme je l'avais cru. J'ai fait Science-Pô à Paris - promotion 70 - puis le CFJ - promotion 72. » Enfin, Michèle F. a fait « un bac littéraire » suivi d'une « école d'hôtesse ».

Seuls deux rédacteurs n'ont pas fait d'études, Perry P. et Jean-Paul B. Tous deux se disent autodidactes : « Je suis un autodidacte. J'ai fait mes études primaires en Angleterre - que j'ai dû quitter vers quatorze ou quinze ans - et je me suis arrêté en troisième » (Perry P.), « Je suis un autodidacte. J'ai pris la route en 66 : voyages en Inde, en Orient, en Afghanistan... J'ai appris ce que j'avais envie d'apprendre sur le terrain » (Jean-Paul B.).

Faire des études classiques n'est donc pas incompatible avec le fait de passer pour un illuminé par la suite. Pourtant, certains rédacteurs de la presse ésotérique ne l'entendent pas ainsi. Selon eux, avoir fait des études est au contraire un gage de respectabilité. Une bonne formation rationaliste permet de rester crédible en abordant des sujets considérés comme irrationnels. Leur mauvaise réputation est donc injustifiée. C'est la théorie de Jacques

Mousseau lorsqu'il parle de « personnes à l'esprit rationnel » traitant « des sujets apparemment irrationnels ». C'est également celle défendue par Jean-Yves C. lorsque, après avoir rappelé sa « formation universitaire très classique », il affirme « que le paranormal n'existe pas et qu'il n'y a que du normal encore inexpliqué. »

Une chose est sûre, il est bien difficile d'établir une quelconque corrélation entre les études des interlocuteurs et leur goût pour l'étrange. L'analyse de leur parcours professionnel permettra peut-être d'en apprendre plus à ce sujet.

3.1.1.2. Le parcours professionnel.

Deux types de parcours se distinguent chez les rédacteurs de la presse à mystères. Premièrement : ceux qui n'avaient aucun rapport professionnel avec l'ésotérisme jusqu'à ce qu'ils deviennent journalistes de cette presse. Martine C. en est sans doute le meilleur exemple. Comme l'a expliqué Pierre Lagrange, les journalistes scientifiques sont les plus critiques à l'égard des rédacteurs ésotériques. Leur reproche : s'intéresser à des phénomènes indémontrables physiquement ou mathématiquement parce que non reproductibles en laboratoire¹⁸. Or, Martine C. était justement l'une de leurs plus éminentes représentantes avant de « basculer de l'autre côté de la barrière. »

Vers la fin des années 60, Martine C. rencontre Albert Ducrocq, « le journaliste scientifique le plus connu de l'époque ». Elle devient bientôt sa collaboratrice. Ils rédigent ensemble « une encyclopédie de l'espace », elle écrit ses premiers papiers sur la Lune et monte quelques expositions. Pendant ce temps, elle suit « des cours » et participe à « des stages dans des laboratoires ». Petit à petit, elle devient « une experte en astronomie et en physique ».

Mais A. Ducrocq l'ennuie. Elle ne veut plus être cantonnée dans un rôle d'assistante qui récrit ses articles « parce qu'il écrit un peu mal ». Elle veut « devenir une grande ». Et c'est ainsi qu'elle se présente « au culot » à la rédaction de *Science & Vie* pour proposer un article sur un nouveau télescope. « Au bout de trois mois (ils lui font) obtenir sa carte de presse. » D'un seul coup, « plein de gens » lui demandent des articles.

¹⁸ Encore que des scientifiques comme Yves Lignon, qui enseigne la statistique mathématique et la méthodologie statistique au département de mathématiques de l'Université de Toulouse-Le Mirail, prétendent justement le contraire. Yves Lignon, par exemple, s'est beaucoup intéressé aux phénomènes parapsychologiques. Son intérêt l'a notamment conduit à fonder le laboratoire de parapsychologie de Toulouse.

Un jour, « dans les années 80 », Serge July l'appelle pour monter la page Science de *Libération*. Elle y reste trois ans puis entre à *Sciences et Avenir* « pour reprendre le journal qui chutait ». Puis elle part à nouveau, pour *Le Figaro* cette fois. Hersant « a adoré la page Science de *Libération* » et veut qu'elle monte celle du quotidien de la rue du Louvre. Elle y reste jusqu'en 94, date à laquelle elle a « basculé », comme on le verra dans la partie suivante.

Patrice van E. affirme lui aussi avoir basculé. Comme Martine C., rien ne le prédisposait à s'intéresser aux phénomènes étranges (auxquels il considère toujours ne pas s'intéresser, d'ailleurs). En sortant du CFJ, il entre à France Culture, « pas longtemps, juste quelques mois ». Il y tient la chronique économique du matin, « ce qui (lui) permet d'entrer à *Libération* ». Commentaire personnel : « Serge July était tout content parce que j'étais soi-disant un journaliste normal - il était à la recherche de démocrates manipulables. » Bref, il n'y reste que deux ans. Il entre alors à *Actuel*, où commence « sa véritable vie de journaliste ». Il y reste jusqu'à la disparition du magazine, en 1995, date à laquelle il devient rédacteur en chef de *Nouvelles Clés*. Pendant ce temps, il fait également un peu de télévision et participe à des émissions scientifiques comme *Saga*, sur TF 1. En fait, comme on le verra plus tard, son basculement intervient au début des années 80, alors qu'il réalise une enquête pour *Actuel*.

Tous les autres journalistes ont toujours été attirés par l'ésotérisme. Mais pour certains, cela n'a influencé leurs carrières professionnelles que tardivement. Sylvie S. est de ceux-là. Après la mort de son père et l'arrêt de ses études de lettres, elle se lance dans une carrière de comédienne. Mais l'expérience ne dure pas longtemps. Mariée, elle devient antiquaire. Puis elle décide de changer pour la production cinématographique. Bilan : la ruine. « On s'est cassé la figure, je n'avais plus rien à faire, se souvient-elle. On avait perdu la boutique, des sommes énormes. On était ruinés. »

C'est alors qu'elle se lance dans l'écriture, grâce à ses « dons de voyance », dons qui ne l'avaient pourtant pas prévenue de l'échec de son entreprise cinématographique. L'ésotérisme n'est donc pas une découverte pour elle. Elle raconte l'histoire de son premier livre : « J'avais annoncé à un éditeur, Olivier Orban, des tas de choses qui s'étaient produites. Il était tellement séduit qu'il m'a dit qu'il aimerait beaucoup me faire rencontrer l'un de ses amis. C'était en 1981. Il m'a invitée à dîner huit jours plus tard et mon premier éditeur m'a mis un chèque sur la table (...) en me commandant un livre sur les tarots. (...) C'est comme ça que j'ai écrit mon premier bouquin. »

Marie-Thérèse de B. non plus n'a pas directement commencé à travailler dans un milieu lié à l'ésotérisme. Elle a attendu que l'occasion se présente : « J'ai commencé à piger très jeune

pour *Candide*. J'ai un peu travaillé pour *Marie-Claire*, dont je suis partie horrifiée - la presse féminine n'est vraiment pas ma tasse de thé. Puis j'ai fait des papiers sur l'ésotérisme dans le groupe *Spectacles du Monde et Valeurs Actuelles*. J'ai travaillé à *Science & Vie*, pas longtemps (...). En 70, j'ai été engagée à *Match*. » Depuis, Marie-Thérèse de B. a quitté *Paris-Match*. Elle continue d'y collaborer occasionnellement, en parallèle à son activité d'écrivain.

Georges R., lui, a beaucoup vadrouillé. Avec une particularité : il est journaliste depuis l'âge de quinze ans : « A l'époque, je faisais mes études en Suisse. Un journal local avait sorti un article sur les défauts de la jeunesse. Je n'étais pas du tout d'accord et j'avais envoyé un billet d'humeur pour le rectifier. Le rédacteur en chef m'a répondu que s'il en avait un comme ça chaque semaine, il le prendrait. Du coup, j'ai continué. » Par la suite, Georges R. a été tour à tour professeur de français pendant six mois, prestidigitateur de cabarets pendant deux ans et demi, attaché de presse de la Universal à Paris, rédacteur en chef d'un journal de cinéma puis directeur de la publication d'un autre, etc. La liste est encore longue. Il est actuellement chef de rubrique à *Terre Sauvage*. Ses relations avec la presse ésotérique remonte à sa collaboration à *Planète*, dans les années 60. Plus récemment, il a écrit dans *Mystères* et a participé à des émissions de radio en compagnie de Jean-Yves C.

Le parcours de Michèle F. est moins diversifié. Après son école d'hôtesse, elle a été successivement « attachée culturelle, attachée de presse puis journaliste », avec la réussite que l'on sait. Quant à celui de Jean-Paul B., il est à l'image de ses études : vague. « 60-61, époque du rock'n roll, blouson noir et délinquance, se souvient-il. (...) La suite ? Un parcours éclectique, tout azimut, en fonction de ce que je croyais. Je n'ai pas d'étiquette, je ne mets pas ma langue dans ma poche et je fais ce que j'ai envie de faire. » Il anime actuellement une émission de radio hebdomadaire « qui décoiffe pas mal » sur une radio libre. Les sujets ? « Tous ceux qui me passionnent : mon enfance, la guerre du Liban, la chouannerie, le jeu des soldats de plomb dans les années 50... (...) Je vis une sorte de transe pendant l'émission, avec des montages musicaux en direct. »

La deuxième catégorie est formée par les journalistes - moins nombreux - qui ont toujours exercé un métier plus ou moins rattaché à l'étude des phénomènes étranges. Le premier d'entre eux est Perry P. Apparemment, il n'aurait jamais rien fait d'autre que de s'intéresser aux ovnis dont il s'est occupé « dès l'âge de treize ans, par pure curiosité. » On se souvient que Perry P. dit avoir arrêté les études dès la troisième. Il ne donne aucune indication supplémentaire concernant son parcours professionnel, si ce n'est que l'association qu'il a créée « pour rigoler

entre copains » à cette époque « a grandi avec (lui) ». Elle s'appelait alors l'AESV ou Association d'étude sur les soucoupes volantes : « On a gardé ce nom pendant quatorze ans, puis on a lancé une ligne téléphonique, SOS Ovni, qui a si bien marché que les gens l'ont assimilé à l'association. C'est pour cela que nous avons pris SOS Ovni comme nom par la suite. » Et Perry P. ajoute : « Je crois que mon parcours est un parcours intellectuel normal. »

Comme Martine C., Jean-Yves C. a commencé comme journaliste scientifique après un passage écourté dans l'enseignement : « J'ai eu l'opportunité de me retrouver très vite à TF 1. Il n'y avait qu'un seul poste : journaliste scientifique. » Mais contrairement à la journaliste de *Carnets de Recherche*, les phénomènes étranges l'ont préoccupé très tôt. Il a multiplié les émissions sur le sujet : *Temps X*, *Futur*, *2002 L'Odyssée du futur* sur TF 1, *Boulevard de l'étrange* sur France Inter... jusqu'à *Mystères*, dont il était conseiller de l'émission de télévision et rédacteur en chef du magazine de presse écrite. Il est actuellement éditorialiste sur RFI, rédacteur en chef de *Science Frontières* et président fondateur de l'association du même nom. Celle-ci, on l'a vu, organise chaque année un festival dont l'objectif est « de demander aux chercheurs de venir exposer uniquement leurs incertitudes. »

Pour l'anecdote, le récit que Jean-Yves C. fait de la création de *Mystères* n'est pas dénué d'humour : « *Mystères* a d'abord été une émission de télévision, sur TF 1. Vous savez comment se décide les émissions dans ce milieu : trois incompetents, un dîner et le tour est joué. Résultat, on se trouve un budget colossal financé par TF 1 pour finalement se rendre compte qu'on ne sait pas de quoi on va parler. Comme je connais un peu le domaine et que cela se sait, je suis contacté - une fois que tout est organisé, bien sûr. J'arrive à l'émission comme conseiller et j'ouvre tous mes dossiers pour faire les premiers sujets. »

Dernier exemple de journaliste spécialisé dans les phénomènes paranormaux depuis le début de sa carrière, Nicolas M., dont la rencontre avec Jean-Yves C. a été déterminante. Après avoir travaillé quelques temps dans le traitement de l'image, il rencontre le président de Science Frontières et participe à son festival : « Ensuite, j'ai travaillé pour l'émission *Mystères* tout en continuant à faire des piges pour *Nouvelles clés* et *VSD*. Puis on a monté la revue *Mystères*, qui s'est écroulée au moment de l'émission *L'Odyssée de l'étrange* que j'ai rejointe. » Depuis la fin de cette émission, Nicolas M. « travaille pour l'ANPE », rédige un livre et attend la rentrée « pour que de nouveaux projets naissent ».

Hormis Perry P., Jean-Yves C. et Nicolas M., les rédacteurs interrogés ont attendu parfois assez longtemps avant de travailler dans le milieu de la presse ésotérique. Pourtant, à deux exceptions près, tous laissent entendre que leur intérêt pour les phénomènes étranges est très

ancien. Qu'entendent-ils exactement par là ? Quelle est l'origine précise de ce goût du mystère ?

3.1.2. La genèse d'une passion.

3.1.2.1. Les origines de l'intérêt pour l'ésotérisme.

Pour Martine C. et Patrice van E., la découverte de l'ésotérisme ou de tous les sujets traditionnellement considérés comme irrationnels a été à la fois tardive et inattendue. Tous deux emploient d'ailleurs la même image : celle d'un basculement. Basculement survenu, on l'a vu, alors qu'ils exerçaient leur profession de journaliste dans un tout autre domaine que l'ésotérisme.

La « mutation » de Martine C. est intervenue alors qu'elle travaillait à *Sciences et Avenir*. Elle s'est produite en deux temps. Première étape : la rencontre avec Jean-Yves C. et la découverte de son festival, Science Frontières. « Il nous a expliqué qu'il organisait un colloque sur tous les trucs un peu limites, se souvient-elle. Les autres l'ont envoyé sur les roses en se moquant de lui. Moi aussi j'étais sceptique. (...) Et puis l'intuition... J'ai senti qu'il devait y avoir quelque chose de vrai. (...) Je lui ai dit que j'allais essayé de parler de son colloque autour de moi.

« L'année suivante, j'étais au *Figaro*. (...) Il est revenu me voir et m'a proposé de venir à Science Frontières. Pour moi, cela a été un choc. Je n'avais jamais vu ceux qui se trouvent de l'autre côté de la barrière. Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir des scientifiques marginaux. Ils avaient pourtant autant de diplômes que les autres. La première année, je les ai tout de même pris pour des fous. (...) Mais je ne pouvais pas nier ce que j'avais vu... »

Deuxième étape : son « enquête sur les extraterrestres - *La Conspiration des étoiles* - et la lecture d'un livre, les *Dialogues avec l'ange*¹⁹. » Dans le premier cas, la journaliste a voulu comprendre « comment des scientifiques hyper rationalistes pouvaient s'intéresser à des lettres soi-disant d'origine extraterrestre ». En clair, elle a voulu « savoir s'il n'y avait que de conneries derrière ça ». Résultat : « Pour mes copains de l'Association (des journalistes scientifiques français), c'est là que j'ai basculé. (...) Ce n'était pas net de s'intéresser à ça. (...) Je suis devenue une paria. »

Découverte tardive, certes, mais Martine C. laisse entendre que cet intérêt était latent chez elle. Il n'attendait qu'une bonne opportunité pour pouvoir s'exprimer pleinement. Et cette opportunité, c'était la réunion de la découverte de Science Frontières, de son enquête sur les

¹⁹ *Dialogues avec l'ange*, Gitta Mallasz, éd. Aubier (nouvelle édition 1996).

lettres extraterrestres et de la lecture du livre sur les anges. Martine C. conclut ainsi à propos de ces trois événements : « C'est ce qui m'a fait découvrir ma véritable nature. » Forte de son expérience, elle considère désormais que personne n'est à l'abri d'un tel revirement, surtout pas les journalistes scientifiques les plus rationnels. Selon elle, les rédacteurs de *Science & Vie* - « des rationalistes collés au plancher » - seront « les premiers à basculer quand il se passera quelque chose... »

Patrice van E. reconnaît lui aussi avoir changé radicalement sa vision des choses à l'occasion d'une enquête : « C'est vrai qu'il y a un moment où l'on bascule », déclare-t-il. A l'époque, il travaillait pour *Actuel*. Alors qu'il lisait un journal allemand, une brève a attiré son attention. Elle parlait d'une découverte faite par le professeur Ronald Siegel, psychologue à l'université de Los Angeles. Ce dernier prétend que les sensations éprouvées par un individu à l'approche de la mort ne résultent pas d'un phénomène physique ni électrique mais chimique. Selon lui, c'est ce phénomène qui pourrait expliquer les fantastiques visions rapportées par des personnes ayant vécu des expériences proches de la mort. Elles seraient en quelque sorte « victimes » d'un processus chimique intervenant à l'approche de leur trépas, processus similaire - en plus fort - à celui développé par des drogues hallucinogènes.

Fasciné, Patrice van E. décide d'interviewer ce professeur. Mais la rencontre le déçoit : « Que m'a-t-il prouvé ? Rien, sinon qu'il était en train d'extrapoler une situation sur une autre par pur soucis idéologique, à savoir une lutte contre ce qu'il appelle l'obscurantisme. » Et Patrice van E. conclut : « Professionnellement, c'est là que j'ai basculé. Je me suis rendu compte que ceux qui étaient décrits comme des obscurantistes par ce professeur Siegel travaillaient sur un champ qui, bien qu'intéressant sur le plan scientifique, dépassait largement la science. (...) Tout à coup, (...) ces gens me faisaient redécouvrir un art fondateur de l'humanité : l'accompagnement des mourants. Je me suis retrouvé de l'autre côté du miroir et c'est là que je me suis aperçu que je faisais en quelque sorte partie des ésotéristes. »

Pas de basculement, en revanche, pour les huit autres rédacteurs interviewés. Leurs réponses sont quasiment identiques. Ils ont toujours eu cet intérêt pour les phénomènes étranges : « Aussi loin que je puisse me souvenir (...) ça me passionnait » (Perry P.), « J'ai toujours été curieux de tout » (Jean-Yves C.), « Dès le départ, lorsque j'étais tout petit, j'étais fasciné par les origines de la vie et de l'univers » (Nicolas M.), « Je m'y intéresse depuis toujours. Cela m'a toujours passionnée. Même lorsque j'étais antiquaire, je choisissais mes meubles au pendule. (...) C'était inné chez moi » (Sylvie S.), « Je suis un infatigable curieux. Je

ne vois pas pourquoi il y aurait des domaines interdits » (Georges R.), « J'ai été fasciné par la mort très jeune. (...) Je ne peux pas le dater précisément » (Jean-Paul B.), « Je le suis depuis toujours. (...) Nous avions une grande propriété à la campagne où se trouvaient énormément de livres d'ésotérisme que j'avais interdiction de lire. ce sont évidemment tous ceux que j'ai lus sous mes couvertures lorsque j'étais gamine. J'étais passionnée » (Marie-Thérèse de B.) et, enfin, « J'ai toujours voulu comprendre le pourquoi et le comment des choses. C'est le côté mystérieux, caché, des sujets ésotériques qui m'intéresse » (Michèle F.).

On retrouve ici l'idée que, selon les rédacteurs de la presse à mystères, le journalisme dit ésotérique est avant tout une affaire de tournure d'esprit. Ou, plutôt, d'ouverture d'esprit. Si l'on en croit la majorité des personnes interrogées, on l'a ou on ne l'a pas, c'est tout. Même Martine C., qui se croyait pourtant « une rationaliste pure et dure », sous-entend que son basculement était inhérent à sa personnalité. Reste une question importante : si ces rédacteurs ont toujours été intrigués par les phénomènes étranges, ont-ils été personnellement témoins de tels phénomènes ? Et si oui, ces expériences n'auraient-elles pas contribué plus qu'ils ne le pensent à les faire « passer de l'autre côté de la barrière » ?

3.1.2.2. Confrontations avec l'étrange.

Presque toutes les personnes interviewées mentionnent des expériences personnelles qui sortent de l'ordinaire. Chacune d'entre elles mérite d'être présentée ici. D'une part parce qu'elles renseignent sur la personnalité des conteurs : certains restent prudents quant à l'interprétation de ces phénomènes, d'autres affichent une opinion bien arrêtée sur la question. D'autre part, comme ce fut le cas avec l'aventure vaudou de Georges R., tous ces témoignages sont autant d'illustrations des thèmes de la presse ésotérique

Sylvie S. fait partie des rédacteurs de la presse ésotérique convaincus d'être régulièrement confrontée à des phénomènes paranormaux (sans parler de son don de voyance déjà mentionné). Et elle est sûre de pouvoir les identifier. Parmi eux des « synchronicités » ou coïncidences inexplicables : « Un jour, alors que j'écrivais un livre sur les grands voyants de l'histoire, je me suis rendue compte qu'il fallait que j'aille en Ecosse. (...) Mais je n'en avais pas les moyens. (...) C'est alors qu'un de mes vieux copains anglais me téléphone et me demande ce que je fais l'été suivant. Rien de spécial. Il me propose alors de partir faire un voyage en Ecosse avec lui... »

Plus récemment, Sylvie S. a eu des contacts avec une personne décédée : « Il y a trois ans, ma belle-mère (...) est morte. C'était un 25 juin, il faisait très chaud. (...) Ce jour-là, elle m'a dit que je l'avais presque convaincue de l'existence de la vie après la mort et qu'elle me ferait un signe s'il y avait vraiment quelque chose. (...) Le même soir, je recevais plusieurs amis à dîner (...). Au moment où nous sommes descendus dans la salle à manger, les rideaux du salon se sont mis à bouger. Plusieurs personnes se sont alors levées en cherchant à fermer la fenêtre, croyant qu'il s'agissait d'un courant d'air. Je me suis moi-même levée pour vérifier qu'elle était bien fermée. (...) Les rideaux ont continué à bouger pendant près d'un quart d'heure. Tout d'un coup, le téléphone a sonné (...). Ma belle-mère venait de mourir. J'ai trouvé ça bizarre et j'ai raconté à mes amis notre conversation du matin. Ils m'ont dit que c'était probablement elle qui me faisait signe. Puis ils sont partis.

« Un quart d'heure après leur départ, je me suis couchée. J'ai éteint la lumière en pensant à ma belle-mère et la porte de ma chambre s'est alors mise à grincer, ce qu'elle ne fait jamais. J'ai allumé, je me suis levée et je l'ai vérifiée. Elle ne grinçait pas. Puis je me suis recouchée et le grincement a recommencé. Alors j'ai dit : "Catherine, si c'est vous, vous savez maintenant que la vie dans l'au-delà existe. Moi je ne suis qu'un pauvre humain et j'ai besoin de dormir." Et je me suis endormie. »

L'histoire ne s'arrête pas là ! « Le lendemain, j'avais posé le téléphone (...) sur la table de la salle à manger. Lorsque je suis passée devant lui, il s'est mis à tourner sur lui-même. Je me suis dit que c'était parce que j'avais remué la table. Je l'ai fait bouger pour vérifier. Rien. J'ai soufflé dessus très fort pour simuler un courant d'air, mais il ne s'est rien passé non plus. Je suis alors revenue dans ma cuisine et j'ai dit : "Bon, Catherine, si c'est vous, vous me faites encore un signe et puis vous me laissez." Le téléphone a fait un demi-tour sur lui-même... (...) On pourrait me dire que j'avais trop bu, mais je ne bois jamais. Je sais que je l'ai vu, c'est tout. Et des choses comme ça, il m'en arrive sans arrêt. »

Michèle F. est aussi persuadée d'avoir eu des contacts avec des esprits. Elle appelle cela des « incorporations ». Mais contrairement à Sylvie S., elle en garde un souvenir très désagréable : « Ce sont des (...) âmes errantes, en quelque sorte, qui vont se coller à vous pour essayer de s'incorporer. (...) J'ai failli en être la victime. (...) Je me trouvais en vacances dans le Vercors. (...) Je rêvais que j'étais dans une grotte. Une jeune femme était assise contre l'une des parois. Un homme se tenait debout, en face d'elle. (...) Puis il est venu vers moi (...) et a tendu les bras pour m'enlacer... A ce moment, j'ai ressenti une étrange sensation physique (...) et j'ai ouvert les yeux. (...) J'ai vu juste au-dessus de moi une forme, une ombre, une espèce de lumière

blanchâtre qui s'abattait sur moi. (...) J'ai eu terriblement peur, je me suis levée et j'ai couru dans le couloir pour aller me réfugier dans la chambre de mon amie. »

Comme Sylvie S. et Michèle F., Jean-Paul B. est sûr d'avoir eu des contacts avec des esprits : « Lorsque j'étais enfant, je me souviens avoir entendu des voix qui m'appelaient du ciel. Je suis incapable de la dater, mais je me souviens parfaitement de cette scène. » L'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* relate d'autres expériences où, semble-t-il, l'interprétation qu'il donne est au moins aussi importante que le phénomène lui-même. En voici un exemple : « J'ai vécu quelque chose de très fort un 14 juillet. C'était la première année que les femmes étaient acceptées à Polytechnique. Elles étaient trois, dont une vraiment très belle. Le jour du défilé, elles marchaient en tête du régiment des polytechniciens. Juste en face de moi, le défilé a marqué le pas. J'ai fixé dans les yeux la plus belle des trois femmes pendant toute la durée de l'arrêt. Il m'a semblé que, de son côté, elle regardait dans ma direction. Pendant plusieurs minutes, j'ai eu un rapport subtil, érotique, secret, avec elle - une sorte de lien télépathique. Lorsque le régiment est reparti, je suis rentré chez moi avec une grande nostalgie. Le lendemain, elle était à la Une de *France Soir*. Elle avait été tuée le soir même - une histoire passionnelle. Pourquoi avais-je eu cette relation si étrange avec elle ? Il n'y a pas de réponse. »

En fait, Jean-Paul B. a fait de « la recherche de tout ce qui est bizarre et mystérieux » une « quête personnelle ». Quête qui l'a conduit, semble-t-il, à voir du paranormal partout, comme en témoigne cet autre exemple : « Alors que je me trouvais avec une patrouille croate, nous sommes trouvés sous le feu d'un tir de barrage tchetnik sur la ligne de front. Nous avons trouvé refuge dans une vieille ferme abandonnée en ruine. Après le bombardement, nous sommes sortis et nous avons trouvé fichée dans la terre de l'arrière-cour, juste derrière nous, une roquette qui n'avait pas explosé. L'un des miliciens croates l'a déterrée à coups de botte pour me la filer en souvenir. Cet engin nous était probablement destiné et, par conséquent, concernait ma vie. Un code était inscrit sur son cul. Il était composé de quelques chiffres et de deux lettres : B et O. Ce sont les deux premières lettres de mon nom. J'y ai vu un signe qui me concernait, une sorte de fil noir... » Et Jean-Paul B. de conclure : « Il arrive, lorsque l'on est ouvert et disponible, que l'on attire des choses, des phénomènes. Cela se produit souvent avec moi. Je ne cherche plus à le comprendre, à le mettre en forme ou à le codifier. Je m'en fous. Je sais qu'il existe un monde parallèle et qu'il est lié au nôtre, c'est tout. » C.Q.F.D.

Patrice van E. prétend également avoir été témoin de plusieurs phénomènes étranges. Mais le rédacteur en chef de *Nouvelles Clés* ne semble pas avoir la même définition de ce terme que ces prédécesseurs : « Je suis tombé amoureux. Plusieurs fois. Gravement. C'est complètement

dingue, ça métamorphose tout ! Comment nos contemporains peuvent-ils ne pas se rendre compte à quel point c'est génial et magique ?... Ensuite, je me suis aperçu que les plantes étaient des êtres vivants. C'est une expérience à la fois intérieure et extérieure qui représente un moment crucial pour moi. (...) Et puis il y a eu cette enquête qui est devenue *La Source noire*²⁰. Peu à peu, je suis entré dans la zone qui me faisait le plus peur - j'avais une trouille noire de la mort - et j'ai réalisé qu'il s'en dégageait une joie solide. Pas un plaisir plus ou moins bizarre... Quelque chose qui vous prend au ventre, qui n'est pas rationnel. »

L'objectif de cette partie n'est pas de juger si tel ou tel rédacteur est plus crédule qu'un autre. Néanmoins, on remarque que tous ne sont pas aussi catégoriques que Sylvie S., Michèle F. et Jean-Paul B. dans l'interprétation qu'ils donnent de ce qu'ils ont vu. C'est le cas, notamment, de Nicolas M. S'il avoue avoir été témoin de faits étranges il refuse de les assimiler hâtivement à des phénomènes réellement extraordinaires : « J'ai été témoin de coups frappés dans un immeuble. (...) La police et les pompiers étaient venus inspecter les appartements voisins et les conduites d'eau pour savoir s'il y avait des possibilités de coups frappés à l'extérieur. J'étais là pendant que cela se produisait et il n'y avait à mon avis aucune explication valable. Mais je ne considère pas ça comme un phénomène paranormal. (...) Dans ce genre de situation, on n'a jamais toutes les données en main. »

Nicolas M. mentionne également une expérience de perception extrasensorielle réalisée lors de la préparation de la dernière émission de *L'Odysée de l'étrange*. Cette émission parlait des programmes de recherche en parapsychologie développés par la CIA. Selon lui, l'expérience a réussi : « J'ai été le sujet d'une expérience de vision à distance menée suivant le protocole de la CIA. J'ai perçu suffisamment précisément un site parmi six pour considérer avoir effectivement été le sujet d'une perception extrasensorielle réalisée dans des conditions de contrôle satisfaisantes. »

L'expérience vaudou n'est pas le seul événement étrange que Georges R. dit avoir vécu. Bien qu'il préfère lui aussi adopter une attitude prudente concernant les conclusions que l'on pourrait en tirer, il se souvient avoir vu des objets lumineux dans le ciel de Haute-Provence. Comme Nicolas M., cette expérience n'a pas déclenché son intérêt pour l'ésotérisme ; il était « déjà animé par cette curiosité ». « C'était il y a une vingtaine d'années, raconte-t-il. Je remontais vers ma maison, un soir, lorsque j'ai vu une lumière très violente qui me paraissait

²⁰ op. cit.

très haute bien qu'il soit difficile de faire une estimation correcte. Tout à coup, cette lumière s'est mise à avancer très vite dans un sens. Et puis elle est revenue, avant de repartir à nouveau. Au départ, je l'ai prise pour un ballon-sonde illuminé par les éclats du soleil. Mais même avec des vents contraires, il n'aurait jamais pu faire ça. Ensuite, la lumière est partie à toute allure en faisant de grands zigzags. (...) Je n'arrive pas à l'expliquer. Ce n'était pas un avion - il n'aurait pas pu faire du surplace - (ni) un hélicoptère ou un ballon-sonde, alors qu'est-ce que c'était ? (...) Ma seule conclusion a été qu'il devait aussi y avoir des conducteurs d'ovnis alcooliques... »

A côté de ces journalistes qui évoquent des phénomènes étranges avec plus ou moins de certitude concernant leur réalité, d'autres rédacteurs affirment ne jamais y avoir été confrontés personnellement. Martine C., par exemple, n'a rien vu de tel : « C'est la cohérence qui m'a faite basculer ». On l'a vu, il s'agit en fait de plusieurs découvertes simultanées : un festival, une enquête sur une affaire d'extraterrestre et un livre sur les anges.

Perry P. non plus n'a rien vu d'extraordinaire : « Je n'ai pas eu cette chance. (...) J'ai vu des petites chose, mais on a toujours pu les expliquer. » Mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas une quête personnelle ». On retrouve l'idée soulignée par Nicolas M. et Georges R. selon laquelle l'intérêt pour l'ésotérisme n'est pas lié à la constatation d'un phénomène étrange. C'est avant tout une affaire d'ouverture d'esprit.

Jean-Yves C. reconnaît bien avoir vu des « choses bizarres » aux cours de ses enquêtes, mais jamais rien « d'inexplicable ». Et, précise-t-il, ce n'est pas parce qu'il a vu de telles choses qu'il s'est intéressé aux phénomènes étranges. L'exemple qu'il donne illustre bien l'esprit rationnel dont le rédacteur en chef de *Science Frontières* se prévaut : « Il y a également eu l'histoire de Lucie : un "fantôme", une luminescence à l'intérieur d'un château. (...) On a pu la photographier. »

Le château est situé près de Vichy, dans une région couverte de pierre volcanique. « Je crois connaître l'explication. (...) A mon avis c'est quelque chose d'ordre physico-chimique. (...) On devrait pouvoir détecter (...) une émission de gaz qui se produit dans certaines conditions d'hydrométrie. Lorsque le phénomène s'est produit, il avait dû pleuvoir pendant les trois semaines précédentes sans discontinuer. La pierre volcanique devait donc être gorgée d'eau. Je pense à quelque chose comme le dégagement de gaz radon, par exemple. Mais c'est tout de même génial. Si nous y sommes allés, c'est parce qu'il y avait une légende qui racontait ce que nous avons vu (...) depuis les guerres de religion. J'adore ! Il n'y a pas de fumée sans

feu. C'est vrai que si vous aviez vu ça il y a quatre ou cinq cents ans, vous n'auriez pas eu les moyens intellectuels de dire que c'est un gaz radon. C'est pour ça que c'est génial, même s'il ne faut pas non plus croire qu'on peut transformer du plomb en or. »

Le cas de Marie-Thérèse de B. est un peu à part. On pourrait le classer dans une catégorie intermédiaire, celle des journalistes qui prétendent avoir démystifié certains faits prétendument paranormaux tout en affirmant avoir été témoins de phénomènes extraordinaires bien réels : « J'ai étudié le cas des pseudo chirurgiens psi aux Philippines. C'est de la prestidigitation. Ils font semblant de plonger les mains dans le corps et d'en sortir des choses gluantes et sanglantes. (...) On croit que l'on va bénéficier du pouvoir magique. »

Le second exemple mentionné par Marie-Thérèse de B. ne serait pas truqué : « J'ai aussi été le témoin de phénomènes réels, toujours aux Philippines, chez les arracheurs de dents par exemple. C'est là que vont les gens pauvres qui ne peuvent pas se payer le dentiste. L'arracheur se contente de tirer la pointe des dents pour qu'elles tombent, même lorsque des radiographies ont prouvé au préalable que l'une d'entre elle avait des racines barrées ! (...) J'ai eu l'occasion d'accompagner des patients en prenant soin de choisir moi-même l'arracheur de dent au dernier moment et je sais qu'il n'y avait pas d'hypnose possible. Et de toute façon, cela n'aurait pas résolu le problème osseux posé par une dent barrée. »

Autre exemple, celui d'une personne rencontrée à l'occasion de son enquête sur les enlèvements extraterrestres : « J'ai passé cinq mois chez une femme totalement inculte persuadée d'avoir été enlevée par des « petits gris ». (...) Je ne pense pas du tout qu'il s'agisse d'enlèvements par des extraterrestres. Il est évident que ces gens ont vécu une réelle expérience puisque leur corps et leur psychisme s'en sont trouvé modifiés. (...) Elle a fait des expériences de voyance en double aveugle sur quinze éprouvettes scellées. Devant chacune d'entre elle, elle dessinait la structure moléculaire de ce qui se trouvait à l'intérieur. (...) Elle n'a pas fait une seule erreur. »

La majorité des rédacteurs interviewés reconnaissent donc avoir été confrontés à des phénomènes étranges, cette notion pouvant prendre diverses significations selon les interlocuteurs. On l'a déjà dit, l'objectif n'est pas ici de juger la qualité des expériences relatées. Mais leur découverte apporte une nouvelle information concernant la population des journalistes de la presse ésotérique : si le caractère extraordinaire de ces faits ne fait aucun doute pour certains, d'autres se montrent beaucoup plus prudents.

On sait désormais que l'intérêt des rédacteurs de la presse à mystères est inné. A de rares exceptions près, il n'est pas lié aux études suivies ni au parcours professionnel. Reste à savoir si cette ouverture d'esprit est l'apanage d'un nombre restreint d'individus. On a vu que plusieurs interlocuteurs dénonçaient les sectes ou les groupes de ce genre. Mais appartiennent-ils eux-mêmes à une organisation quelconque en rapport avec l'ésotérisme ?

3.1.3. L'appartenance à une organisation ésotérique.

Premier cas de figure : ceux qui affirment ne pas être liés à une organisation à caractère ésotérique. Ils sont cinq, soit la moitié. Certaines de leurs réponses laissent entendre que de telles associations sont à éviter, même s'ils reconnaissent parfois avoir été contactés. Apparemment, appartenir à ce genre de groupes est incompatible avec la volonté de chacun de garder son libre arbitre : « Ça ne m'intéresse pas. Je ne veux pas être embrigadée dans quoi que ce soit » (Sylvie S.), « Je n'ai jamais voulu me laisser embrigader par quoi que ce soit. Je veux garder mon libre arbitre (et) pouvoir ruer dans les brancards s'il le faut » (Georges R.) « J'ai toujours refusé (...) parce que je n'aime pas ça » (Marie-Thérèse de B.), ou encore « Je suis tellement blindé contre ça... A une époque, j'ai été approché par les scientologues. Il y a aussi eu la Méditation Transcendantale... En ce moment, c'est la Nouvelle Acropole ; elle redouble de séduction. Ils font des efforts, ils s'accrochent ! » (Patrice van E.).

Pour l'anecdote, certains de ces groupes n'hésitent pas à forcer la main des personnalités qu'ils souhaitent compter parmi leurs membres. L'expérience de Patrice van E. est intéressante à ce sujet : « Une fois, alors que je ne discutais pas depuis deux minutes avec leur leader, tac ! un de leur comparses nous photographie en train de parler. C'est facile d'aller ensuite raconter que nous nous connaissons bien... Je n'ai jamais enquêté sur la Nouvelle Acropole, mais je lui ai parlé des sales rumeurs qui leur collent aux basques. Il s'est justifié en invoquant des erreurs de jeunesse... Bon. De toute façon, leurs recherches sur les celtes et le fond indo-européen ne m'intéressent pas. »

Deuxième cas de figure : ceux qui sont effectivement liés à une association en rapport avec l'étude des phénomènes étranges. Ils sont cinq. Pour quatre d'entre eux, ces organisations sont avant tout un moyen de véhiculer l'information, aussi bien dans le sens émetteur que récepteur. Ces associations se nomment SOS Ovni pour Perry P., Science Frontières pour Jean-Yves C., Oniros et l'Institut métapsychique international pour Nicolas M., ou encore Lune-Soleil pour Michèle F.

On l'a vu, SOS Ovni est le nouveau nom de l'Association d'étude sur les soucoupes volantes (AESV) fondée par Perry P. Elle est constituée en réseau et possède plusieurs « locales » réparties sur l'ensemble du territoire. son siège est à Aix-en-Provence.

Science Frontières est une association qui regroupe un fanzine et un festival annuel qui se tient à Cavaillon, dans le Sud de la France. Ils portent tous les deux le même nom. Elle est

également définie comme « un énorme réseau » de chercheurs et autres scientifiques. C'est aussi une société de production à l'origine de la création d'une télévision locale, Télé Science Frontières, « qui émet sur la région Provinces-Alpes-Côte d'Azur et dont les programmes sont repris par France Supervision et TMC câble et satellite. » Son siège se trouve dans la banlieue parisienne.

Oniros est une association française pour l'étude du rêve présidée par Nicolas M. Son rôle : organiser des recherches autour de ce thème et mettre en évidence l'existence du rêve lucide grâce à l'électroencéphalographie. Nicolas M. est également membre du comité directeur de l'Institut métapsychique international (IMI). Fondé au début du siècle, l'IMI a été reconnu d'utilité publique en 1919. Selon ses propres termes, il a pour objet « l'étude rationnelle des faits étranges ou faits assez improbables pour paraître faire exception aux lois reconnues par la science actuelle. » Son siège est à Paris.

L'association Lune-Soleil de Michèle F. n'entre pas dans la même catégorie que les précédentes. Selon la journaliste, il s'agit d'une « structure qui organise des stages, des séminaires (et) des conférences » afin de favoriser « le développement personnel » de ses membres. Ces derniers forment « un groupe de personnes qui partagent les mêmes affinités et qui ont envie de se réunir de temps en temps. » Lune-Soleil serait le nom que les Esséniens donnaient à Vénus « parce que c'est la planète de l'amour ». Son siège est en Dordogne.

A noter que les séminaires sont « payants », « sur libre participation financière ». Des procédés qui rappellent étrangement ceux pratiqués par certaines sectes. Doit-on en conclure que Lune-Soleil en est une ? La réponse se trouve sans doute dans les propos de Michèle F. On se souvient que sa position n'est pas très claire à ce sujet : « A l'origine, selon la définition de l'encyclopédie (...) une secte est un regroupement de personnes autour d'une idéologie. Aujourd'hui, ce mot est systématiquement assimilé à quelque chose de négatif (...). Certains groupes se font étiqueter "danger" à tort. (...) Je pense à une association qui risque d'être classée comme une secte alors que ce n'est pas le cas. Elle fait de bonnes choses. » Ce qui est sûr, c'est que ces « bonnes choses » ne sont pas gratuites.

Jean-Paul B., lui, parle carrément de « secte luciférienne de magie rouge » avant de se reprendre, préférant parler de « groupe d'amis passionnés ». Selon lui, « on ne peut pas parler de secte » parce qu'il n'y avait « que cinq ou six personnes ». En quoi consistait cette « magie rouge » ? Explications de l'intéressé : « J'ai lancé l'expression de "messes rouges" par opposition aux "messes noires" considérées comme un blasphème par l'église. (...) L'opération consistait à faire un sacrifice animal sur une tombe. Pas pour se connecter à des forces ou des

esprits, mais à de grands ancêtres. La tombe était choisie en fonction de vieilles hantises ou parce que c'est un initié ou un personnage historique qui y reposait. » Plus loin, Jean-Paul B. dit avoir appartenu à des « groupes de recherche sur les vieilles traditions celtiques dans les années 70-75 », sans donner plus de précision. Il s'agissait de « bargeots » avec qui il n'a plus de contacts aujourd'hui.

Il existe donc deux types de comportements à l'égard des associations à caractères ésotériques : ceux qui refusent d'appartenir à de telles organisations par crainte de perdre leur indépendance d'esprit et ceux qui en font partie. Encore faut-il distinguer dans cette deuxième catégorie les membres d'une association professionnelle des sympathisants d'une « communauté de pensées ».

Les premiers réfutent d'ailleurs l'appellation d'association « ésotérique », tout comme ils refusaient l'assimilation de leurs magazines à la presse ésotérique. Selon eux, il s'agit d'organismes à vocation purement professionnelle comme on peut en trouver au sein de toute corporation. Quand aux seconds, largement minoritaires (Michèle F. et Jean-Paul B.), leur comportement rappelle plus celui de « militants défendant une cause nébuleuse » que celui de « rédacteurs considérés comme des journalistes », pour reprendre l'expression de Jacques Mousseau.

Sauf exception confirmant la règle (cf. Martine. et Patrice van E.), le goût pour les mystères en tout genre ne s'acquiert ni par les études, ni par opportunité professionnelle. Il n'est pas non plus le résultat d'une expérience personnelle inexplicable. Les propos des rédacteurs de la presse ésotérique confirment ce que certains avaient déjà laissé entendre dans la deuxième partie de ce mémoire : selon eux, l'intérêt pour les phénomènes étranges est une affaire d'ouverture d'esprit.

Pour autant, tous n'adoptent pas la même attitude à l'égard de ces faits étranges. Alors que certains les admettent comme tels sans chercher à les comprendre, d'autres se montrent plus critiques et cherchent au contraire à les expliquer rationnellement. Quoi qu'il en soit, ce qui les réunit est aussi ce qui les différencie des journalistes traditionnels : ils n'ignorent pas un phénomène sous prétexte qu'il semble *a priori* inexplicable.

Cette différence les conduit-elle à se comporter comme un groupe d'initiés ? L'analyse de leur appartenance éventuelle à une association ésotérique apporte un premier élément de réponse négatif. Mais s'ils ont choisi d'être journalistes, ce n'est pas uniquement pour enquêter à titre personnel sur ces sujets ; c'est aussi pour informer un public le plus large possible du

résultat de leurs investigations. D'où l'intérêt d'étudier maintenant les rapports qu'ils entretiennent avec leur lectorat.

3.2. LES RAPPORTS AVEC LES LECTEURS.

La première étape de cette partie sera consacrée à la présentation de quelques chiffres concernant les tirages et les ventes des magazines de chaque interlocuteur. Dans un deuxième temps, les rédacteurs interrogés définiront le lectorat auquel ils pensent s'adresser. Puis ils apporteront quelques éclaircissements sur la fréquence et la nature des rapports qu'ils entretiennent avec lui. Enfin, ils diront si oui ou non ils estiment constituer, avec lui, une élite seule capable d'avoir accès à certaines connaissances.

3.2.1. Quelques chiffres.

La presse ésotérique est une « pompe à fric », une presse de « businessmen » qui ne font ça « que pour l'argent » affirment certains interlocuteurs. Si sa motivation n'est effectivement que pécuniaire, on peut penser que la demande est importante. Autrement dit, que les lecteurs sont nombreux. L'objet de cette partie n'est pas de connaître les chiffres exacts du tirage et des ventes de chaque magazine, sans doute difficiles à vérifier, mais plutôt de savoir combien de lecteurs les rédacteurs de la presse ésotérique pensent toucher.

Tous n'ont pas connaissance de ces chiffres. Mais, on l'a vu, plusieurs journalistes ont eu l'occasion de travailler dans le même journal, ce qui permet d'obtenir au moins un ordre d'idée pour presque chacun d'entre eux.

Les fanzines, tout d'abord. Difficile de croire que leurs rédacteurs ne font ça « que pour l'argent » au regard des chiffres annoncés, même si l'un d'entre eux passera peut-être en kiosque d'ici quelques temps. C'est le cas de *Carnets de Recherche* qui, pour l'heure, est limité à « environ quatre cents abonnés ». Ce faible résultat est dû à la nature de la revue, selon Martine C. : « Aujourd'hui, les gens sont tous des enfants. Ils ont besoin de se raccrocher à des maîtres, à des images, à des gourous, alors que nous voulons fabriquer l'homme libre. Et ça, je peux vous dire que ce n'est pas commercial ! »

Science Frontières a quant à lui « une diffusion de cinq mille exemplaires », pour seulement « quatre cent trente-cinq abonnés ». Jean-Yves C. explique cette différence par la jeunesse de son magazine : « Pour l'instant, c'est la phase de lancement. On est donc obligé de beaucoup

tirer et de faire du mailing pour que les gens sachent que le produit existe et s'abonnent. » Jean-Yves C. ajoute qu'il n'est pas du tout évident qu'il paraisse un jour en kiosque : « On ne se pose même pas la question pour l'instant. On verra bien lorsque ça commencera à marcher. Je ne sais pas si nous avons intérêt à passer en kiosque. Nous faisons un journal de passionnés. je n'ai pas très envie d'aller apprendre les lois du marché où il y a beaucoup de coups fourrés. Ce qui m'intéresse, c'est que des gens puissent lire la revue. je serais ravi qu'il y ait beaucoup d'abonnés. »

Phénomèna est vendu en kiosque. Son tirage ? « Entre vingt mille et trente mille, ça dépend des fois », selon Perry P. Les ventes représentent « entre 30 et 50 % » de ce chiffre, soit quinze mille lecteurs dans le meilleur des cas.

Egalement vendu en kiosque, *Nouvelles Clés* présente des chiffres à peu près similaires : un tirage situé « entre vingt-cinq et trente mille » exemplaires, selon Patrice van E., pour des ventes comprises « entre quinze et vingt mille ». Commentaire de son rédacteur en chef : « Il est donc très petit et très bien réglé car on a très peu de bouillon. Les NMPP nous félicitent ; pour eux, c'est très bien. Je préférerais que nous tirions à cent mille pour en vendre quarante mille. On perdrait beaucoup mais tant pis. »

Il semble que *L'Inconnu* se situe dans la même fourchette, bien que Michèle F. n'ait une idée que très approximative de son tirage : « Peut-être vingt mille ». Quant aux ventes, elle se dit incapable d'en donner un chiffre même approximatif. Ancien collaborateur du magazine, Jean-Paul B. semble mieux renseigné qu'elle sur la question : « A la fin des années 70, lorsque *L'Inconnu* a été racheté par Filipacchi et qu'il bénéficiait d'une pub d'enfer, il a vendu jusqu'à cinquante mille exemplaires par mois. C'est énorme. Ce n'est plus le cas du tout aujourd'hui : *L'Inconnu* vend entre sept et huit mille exemplaires par mois. Mais son intérêt n'est plus de vendre beaucoup. Il vit grâce aux publicités des voyants ou à d'autres moyens intermédiaires comme l'organisation de conférences ». On sait tout le bien que Jean-Paul B. pense de ce genre de procédés et des gens qui les utilisent (cf. son réquisitoire contre la presse ésotérique dans la première partie).

Mais Jean-Paul B. a aussi été rédacteur en chef de *L'Autre Monde*. C'est d'abord à ce titre qu'il figure parmi les personnes interviewées. Apparemment, *L'Autre Monde* a lui aussi connu une époque prospère avant de disparaître : « Pour des coups importants - je dis bien des "coups", car c'est le mot - on a vendu jusqu'à trente mille exemplaires, pour un tirage de cinquante ou soixante mille. »

Jean-Yves C. a également été rédacteur en chef de *Mystères*, auquel ont participé Nicolas M. et Georges R. Selon lui, le magazine « est allé jusqu'à quatre-vingt mille ». Il ajoute : « Son point d'équilibre était à soixante-cinq mille. En plus, il ne pouvait que monter. Mais à partir du moment où les associés se disputent et où vous n'êtes plus soutenu par la publicité... (...) Vendre un journal en kiosque est une mécanique. Il faut que les gens sachent qu'il est sorti. C'est pour ça qu'il a périclité. Mais le créneau reste porteur et l'idée est toujours bonne. »

Dernier magazine et apparemment le plus vendu, *Quel Avenir Magazine*, pour lequel travaille Sylvie S. Mais la rédactrice fait une différence entre les chiffres officiels et la réalité pour le tirage : « Officiellement, cent cinq mille exemplaires. Mais (...) ils ont tous tendance à grossir les chiffres. Je sais juste que c'est celui qui a le plus gros tirage. » Quant au chiffre des ventes, elle n'a pas non plus d'idée précise à ce sujet : « Je ne le connais pas. Je crois que c'est dans les quatre-vingt mille, mais je ne sais pas vraiment. »

Que tous ces chiffres soient exagérés ou non, il apparaît évident que tous ces magazines ne jouent pas dans la même cour. Même si l'on ne considère que les revues vendues en kiosque, la différence peut atteindre plusieurs milliers d'exemplaires aux dires des rédacteurs. Reste à savoir à qui ils s'adressent ou, plus exactement, à qui ils pensent s'adresser.

3.2.2. Le lectorat.

Les magazines de la presse ésotérique sont confrontés au même problème que tous les journaux et autres revues de la presse en général : la cible visée n'est pas forcément celle atteinte. D'où l'intérêt d'étudier successivement les deux à travers les témoignages des rédacteurs ésotériques.

3.2.2.1. La cible des magazines ésotériques.

« Très vaste. » On peut difficilement être plus vague. La définition donnée par Nicolas M. pourrait s'appliquer au lectorat de n'importe quelle revue. En fait, les autres interlocuteurs sont plus précis : si la cible est vaste, elle doit être d'abord et avant tout curieuse. C'est du moins l'adjectif qui semble caractériser le mieux le public recherché : « Un public curieux qui

n'a pas d'idées préconçues » (Perry P.), « Un public intelligent et curieux » (Jean-Yves C.), « Il y a beaucoup plus de gens intelligents qu'on ne le croit qui lisent ces journaux » (Sylvie S.), « Les gens curieux, c'est tout » (Georges R.), « Un public plutôt (...) curieux » (Marie-Thérèse de B.), « Des personnes qui s'intéressent (au domaine du paranormal) plus que d'autres » (Michèle F.), « Très sérieux » (Patrice van E.), « Tout le courant de *Planète*. (...) C'était une époque où nous étions neufs et où nous avons besoin d'ouvrir de nouvelles portes comme l'avait fait *Planète* pendant les années 60 » (Jean-Paul B.). Pour information, Jacques Mousseau définit la cible de son magazine comme « des gens qui s'intéressaient à des sujets qu'ils ne voyaient traités nulle part. » Et l'ancien rédacteur en chef de *Planète* ajoute : « C'était une question de tournure d'esprit. »

Bref, un lectorat idéal. La définition que donne Martine C. des lecteurs de *Carnets de Recherche* est dithyrambique : « Le fer de lance de la nouvelle conscience ». N'importe quelle revue rêverait de pouvoir revendiquer un tel public. Ce qui semble d'ailleurs parfaitement logique, comme l'indique la dernière réflexion de Jacques Mousseau : puisqu'il faut soi-même faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit pour travailler dans la presse dite ésotérique, il est *a priori* normal qu'il faille l'être aussi pour la lire. Mais il s'agit ici d'une cible, c'est-à-dire du lectorat que l'on cherche à atteindre. Comme on va le voir, il y a parfois une différence importante entre la théorie et la pratique, ou plus exactement entre ce lectorat idéal et la réalité. Même aux yeux des rédacteurs de la presse à mystères.

3.2.2.2. Le lectorat réel.

« D'une certaine manière, lorsque l'on vend des yaourts, on le fait à des gens qui aiment les yaourts... » La formule humoristique employée par Jacques Pradel pour décrire le lectorat de la presse ésotérique est on ne peut plus explicite. Elle laisse clairement entendre que ce public est converti d'avance ; il ne doit pas être des plus critiques à l'égard du contenu des articles. Plus sérieusement, l'animateur rejoint l'opinion de Jacques Mousseau exposée plus haut. Il parle de gens « qui pensent trouver dans cette presse des informations que la dite "grande presse" ne donne pas ou auxquelles elle ne s'intéresse pas ». Plus loin, il ajoute : « Je ne pense pas que les gens soient abrutis au point que l'on puisse leur faire croire n'importe quoi. » Mais tous les rédacteurs de la presse ésotérique ont-ils le même point de vue ?

Les réponses des interlocuteurs concernant le lectorat effectif de leurs revues sont de trois types différents. Le premier rassemble les rédacteurs qui n'ont qu'une bonne opinion, voire même un très bonne, de leurs lecteurs. En clair, ils prétendent que la cible correspond exactement à la réalité. Ils sont trois. Patrice van E. affirme que ses lecteurs ne sont « pas crédules du tout ». Et il ajoute, pour confirmer ce qu'il vient de dire : « Je ne peux pas du tout m'amuser à mettre de l'ésotérisme dans *Nouvelles Clés*. » Martine C., elle, procède par élimination : « Ni New Age, ni traditionnel. (...) On ne veut plus des prisonniers de la religion ou de l'ésotérisme classique : ceux qui ne jurent que par la kabbale ou le petit Jésus. (...) C'est pour cela que nous n'avons que très peu de lecteurs. » Résultat : puisqu'on enlève ce qui n'est pas bon, il ne reste forcément que le meilleur.

La réponse de Jean-Yves C. peut elle aussi être rangée dans la première catégorie, même si les propos du rédacteur en chef de *Science Frontières* sont plus mesurés. D'une certaine façon, il reconnaît qu'une partie de son lectorat est par nature favorable aux articles qu'il peut trouver dans la revue. Il rejoint ainsi l'analyse de Jacques Pradel, au moins partiellement : « On trouve aussi bien des sceptiques que des personnes intéressées. » Le scepticisme est assimilé à une qualité. C'est une autre façon de définir la curiosité. En d'autres termes, puisque certains lecteurs pourtant non amateurs de « yaourts » daignent s'y intéresser, c'est donc qu'ils sont ouverts d'esprit.

Le deuxième type de réponses regroupe les journalistes qui estiment leur lectorat divisé entre les curieux et les crédules. C'est le cas, par exemple, de Georges R. Il pense que l'on devait « trouver les deux » à *Mystères*. La crédulité n'est d'ailleurs pas une maladie incurable, selon lui : « Qu'il y ait des gens prêts à gober n'importe quoi, c'est bien aussi. Je ne les condamne pas. Ça prouve qu'ils ont l'esprit ouvert. Ils n'ont peut-être pas tout de suite un esprit critique, mais ça vient après. Ils font le tri par la suite. »

Nicolas M. admet lui aussi l'existence de lecteurs « crédules ». « En tout cas pour certaines choses », précise-t-il. Comme Georges R., il profite de sa réponse pour réfléchir sur la notion de crédulité. Selon lui, lire régulièrement son horoscope, par exemple, n'implique pas que l'on soit prêt à « gober » n'importe quoi (on se souvient du commentaire de Patrice van E. à ce sujet : « Même les plus grands sceptiques savent de quel signe ils sont et connaissent leur ascendant »). C'est pourquoi il distingue la véritable crédulité de la simple superstition qui, dit-il, n'épargne personne : « Plutôt que crédules, je dirais superstitieux : on peut leur vendre de l'horoscope aujourd'hui comme dans cinquante ans, ça marchera toujours. On le lit même si

c'est pour s'amuser. Et puis nous avons tous nos petites superstitions... Mais je ne pense pas que les gens le prennent au sérieux dans les revues ou les journaux qu'ils achètent. Alors est-ce que c'est de la vraie crédulité ? Je ne le crois pas. »

D'autres rédacteurs font intervenir une troisième catégorie de lecteurs, à côté des crédules et des curieux. Il s'agit des « sceptiques » évoqués par Jean-Yves C., également appelés « brillants ». Perry P. est de ceux-là : « Nous avons des lecteurs très crédules, persuadés que les extraterrestres sont parmi nous (...). Nous avons également des gens extrêmement rationalistes, pour ne pas dire complètement incroyables, et qui aiment aussi le ton de la revue. Pour nous, c'est une grande récompense. (...) Vous avez en fait 10 % de lecteurs très crédules et 10 % de très sceptiques. Le reste est constitué de ceux qui n'ont pas vraiment d'idées mais simplement une curiosité particulière pour ce phénomène. »

Comme Jean-Yves C. l'a laissé entendre dans sa réponse, le scepticisme est ici un gage de crédibilité. Les « sceptiques » doivent donc être définitivement catalogués parmi les lecteurs curieux. Et, précise Perry P., c'est même « une récompense ». Il assimile l'intérêt que pourraient porter les rationalistes à sa revue à une reconnaissance de son travail. Une position apparemment logique comparée aux conclusions de la seconde partie de ce mémoire. On se rappelle que, selon celles-ci, la plupart des rédacteurs de la presse à mystères travailleraient avec le même sérieux que les journalistes traditionnels.

L'analyse de Sylvie S. est identique à celle de Perry P. Selon elle, « certains avalent n'importe quoi, d'autres pas ». Avec, bien entendu, un juste milieu qui représente la majorité des lecteurs : « Je dirais un quart brillant, un autre débile et la moitié normale ». Mais les débilés ne sont absolument pas une tare pour la journaliste, au contraire. Ils lui permettent de jouer pleinement son rôle d'éducateur intellectuel désireux de venir en aide aux plus vulnérables (!) : « Je pense effectivement qu'il doit y avoir une certaine proportion de gens crédules à qui on pourrait faire avaler n'importe quoi. Ce sont ceux-là qu'il faut mettre en garde. » Des propos qui rappellent ceux qu'elle avait tenu pour évoquer son arrivée dans la rédaction de *Quel Avenir Magazine* : « Je me suis rendue compte qu'il existait tout de même une demande des lecteurs pour ces journaux et que c'était très dangereux de ne leur laisser que les annonces débilés de voyants et autres marabouts. (...) C'est pour informer les gens que j'ai accepté d'écrire dans ce journal. »

Le troisième type de réponses franchit une étape supplémentaire dans la critique. Cette fois, le lectorat n'est plus divisé entre les personnes intelligentes et celles qui le sont moins. Il est

presque exclusivement constitué de gens crédules. Le cas de Marie-Thérèse de B. est intéressant car son avis est diamétralement opposé à celui de Patrice van E. Les deux rédacteurs parlent pourtant du même lectorat, celui de *Nouvelles Clés*. La journaliste le résume ainsi : « Une petite tendance allumée, tout de même. » On est loin du public « pas crédule du tout » de Patrice van E. Mais la réflexion de Marie-Thérèse de B. doit être replacée dans son contexte : tout le monde n'a malheureusement pas la chance d'avoir son niveau intellectuel... Heureusement que la journaliste a fini par s'en rendre compte : « Je pense avoir été beaucoup trop élitiste dans un premier temps. Je n'étais pas assez grand public. Je devais avoir un certain mépris inconscient que je n'ai plus. »

Dans des termes différents, Michèle F. exprime la même opinion que Marie-Thérèse de B. : « Ce sont des gens crédules. » Mais cela ne l'empêche pas de travailler, bien au contraire. Comme Sylvie S., elle ne s'en trouve que plus motivée : « C'est pour cette raison que j'essaie de faire de bons articles. Pour leur montrer que s'ils doivent croire à quelque chose, que ce soit au moins sérieux. » Une véritable mission de service public.

Enfin, Jean-Paul B. est encore plus catégorique : « Crédules, bien sûr ! Ils gobent n'importe quoi. » Et l'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* prouve ce qu'il avance : « J'ai reçu des lettres de véritables malades mentaux, raconte-t-il. Un exemple parmi d'autres : un individu paralysé d'un côté qui collait des enveloppes pour vivre croyait que j'avais la recette pour faire un pacte avec le diable parce que j'avais écrit des ouvrages sur le luciférisme. (...) Il voulait que je lui donne la formule en échange de 50 % de ce que cela lui permettrait de gagner. »

L'anecdote est intéressante car il semble que Jacques Mousseau ait justement connu le même type de mésaventure. Or, on se souvient que Jean-Paul B. a comparé le lectorat de *L'Autre Monde* à celui de *Planète*. « Un dentiste de Blois (...) que je croyais sain d'esprit puisqu'il s'occupait de la santé des autres, était venu m'expliquer qu'il avait des recettes pour faire la pluie et le beau temps, raconte Jacques Mousseau. Il prétendait maîtriser parfaitement la météo (...). Il avait écrit à l'Académie des sciences et était absolument indigné que l'on ait pas pris ses travaux au sérieux. Pour lui, nous étions son dernier recours. »

Selon les interlocuteurs, le lectorat de la presse ésotérique serait donc soit totalement « sérieux », soit totalement « débile », soit un peu des deux. Hormis les rédacteurs qui défendent la première hypothèse, on peut difficilement imaginer que les autres aient le sentiment de faire partie d'un groupe d'initiés avec de tels lecteurs. Mais qu'est-ce qui leur permet de porter de tels jugements ? Connaissent-ils suffisamment leurs lecteurs pour les

décrire de cette façon ? La réponse se trouve sans doute dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

3.2.3. Les rapports avec les lecteurs.

Toutes les rédactions quelles qu'elles soient ont des rapports avec leurs lecteurs. Si l'on en croit les témoignages des personnes interviewées, celles des magazines de la presse ésotérique n'échappent pas à la règle. Mais quelle est la nature de ces rapports ? Ont-ils une spécificité liée à la presse ésotérique ?

Tous reconnaissent entretenir ou avoir entretenu des relations plus ou moins régulières avec leur lectorat. Plus exactement : tous sauf un. Ancien collaborateur occasionnel à *Mystères*, Georges R. affirme n'avoir eu aucun retour des articles qu'il a publiés dans la revue. A une exception près. Elle concernait l'article dans lequel il dévoilait quelques « secrets de magiciens ». « Il n'était pas à proprement parler ésotérique, précise-t-il. Il y a eu des protestations d'illusionnistes furieux qu'on donne leurs trucs. Mais je n'ai dévoilé que des choses qui existaient depuis deux cents ans et qui servaient surtout à abuser la crédulité des gens. Je pense qu'un bon illusionniste - et il y en a d'excellents - n'utilise plus aujourd'hui ce que j'ai expliqué. Et même si le public est au courant de la manière dont il procède, il réussira toujours à le bluffer. Les gens peuvent connaître les ficelles d'un numéro mais ils seront toujours stupéfaits s'il est parfaitement réalisé. » Ce cas particulier mis à part, le journaliste affirme ne jamais avoir reçu de courrier. « Ou alors, conclut-il, je n'ai pas eu les lettres. »

Idem pour Michèle F. Mais on se souvient que la rédactrice a eu quelques déboires avec la presse ésotérique et que ces articles n'ont pas été publiés. Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que « les lecteurs écrivent au magazine mais ce n'est pas forcément transmis aux rédacteurs. »

Une hypothèse que Georges R. et elle ne sont pas les seuls à envisager. Pour Sylvie S, c'est même une certitude : elle n'a pas reçu tout le courrier qui lui était destiné. « Le courrier est déjà filtré quand je le reçois, raconte-t-elle. J'en ai très peu. (...) On m'a dit un jour qu'on ne pouvait pas tout m'envoyer parce que je ne m'en sortais pas. (...) Depuis que j'ai râlé, (j'en) reçois plus qu'avant. »

Ce filtrage est-il dû à leur statut de pigiste ? Difficile de répondre. Eux-mêmes ne le savent pas. Une chose est sûre cependant : les lecteurs écrivent. Et leur lettres sont autant d'arguments pour se faire une opinion sur la crédulité ou le sérieux des auteurs. Ainsi, pour

Sylvie S., « il y a deux catégories de gens qui écrivent : ceux qui s'interrogent, qui posent des questions, et ceux qui veulent parler d'eux, raconter leurs propres expériences. Du style : "J'ai une tâche sur le front, est-ce que vous croyez que je suis la réincarnation de la reine Néfertiti ?" Il y a vraiment les deux, c'est étonnant. »

Les autres rédacteurs font la même réponse : oui, ils ont bien des contacts plus ou moins réguliers avec leurs lecteurs. Ces contacts se font le plus souvent par courrier, parfois par téléphone, en général après la sortie d'un article ou d'une enquête. Certains proposent même des sujets. Bref, rien qui diffère vraiment de la vie d'une rédaction traditionnelle : « Nous avons des contacts quotidiens : le courrier des lecteurs, des propositions de sujets, etc. Nous avons tout ce que peut avoir une revue diffusée en kiosque » (Perry P.), « Les gens téléphonent, passent sans prévenir, posent de vraies questions (...) Soit ils nous demandent de traiter des sujets, soit ils posent directement leurs questions aux savants que nous présentons. D'ailleurs, les chercheurs répondent. Ça fait partie du jeu... Il y a un vrai rapport de proximité. Pour moi, l'extrême convivialité que génère l'abonnement est une heureuse découverte » (Jean-Yves C.), « Je recevais énormément de courrier (...) chaque fois que j'écrivais un papier » (Marie-Thérèse de B.), « Ils écrivent et ont un rapport très affectif. (...) Je les trouve un peu conservateur. (...) Ils veulent toujours les mêmes (sujets) » (Patrice van E.) et, enfin, « Je me suis occupé pendant longtemps du courrier des lecteurs. (...) Des témoignages ont parfois été publiés » (Jean-Paul B.).

Les rapports avec les lecteurs sont d'ailleurs une nouvelle occasion pour Jean-Paul B. de dénoncer les motivations mercantiles de la presse ésotérique : « Le danger, c'est que les lecteurs deviennent rapidement le fond de commerce de ces journaux. Une fois qu'on en tient un, on essaye de ne plus le lâcher : on lui vend des breloques comme des pyramides, des talismans guérisseurs... *L'Autre Monde* a eu sa propre vitrine dans laquelle on vendait aussi bien des livres que des objets. » Et Jean-Paul B. ajoute à propos des témoignages publiés : « L'intérêt du journal est évident : bien souvent, l'article n'est pas payé. De son côté, le rédacteur est content de voir sa recherche publiée. »

Si Martine C. apprécie les propositions de sujets dans *Carnets de Recherche*, ce n'est certes pas pour les mêmes raisons. Son objectif est de multiplier les échanges avec ses lecteurs afin d'enrichir le contenu de son magazine. A cette égard, elle regrette d'ailleurs leur timidité jugée excessive : « On a des échanges, des échos. Mais ils n'ont pas encore compris qu'ils faisaient le journal avec nous. Je leur répète pourtant en permanence. (...) Je leur demande de m'envoyer

des articles. Pour le numéro sur la mort, par exemple, je veux qu'ils me donnent des témoignages pour en faire une liste. J'en ai déjà reçu une dizaine, mais c'est très peu. »

Comme n'importe quel journaliste traditionnel peut être amené à le faire au sein de sa rédaction, la majorité des rédacteurs de la presse à mystères entretiennent des rapports plus ou moins réguliers avec leur lectorat. Pour autant, ces rapports ne trahissent pas l'existence d'une quelconque relation ésotérique avec les journalistes, type maître-élève par exemple. Mais les deux populations doivent pourtant faire preuve de la même « tournure d'esprit » pour s'intéresser ainsi aux mêmes sujets, sujets montrés du doigt par la presse traditionnelle. D'où la question : les rédacteurs de la presse ésotérique tirent-ils une fierté particulière de cette différence ? Se sentent-ils investis d'une mission d'instruction auprès du public ?

3.2.4. L'appartenance à un groupe d'initiés.

Selon l'expression de Jacques Mousseau déjà évoquée plus haut, les rédacteurs de *Planète* se sentaient investis d'une mission : tenter de « faire sauter les verrous mentaux ». Qu'en est-il aujourd'hui ? Les rédacteurs de la presse ésotérique expriment-ils eux aussi cette volonté de convaincre ? Et, si oui, cela leur donne-t-il le sentiment d'appartenir à une élite composée exclusivement des journalistes et des lecteurs de cette presse ?

Les avis sont partagés. Si la moitié des interlocuteurs pense effectivement faire partie d'une sorte de groupe d'initiés, l'autre moitié s'insurge contre une telle assimilation. Jean-Yves C. fait partie de la deuxième catégorie. Faire partie d'un groupe d'initiés, lui ? Certainement pas : « Cela voudrait dire qu'il y a une connaissance à part, réservée à certains, explique-t-il. Je ne le ressens pas du tout comme ça. La connaissance, c'est pour tout le monde. » Et il conclut : « C'est presque une mission de service public. »

Même chose pour le rédacteur en chef de *Phénomène*. Perry P. considère « faire de l'information spécialisée », rien de plus : « Il se trouve que nous en savons un peu plus sur ce phénomène que la personne lambda, mais c'est pour moi de l'information au même titre que celui qui fait un journal de philatélie, par exemple. C'est la même chose. On essaie simplement de faire le mieux possible. » En clair : il ne se sent pas plus initié dans le domaine des soucoupes volantes qu'un journaliste sportif ne l'est dans celui du football.

Sylvie S. n'a « absolument pas » non plus le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés : « J'essaie au contraire d'ouvrir l'esprit des gens à toutes ces choses. Certains scientifiques

prétendent que les phénomènes paranormaux n'existent pas. Ce n'est pas vrai. Plein de gens en ont eu des preuves, alors arrêtons de nous fermer les yeux. Il faut essayer de trouver le rationnel dans l'irrationnel. C'est mon but. » « Trouver le rationnel dans l'irrationnel. » La formule n'est pas sans rappeler celle de Jacques Mousseau citée au début de cette partie lorsqu'il parle de « personnes à l'esprit rationnel » qui s'intéressent à « des sujets apparemment irrationnels ».

Bien qu'elle reconnaisse qu'on cherche à lui attribuer « une telle appartenance à une élite », Michèle F. refuse elle aussi une telle assimilation : « J'essaie de le contrer. Je veux au contraire que mon travail soit le plus accessible possible. » Même argument pour Patrice van E. : « Je ne le supporterai pas. Je n'ai pas quitté une église pour me retrouver dans une autre. » Et ce qui est valable pour lui l'est également pour son journal : « Ne me sentant pas initié moi-même et étant rédacteur en chef de *Nouvelles Clés*, je trouve que ce serait un peu gonflé de dire que c'est un journal d'initiés. »

L'autre moitié des interlocuteurs en revanche ne nie pas une telle appartenance. Mais leurs réponses ressemblent plus à un « oui, mais » qu'à un acquiescement inconditionnel. Au « groupe d'initiés », Martine C. préfère l'expression de « semeurs de graines ». Le terme la dérange. Elle le trouve trop proche de la terminologie des sectes et tient à le préciser : « Ce n'est pas une secte, n'ayez pas peur... (...) Je pense que vous êtes suffisamment intelligent pour comprendre que nous ne sommes pas comme ça... » Martine C. reconnaît pourtant que son objectif n'est pas de toucher un public le plus large possible : « Nous ne cherchons pas à convaincre (...). On donne le journal à ceux qui font partie de notre champ de conscience. (...) Je me bats pour faire connaître le journal uniquement à ceux qui sont intéressés par notre regard mais qui ne savent plus à quel saint se vouer. »

Nicolas M. accepte lui aussi le qualificatif d'initié, mais il tient à définir lui-même ce qu'il entend par ce terme : « J'ai personnellement ce sentiment dans le sens où l'on se fixe chacun une profession de foi, des valeurs que l'on essaie de respecter et de faire respecter. Dans ce cas, oui. » En fait, Nicolas M. fait partie de ces journalistes qui luttent pour « faire sauter les verrous mentaux » : « Je soutiens en particulier qu'il faut faire évoluer la science pour casser les tabous qu'il y a autour de ces thèmes et qu'on puisse les explorer comme tous les autres domaines de la science. » Il conclut en riant : « Maintenant est-ce que c'est une mission divine ? Je ne le pense pas. »

Georges R. reconnaît qu'il est facile d'éprouver le sentiment d'appartenir à une sorte de groupe d'initiés. C'est pourquoi il a toujours cherché à le combattre. Pour lui, cela signifie être persuadé de détenir la science infuse dans un domaine particulier. Il avoue même en avoir été la victime. Car, selon Georges R., il s'agit bien d'un sentiment néfaste : « C'est à mon avis un sentiment très dangereux. J'ai justement essayé dans ma carrière de journaliste de travailler dans des magazines totalement différents de manière à ne pas avoir cette grosse tête qui peut conduire à des excès très dangereux. »

Enfin, l'appartenance de Jean-Paul B. à de tels groupes ne fait aucun doute à ses yeux. Mais apparemment, la signification de cette expression n'est pas la même pour lui que pour les autres : « Bien sûr. C'était l'époque où je faisais des opérations dans les cimetières pour montrer comment le vieux paganisme fonctionnait avant l'arrivée du christianisme, opérations médiatisées par la télévision et qui ont fait l'objet de poursuites judiciaires. (...) Les premières ont été filmées pour *Mi-figue, Mi-raisin*, une émission que présentait Patrice Laffont sur Antenne 2. C'est Alain Bougrain-Dubourg qui tenait la caméra, avant de s'occuper des animaux. » Plus loin, l'ancien rédacteur en chef de *L'Autre Monde* ajoute : « J'ai toujours cru - et je crois encore - qu'il existe une connaissance secrète. (...) Mais après avoir fréquenté les milieux ésotériques pendant des années, ils ne sont plus porteurs de magie pour moi. »

Si Marie-Thérèse de B. doit elle aussi être rangée parmi les rédacteurs qui avouent avoir - ou avoir eu - le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés, c'est par déduction. La journaliste affirme en effet que « les gens qui sont initiés ne le disent pas ». Là-dessus, elle se contente d'ajouter d'un air entendu : « Je ne vous en dirai pas plus. » Le message est clair. Quant à savoir ce qu'elle entend par groupe d'initiés... Seule indication : elle « travaille effectivement avec un groupe d'amis de façon privée », travail qu'elle qualifie « d'assez pointu » parce qu'« ils » savent « que ça ne débordera pas de (leur) propre cadre de recherche ».

Hormis les cas de Marie-Thérèse de B. et de Jean-Paul B., on ne peut pas véritablement parler d'appartenance à des groupes d'initiés au sens ésotérique du terme, c'est-à-dire la transmission d'un savoir occulte. Même pour ceux qui ne nient pas une telle appartenance présente ou passée, la définition qu'ils en donnent n'a pas grand chose à voir avec ce genre d'échanges secrets - y compris pour Martine C., qui ne demanderait pas mieux que *Carnets de Recherche* passe en kiosque pour toucher « tout » le public de « la nouvelle conscience ».

L'analyse du parcours personnel de chaque interlocuteur et des rapports qu'il entretient avec ses lecteurs tendent à prouver que les journalistes de la presse ésotérique n'ont pas le sentiment de faire partie d'une élite ou d'une caste seule capable de s'intéresser à certains mystères et de les expliquer ensuite. L'intérêt des rédacteurs pour les phénomènes étranges existe en général depuis très longtemps. Il n'a pas de lien ni avec les études poursuivies, ni avec la profession exercée - même si certains, comme Jean-Yves C. et Nicolas M., ont presque exclusivement travaillé dans ce domaine. La première hypothèse évoquée par le sociologue Pierre Lagrange dans l'introduction de cette partie est donc confirmée : c'est leur curiosité personnelle qu'ils cherchent d'abord à assouvir. Leur but n'est pas « d'éduquer » le public à propos du paranormal, mais simplement de l'informer.

L'hypothèse fondée sur la formule de Jacques Mousseau (« faire sauter les verrous mentaux ») est-elle fautive pour autant ? Selon cette formule, les journalistes ésotériques seraient en quelque sorte les hérauts d'une « autre information ». L'analyse de ce que les rédacteurs pensent de leur lectorat semble bien aller dans ce sens. Elle confirme la conclusion de la deuxième partie : il est nécessaire d'être ouvert d'esprit pour pouvoir s'intéresser à ces domaines. En conclusion, les deux hypothèses se révèlent exactes : un, les journalistes de la presse ésotérique ne forment pas une élite ; deux, ils cherchent bien à promouvoir une autre façon d'aborder l'inconnu.



CONCLUSION

Le journalisme ésotérique est-il une réalité ou bien une simple appellation commode pour désigner une profession inclassable ? L'analyse des dix entretiens réalisés avec différents membres de la presse à mystères a permis de recueillir directement le sentiment des principaux intéressés. Grâce à leurs témoignages, il est possible de confirmer ou d'infirmer les hypothèses élaborées au début de chaque partie pour expliquer la mauvaise réputation dont souffrent ces rédacteurs auprès de leurs collègues de la presse généraliste. La première partie avait pour objectif de connaître leur définition de la presse ésotérique ; celui de la seconde était de confronter les descriptions qu'ils font de leur métier à la définition qu'ils donnent du journalisme traditionnel ; enfin, le but de la troisième était de déterminer si ces rédacteurs ont eux-mêmes le sentiment de faire un journalisme particulier.

Première hypothèse : les interlocuteurs acceptent le qualificatif de rédacteurs de la presse ésotérique. Ils savent que les magazines dans lesquels ils travaillent sont classés dans la rubrique « ésotérisme » des différents points de vente et que c'est à ce titre qu'ils sont interviewés.

Les réponses obtenues démontrent le contraire. Selon la définition du dictionnaire *Larousse* donnée en introduction, l'ésotérisme est « une qualification donnée, dans les écoles des anciens philosophes, à une doctrine secrète réservée aux seuls adeptes, incompréhensible aux personnes non initiées. » La majorité des personnes interrogées donnent effectivement une définition du mot plus ou moins proche. On parle de « transmission d'un savoir occulte », de « quête des connaissances cachées » ou encore de « connaissance réservée aux initiés ».

Mais cette définition est presque systématiquement suivie de commentaires personnels affirmant que la notion a évolué au fil du temps. L'ésotérisme tel qu'il existe aujourd'hui est, selon eux, quelque chose d'assez vague. Et de mal considéré, si l'on en croit les expressions utilisées pour le décrire : « une poubelle », « un mot galvaudé (...) qui rassemble tout ce qui est mystérieux ou étrange », « un fourre-tout », etc.

La définition de la presse ésotérique est elle aussi assez floue et péjorative : les interlocuteurs évoquent une « Cour des miracles » où l'on trouve « tout ce que la société occidentale rejette », des « pompes à fric » ou, une fois de plus, un « fourre-tout sur le

mystérieux et l'étrange ». Si les rédacteurs tempèrent parfois leurs propos, l'idée que la presse ésotérique est de très mauvaise qualité fait presque l'unanimité. Les médiocres publications y foisonnent alors que les bonnes sont rares, voire inexistantes. D'ailleurs, ces dernières ne devraient pas être classées dans la même rubrique. D'après les personnes interviewées, la différence ne réside pas dans la nature des sujets traités, mais plutôt dans la façon de les traiter.

Critiquer aussi durement la presse dont on fait officiellement partie paraît contradictoire. Mais les rédacteurs interrogés contestent cette appartenance. Soit ils réfutent purement et simplement cette assimilation, soit ils la reconnaissent tout en la condamnant. Ainsi, *Carnets de Recherche* « n'entre dans aucune catégorie connue », *Nouvelles Clés* se situe « plus dans une tendance (...) spiritualiste qu'ésotérique », *Science Frontières* fait partie d'une « presse normale qui essaie d'ouvrir l'esprit des gens », etc. S'il y a confusion, expliquent-ils, elle résulte d'une classification arbitraire des points de vente. Ces derniers sont accusés de classer dans la rubrique ésotérique « tout ce qu'ils ne comprennent pas » ou ce qu'ils ne savent pas où ranger.

Résultat, tout le monde se retrouve au même niveau, bons comme mauvais. Bien entendu, les rédacteurs interrogés font tous partie de la première catégorie. Le problème viendrait du fait, semble-t-il, que la société « rejette à la fois le bon grain et l'ivraie ». Si leurs magazines sont victimes d'une mauvaise réputation, c'est parce qu'ils sont injustement classés dans le « fourre-tout » dénoncé plus haut. « Fourre-tout » qui souffre à juste titre, lui, d'une image négative.

Deuxième hypothèse : les rédacteurs de la presse ésotérique - puisqu'il faut bien les appeler ainsi - ne sont que des « écrivains de énième zone qui font ça pour le fric » aux yeux des journalistes scientifiques. Cette hypothèse est formulée d'après les propos du sociologue Pierre Lagrange, qui travaille actuellement sur les controverses liées aux parasciences.

Là encore, les réponses des personnes interviewées affirment le contraire. Sur la forme, tout d'abord : comme beaucoup de journalistes, les rédacteurs spécialistes des phénomènes étranges sont souvent pigistes, ils collaborent à plusieurs publications en même temps (ce qui ne les empêche pas d'être plus particulièrement attachés à l'une d'entre elles), ils écrivent parfois des livres sur les sujets qui les passionnent et tirent l'essentiel de leurs revenus de l'écriture. Enfin, ils ont eux aussi fréquemment recours à des pseudonymes, le plus souvent pour masquer le nombre limité de journalistes au sein de chaque rédaction.

Seule différence : la carte de presse. La moitié d'entre eux ne la possède pas. Les raisons invoquées paraissent bizarres comparées aux avantages qu'elle peut procurer, notamment sur le plan financier : « Je n'en ai pas besoin », « J'ai horreur de la paperasserie », « On peut être pigiste en étant déclaré à la caisse des auteurs sans l'être à celle des journalistes », ou encore « J'aurais pu l'avoir (...) mais je n'ai pas fait ce qu'il fallait ». Difficile de savoir si ces personnes se moquent réellement d'en bénéficier ou si elle leur a été refusée pour une raison quelconque.

Sur le fond, ensuite : les sources d'informations sont en général les mêmes que celles des journalistes traditionnels. Presque tous mentionnent les « contacts personnels », les « interviews », les « déplacements sur le terrain », etc. Même chose pour les moyens de vérification utilisés avant de publier une enquête. D'ailleurs, ils estiment faire leur possible pour correspondre à la définition qu'ils donnent du journaliste idéal : « un esprit curieux », un « franc-tireur », quelqu'un de « libre » capable de « traduire son intérêt en articles » et, surtout, « d'informer sans prendre partie ».

Comment expliquer, dans ce cas, la mauvaise réputation dont ils souffrent auprès de leurs homologues de la presse généraliste ? D'abord parce qu'il existe un fossé entre ce que devrait être le journalisme traditionnel pratiqué dans cette presse et ce qu'il est réellement. En clair : les journalistes de la presse généraliste sont loin d'être une référence à leurs yeux. Ils ne sont pas assez indépendants. Mais les interlocuteurs donnent deux explications supplémentaires. La première a déjà été évoquée : c'est parce qu'ils sont injustement associés à la presse ésotérique qui, elle, n'a pas volé cette sale réputation. La seconde concerne la nature des sujets qu'ils abordent : c'est parce qu'ils sont victimes d'une sorte d'embargo intellectuel imposé par la presse généraliste à l'égard du paranormal.

C'est pourquoi la moitié d'entre eux n'accepte pas d'être considérée comme illuminée. Quant à l'autre moitié, elle affirme s'en moquer si c'est effectivement le cas. Une chose est sûre : tous revendiquent le sérieux de leurs travaux. Selon l'expression de Jacques Mousseau, ancien rédacteur en chef de *Planète*, ils doivent être considérés comme « des personnes à l'esprit rationnel » traitant « des sujets apparemment irrationnels ».

Troisième hypothèse : les journalistes de la presse ésotérique font partie d'une élite seule capable de s'intéresser à certains sujets et de les expliquer ensuite. Autrement dit, ce sont des initiés investis d'une mission : « faire sauter les verrous mentaux », pour reprendre l'expression déjà citée plusieurs fois de Jacques Mousseau.

Une fois de plus, les réponses infirment cette hypothèse. Premièrement, l'analyse des études poursuivies, du parcours professionnel et personnel de chaque rédacteur indique que l'intérêt pour l'ésotérisme est « inné ». Il n'est pas le fruit d'une volonté particulière de se démarquer mais plus simplement d'une certaine ouverture d'esprit mêlée à de la curiosité. Si la plupart des interlocuteurs reconnaissent avoir été témoins de phénomènes plus ou moins extraordinaires (coups inexplicables frappés dans le mur, perception extrasensorielle, contacts avec les morts, etc.), tous affirment que cela n'a pas été le point de départ de leur goût pour l'étrange.

Sauf exception, les rédacteurs ne font pas non plus partie d'associations à caractère ésotérique. Ils jugent même ce type de liens néfastes et dangereux pour leur indépendance et leur liberté de pensée, comme si de telles associations étaient assimilées à des sectes, thème par ailleurs le plus fréquemment cité parmi les sujets tabous qu'ils ne souhaitent pas aborder.

Deuxièmement, les rédacteurs n'entretiennent pas de rapports à caractère ésotérique avec leur lectorat, type enseignement de maître à élève par exemple. Les relations sont exactement les mêmes que dans n'importe quelle rédaction : courrier régulier, coups de téléphone, demandes de renseignements à propos de certains articles et, parfois, propositions de sujets. Non seulement les lecteurs ne sont pas considérés comme une élite, mais ils sont parfois traités d'« allumés », voire même de « débiles » capables de « gober n'importe quoi ». En d'autres termes, tout comme les journalistes sérieux, les lecteurs sérieux ne sont pas les seuls à s'intéresser aux phénomènes étranges.

Enfin, quand on leur demande clairement s'ils ont le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés, la plupart répondent non. Et ceux qui disent oui donnent leur propre signification de cette expression, qui n'a plus rien d'ésotérique. En fait, leur objectif n'est pas de diffuser leurs informations en cercle restreint mais au contraire de toucher un public le plus large possible. Un objectif bien entendu en totale opposition avec la transmission d'une « doctrine secrète réservée aux seuls adeptes, incompréhensibles aux personnes non initiées ».

Les conclusions de cette enquête auprès des rédacteurs de la presse ésotérique permettent donc d'affirmer que le journalisme ésotérique existe bien et qu'il ne constitue pas une profession inclassable. Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on appelle « journalisme ésotérique ». Pour les rédacteurs, il s'agit d'un « autre journalisme », qui n'a rien à voir avec la presse ésotérique telle qu'elle est définie par les librairies et autres points de vente de magazines. Ils n'ont rien en commun avec les « faiseurs de soupe », les « opportunistes » ou les « escrocs » de cette presse puisqu'ils font, eux, du « vrai journalisme ».

Mais ils ne se considèrent pas non plus comme des journalistes traditionnels. La différence ne réside pas dans les méthodes de travail mais dans « l'ouverture d'esprit » qui les anime. Contrairement à leurs homologues de la presse généraliste, ils ne sont pas « à la botte de l'establishment » et ils osent « sortir des sentiers battus ». Comme on l'a vu dans la troisième partie de ce mémoire, ils se considèrent simplement comme les hérauts d'une autre information : celle que la presse traditionnelle n'ose pas aborder sérieusement par crainte du ridicule.

Ces conclusions méritent cependant quelques précisions. Tout d'abord, les rédacteurs de la presse à mystères ne veulent pas être assimilés à la presse ésotérique. Ils condamnent la « classification par défaut » dont ils sont les victimes. Cette classification est-elle réellement arbitraire pour autant ? Non, si on la compare à d'autres formes de presse, comme la presse sportive, culturelle ou scientifique, par exemple. On constate que la nature des thèmes abordés est toujours à l'origine du classement choisi. Or, les interlocuteurs reconnaissent presque tous traiter les mêmes sujets que ceux que l'on retrouve dans la presse ésotérique : spiritualité, phénomènes paranormaux en tout genre, etc. Par conséquent, il semble que, malgré leurs protestations, cette assimilation soit justifiée.

Ensuite, la plupart des conclusions de ce mémoire doivent être prises avec beaucoup de précautions. Elles sont fondées sur des tendances générales qui se dégagent des réponses obtenues pour chaque question. Or, il est rare que l'une d'entre elles fasse l'unanimité. Comme on l'a vu tout au long de cette enquête, les cas particuliers sont nombreux. Certains vont parfois à l'encontre de la majorité. D'où la nécessité de nuancer les conclusions.

Un exemple : l'analyse des méthodes de travail. Si l'on en croit les rédacteurs interrogés, la rigueur dont ils font preuve est la même que celle de la plupart des journalistes de la presse traditionnelle. C'est du moins ce qui ressort de la majorité des cas étudiés. Mais on ne peut occulter les réponses qui vont à l'encontre de cette tendance. Autrement dit, on ne peut mettre à égalité un rédacteur qui affirme recouper ses informations pour les vérifier avec un autre qui considère toute vérification inutile puisque « l'ésotérisme est fondé sur la foi ». De même, on peut se demander si se limiter à « lire avec un autre regard » ses informations est un moyen vraiment efficace de les vérifier.

Même constat pour les phénomènes étranges dont la plupart disent avoir été témoins. On l'a vu, l'attitude des intéressés vis-à-vis de ces phénomènes est loin d'être identique. Les uns restent manifestement sceptiques et refusent de conclure hâtivement à la réalité d'un

événement extraordinaire, les autres sont beaucoup plus enthousiastes et semblent voir du paranormal partout. On peut légitimement se poser des questions quant aux méthodes de vérification réellement employées par ces derniers dans leurs enquêtes. Les démarches sont trop différentes pour être considérées de la même façon. Comme dans n'importe quelle presse, la qualité du travail varie selon les journalistes.

Ces deux exemples posent le problème de la crédulité dont pourraient faire preuve certains rédacteurs. Bien sûr, il n'est pas question de les cataloguer arbitrairement « sceptiques », « curieux » ou « débiles » comme ils l'ont fait à l'égard de leur lectorat. Pour les raisons évoquées dans l'introduction, l'objet de ce mémoire n'est pas de porter un jugement de fond concernant la nature des thèmes abordés. Néanmoins, on ne peut détacher cette étude de son contexte, à savoir la mauvaise réputation dont souffrent les rédacteurs de la presse ésotérique. Ces derniers ont donné leur explication : ils sont à la fois victimes d'une classification arbitraire et d'un embargo intellectuel décrété par la presse traditionnelle à l'égard du paranormal. En fait, comme les critiques formulées à l'encontre des émissions *Mystères* et *L'Odyssee de l'étrange* l'ont démontré, ce qui leur est avant tout reproché est de vouloir faire de l'argent en profitant de la crédulité des autres.

D'où l'intérêt, pour clore ce mémoire, de se demander dans quelle mesure ces rédacteurs ne sont pas eux-mêmes crédules. Pour répondre à une telle question, il faudrait pouvoir définir exactement la crédulité. Mais, selon le sociologue Pierre Lagrange, cette notion est justement très difficile à cerner, particulièrement dans le domaine de la parapsychologie : « Je ne sais pas trop ce que c'est que la crédulité. On la relie souvent à la notion de croyance. En anthropologie, il y a eu des décennies de discussions théoriques pour essayer de (la) définir. On ne sait pas l'expliquer. On pense souvent qu'il y a d'un côté les gens qui fonctionnent avec un esprit scientifique, sérieux, rationnel (...) et de l'autre ceux qui sont irrationnels, attirés par n'importe quoi. Il y aurait donc d'un côté le savoir et de l'autre la croyance. »

« Or, ces deux camps séparés n'existent pas, poursuit-il. C'est beaucoup plus mélangé. C'est typique quand on prend des sujets comme la parapsychologie ou les ovnis. Lorsqu'on fait des sondages et qu'on essaye de savoir qui croit le plus - entre guillemets - à ces choses-là, on s'aperçoit que ce sont plutôt ceux qui ont fait des études supérieures et qui sont intéressés par les sciences. Cela ne part donc pas d'un sentiment (...) de rejet de la science. C'est au contraire un phénomène qui va complètement dans son sens. »

Et le sociologue conclut ainsi à propos de l'existence éventuelle d'une catégorie de gens sérieux, par opposition aux crédules : « Ces deux notions (...) ressemblent plus aux accusations d'une dispute qu'aux arguments d'une discussion. Dire que quelqu'un est naïf est une bonne façon de le descendre mais pas d'expliquer ce qu'il fait. Les deux camps ne sont pas aussi tranchés. Les gens passent souvent d'une attitude à l'autre selon les dossiers ou changent d'avis avec le temps. En fait, c'est très variable. Il suffit de se prendre soi-même comme modèle. On sait bien que notre propre opinion n'arrête pas de varier sur des tas de sujets. C'est pareil pour tout le monde. Les vrais fanatiques sont assez rares, on les repère de loin. (...) On les voit venir avec leurs gros sabots. »

Si l'on en croit les propos du sociologue, s'intéresser aux phénomènes étranges n'est donc pas synonyme d'absence de sens critique. Autrement dit, pour peu qu'ils fassent leur travail correctement, les journalistes de la presse ésotérique ne devraient pas être systématiquement assimilés à des gens crédules prêts à « gober » ou à faire gober « n'importe quoi », pour reprendre leurs propres termes à l'égard d'une catégorie de leur lectorat. Dans ces conditions, comment expliquer que la presse ésotérique et ses rédacteurs n'aient pas encore reçu leurs lettres de noblesse ? La réponse se trouve sans doute dans la restriction évoquée plus haut : « pour peu qu'ils fassent leur travail correctement ». Malgré ce qu'ils en disent, il semblerait que ce ne soit pas encore le cas.



APPENDICES

A - LE QUESTIONNAIRE.

I - La définition du métier.

- 1 - Pouvez-vous me donner une définition de l'ésotérisme ?
- 2 - Qu'est-ce que la presse ésotérique ?
- 3 - Votre magazine y appartient-il ?

II - Le fonctionnement du métier.

- 4 - Dans combien de publications ésotériques travaillez-vous ?
- 5 - Etes-vous collaborateur occasionnel ou salarié ?
- 6 - Avez-vous écrit des livres sur l'ésotérisme ?
- 7 - Quelle est votre principale source de revenus ?
- 8 - Avez-vous une carte de presse ?
- 9 - Utilisez-vous des pseudonymes ?
- 10 - Quelles sont vos sources d'informations ?
- 11 - Comment les vérifiez-vous ?
- 12 - Avez-vous des sujets de prédilection ?
- 13 - Avez-vous des sujets tabous ?

III - Le jugement de la presse ésotérique.

- 14 - Quelles sont les meilleures publications de la presse ésotérique ?
- 15 - Quelles sont les pires ?
- 16 - Quel regard portez-vous sur votre propre magazine ?

IV - Les rapports avec les lecteurs.

- 17 - Quel est le tirage de votre magazine ?
- 18 - Quelles sont les ventes ?
- 19 - Quelle est votre cible ?
- 20 - Estimez-vous vos lecteurs plutôt sérieux ou plutôt crédules ?
- 21 - Quels sont vos rapports avec eux ?
- 22 - Vous écrivent-ils souvent ?
- 23 - Vous proposent-ils des sujets ?
- 24 - Avez-vous le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés ?

V - Face à la presse traditionnelle.

- 25 - Quelle est votre définition du journaliste traditionnel ?
- 26 - Correspondez-vous à cette définition ?
- 27 - Comment expliquez-vous le regard négatif que portent les journalistes de la presse généraliste sur la presse ésotérique ?
- 28 - N'avez-vous pas le sentiment d'être parfois pris pour un illuminé ?

VI - Le parcours personnel.

- 29 - Quelles études avez-vous faites ?
- 30 - Quel est votre parcours professionnel ?
- 31 - Pour quelle raison vous intéressez-vous à l'ésotérisme ?
- 32 - Avez-vous été témoin d'un phénomène étrange qui a déterminé cet intérêt ?
- 33 - Appartenez-vous à une organisation quelconque, de type associatif ou autre ?



B - TABLEAUX RECAPITULATIFS DES REPONSES.

TABLE DES MATIERES

JOURNALISTE DE LA PRESSE ESOTERIQUE :

UNE PROFESSION INCLASSABLE ?

Sommaire	p. 3
Remerciements	p. 5
Avant-propos	p. 7
Introduction	p. 9
I - Un univers flou	p. 17
1.1. La connaissance du milieu	p. 19
1.1.1. La définition de l'ésotérisme	p. 19
1.1.2. La définition de la presse ésotérique	p. 21
1.1.3. L'appartenance du journal à cette presse	p. 23
1.2. Le jugement de la presse ésotérique	p. 26
1.2.1. Les meilleures publications	p. 26
1.2.2. Les pires publications	p. 29
1.2.3. Le regard des rédacteurs sur leur propre journal	p. 31

II - Une entente impossible	p. 35
2.1. Le fonctionnement du métier	p. 37
2.1.1. Le métier de journaliste de la presse ésotérique	p. 37
2.1.1.1. <i>Le statut</i>	<i>p. 37</i>
2.1.1.2. <i>La principale source de revenus</i>	<i>p. 40</i>
2.1.1.3. <i>La carte de presse</i>	<i>p. 41</i>
2.1.1.4. <i>L'utilisation de pseudonymes</i>	<i>p. 43</i>
2.1.2. Les méthodes de travail	p. 45
2.1.2.1. <i>Les sources d'information</i>	<i>p. 45</i>
2.1.2.2. <i>Les moyens de vérification</i>	<i>p. 49</i>
2.1.3. Les sujets de la presse ésotérique	p. 53
2.1.3.1. <i>Les sujets de prédilection</i>	<i>p. 53</i>
2.1.3.2. <i>Les sujets tabous</i>	<i>p. 55</i>
2.2. Face à la presse traditionnelle	p. 57
2.2.1. Une définition commune	p. 57
2.2.1.1. <i>La définition du journalisme traditionnel</i>	<i>p. 57</i>
2.2.1.2. <i>Comparaison personnelle avec cette définition</i>	<i>p. 60</i>
2.2.2. L'origine de la mauvaise réputation de cette presse	p. 62
2.2.3. Une population d'illuminés ?	p. 65
III - Les hérauts d'une autre information	p. 69
3.1. Le parcours personnel	p. 71
3.1.1. L'itinéraire des rédacteurs	p. 71
3.1.1.1. <i>Les études</i>	<i>p. 71</i>
3.1.1.2. <i>Le parcours professionnel</i>	<i>p. 73</i>
3.1.2. La genèse d'une passion	p. 77
3.1.2.1. <i>Les origines de l'intérêt pour l'ésotérisme</i>	<i>p. 77</i>

3.1.2.2. <i>Confrontations avec l'étrange</i>	p. 79
3.1.3. L'appartenance à une organisation ésotérique	p. 85
3.2. Les rapports avec les lecteurs	p. 88
3.2.1. Quelques chiffres	p. 88
3.2.2. Le lectorat	p. 91
3.2.2.1. <i>La cible des magazines ésotériques</i>	p. 91
3.2.2.2. <i>Le lectorat réel</i>	p. 92
3.2.3. Les rapports avec les lecteurs	p. 95
3.2.4. L'appartenance à un groupe d'initiés	p. 98
Conclusion	p. 102
Appendices	p. 110
A - Le questionnaire	p. 111
B - Tableaux récapitulatifs des réponses	p. 113
Table des matières	p. 119

